

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

SUPPLÉMENT AU TOME XCI - ANNÉE 1964



Société Historique
et Archéologique
du PÉRIGORD

PÉRIGUEUX
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, 18, rue du Plantier



CENTENAIRE DE LA PRÉHISTOIRE
EN PÉRIGORD
(1864-1964)



« Vue du Château des Eyzies », dessin de W. Tipping, mai 1867. Planche extraite des *Reliquæ aquitanicæ* publiés par E. Lartet et H. Christy en 1875.

Centenaire
de la
PRÉHISTOIRE
en Périgord
(1864-1964)

Numéro spécial
du Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord
publié avec le concours
de l'Office départemental de Tourisme de la Dordogne



PÉRIGUEUX
PIERRE FANLAC
1965



AUTOUR D'UN CENTENAIRE VEZERE-SOMME-CHARENTE (1863-1963)

C'est dans les derniers jours d'août 1863 qu'Edouard Lartet entreprit des fouilles, presque simultanées, dans la grotte des Eyzies, à Laugerie-Haute et Gorge d'Enfer ¹. L'année précédente, un antiquaire parisien, J. Charvet, lui avait montré des silex taillés et quelques fragments de brèche osseuse, qu'il tenait d'un habitant des Eyzies, Abel Laganne. Lartet identifia des phalanges de renne et, par l'intermédiaire de l'antiquaire, reçut de nouveaux échantillons qui le décidèrent à se rendre sur place, sans hâte d'ailleurs, puisqu'il attendit l'été de 1863 et la réalisation d'un « voyage projeté dans le Midi » ². Le détour en Dordogne se transforma en une campagne de fouilles de cinq mois.

L'exploration de la grotte de Richard, aux Eyzies, puis Gorge-d'Enfer, Laugerie-Haute et Laugerie-Basse, la Madeleine et le Moustier, constituent en 1863 et dans les années suivantes le point de départ des recherches préhistoriques dans la région des Eyzies, dont le centenaire est, à juste titre, célébré.

Mais il serait injuste, quoi que prétende la flamme: « 1964. Centenaire de la Préhistoire en Périgord » qui oblitère nos timbres-poste, de faire de ce centenaire celui de la recherche préhistorique dans notre province, et même dans la seule vallée de la Vézère.

La Société historique et archéologique du Périgord a elle-même rendu l'hommage qui convenait à François Vataud de Jouannet, en patronnant l'ouvrage consacré en 1936 à ce « Grand-père de la Préhistoire » par le docteur A. Cheynier ³. C'est en effet vers 1810 que Jouannet entreprend des recherches sur le plateau d'Ecorneboeuf, au sud de Périgueux. Il découvre les grottes de Combe-Grenant (*Combe-Grenal*) et du Pey de l'Azé (Pech de l'Aze), dans le Sarladais, en 1815-1816. Il révèle en 1834 la grotte de Badegol (*Badegoule*), non

1. LARTET (Ed.) et CHRISTY (H.), *Cavernes du Périgord. Objets gravés et sculptés des temps préhistoriques dans l'Europe Occidentale. Rev. Archéol.*, n° série, 5^e année, IV, avril 1864, p. 243. — Le titre réel de l'article est: « Sur des figures d'animaux gravées et sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine ».
2. *ib.*, pp. 242-243. — Cf. GIROD (D^r P) et MASSERAT (E.), — *Les stations de l'âge du Renne dans les vallées de la Vézère*, Paris, 1900, p. 7. — La grotte des Eyzies est alors appelée « Caverne de Richard », du nom de son propriétaire d'origine britannique.
3. CHEYNIER (D^r A.), *Jouannet, grand-père de la Préhistoire*, Brive, 1936, 101 p.



Brèche ossifère, avec objets d'industrie humaine, de la grotte des Eyzies (grotte Richard), donnée par Ed. Lartet et H. Christy en 1864 au Museum national d'Histoire naturelle.

(Photo Laboratoire de Minéralogie du Museum).

loin du confluent du Cern et de la Vézère. Infatigable marcheur, ayant « appris tout sauf l'équitation ; heureusement que j'avais de bonnes jambes », il parcourait le pays, le marteau à la main et la musette au dos ⁴, de hameau en village, conversant avec les paysans. Dans une plaquette bien décevante à d'autres égards, et qui paraît justement en 1863, son disciple l'Abbé Audierne pourra écrire : « Il n'y a pas un laboureur, un terrassier, un ouvrier quelconque qui n'ait entendu parler de silex travaillés et à qui la recommandation n'ait été faite et renouvelée plusieurs fois de recueillir tous ceux qu'il trouvait... » ⁵. Que les récoltes d'Abel Laganne dans la grotte des Eyzies et, grâce à elles, les fouilles de Lartet et Christy, soient le fruit du prosélytisme inlassable de Jouannet, est fort probable. Qu'elles soient passées par l'intermédiaire d'un antiquaire parisien n'a rien pour surprendre ⁶ : le Périgord est infiniment plus pauvre que le jardin de ses vallées ne le ferait soupçonner, et les avantages touristiques ou simplement pécuniaires de la Préhistoire y ont été rapidement compris.

L'Abbé Audierne n'ignorait pas l'existence de grottes dans la vallée de la Vézère ; il imaginait même une progression vers le nord des hommes préhistoriques, après l'occupation des abris naturels du Sarladais : « ... plusieurs, arrivés au confluent de la Dordogne et de la Vézère, remontaient cette dernière et, rencontrant la grotte de Badegoule, s'y établissaient. C'est ainsi que Campagne, situé sur les bords de la Vézère [Campagne-sur-Vézère, à 6 km en aval des Eyzies], nous présente plusieurs grottes qui furent habitées... » ⁷.

L'arrivée d'Edouard Lartet aux Eyzies-de-Tayac ne signifiait donc pas tout à fait un commencement. Comme presque toujours en matière de recherche scientifique, elle était aussi un aboutissement. Elle s'inscrivait d'ailleurs dans un contexte beaucoup plus vaste, débordant largement le Périgord.

4. *ib.*, p. 27. — Lartet a fouillé à Combe-Grenal en octobre 1863, visité le Pech de l'Aze. Il ne semble pas être allé à Badegoule (*L. l. supra*, pp. 235-237, et *passim*).

5. AUDIERNE (Abbé), *De l'origine et de l'enfance des Arts en Périgord, ou de l'âge de la pierre dans cette province avant la découverte des métaux*. Périgueux, 1863 p. 16.

6. C'est aussi J. Charvet, marchand d'antiquités à Paris qui, en juillet 1861, avait acheté le produit des fouilles faites en 1860 dans les grottes du Chaffaud par le faussaire Meillet, qu'il avait revendu en 1862 au Marquis de Vibraye (d'après CHAUVET, *Grottes du Chaffaud*, p. 10, cité par VAYSON DE PRADENNE, *Les fraudes en archéologie préhistorique*, 1932, p. 104).

7. *ib.*, p. 32. On était intrigué par l'amoncellement des cendres, des ossements brûlés et des silex dans les grottes explorées. Certains n'y voyaient encore que le résultat de « courants diluviens ». Jouannet avait fait procéder à l'analyse chimique des « os fossiles » sans conclure (A. Cheyrier, *L. l.*, pp. 40-41). L'Abbé Audierne pose la question à un troglodyte et voici la réponse qu'il imagine : « Ce qui vous étonne est la chose la plus simple du monde... Nous faisons rôtir les viandes de nos repas dans nos grottes, nous y fabriquons nos armes, nos outils et comme nous n'enfouissions ni les animaux ni leurs débris, nous brûlons leurs restes et l'on rassemblerait le tout pour éviter l'encombrement. De là cet amas qui vous étonne, et qui n'était que nos balayures... » (*L. l.*, p. 22).



Dans le très beau livre qu'il a consacré à Boucher de Perthes⁸, Léon Aufrère a mis l'accent sur l'appui qu'Edouard Lartet lui avait apporté, dès 1859, semble-t-il⁹. Boucher de Perthes avait tenté, en 1838, de faire accepter ses collections par l'Etat, pour être exposées dans l'Hôtel de Cluny, « Musée d'Antiquités nationales ». Après acceptation de principe, il avait été rabroué en termes fort discourtois, sa collection « annoncée tout d'abord d'une manière pompeuse », ne présentant, « sous le rapport de l'art », aux dires de « beaucoup d'amateurs de Paris », que « peu d'importance »¹⁰. Soutenu par Lartet, qui était intervenu auprès de Geoffroy Saint-Hilaire, il se tournait maintenant vers le Muséum, dont l'opinion fut « en avance sur celles des autres milieux scientifiques »¹¹ et paraît avoir entraîné la sympathie des savants britanniques. Dès lors, à Paris, « Lartet veille »¹², et cette sollicitude agissante ne se démentira pas, même lors de la malheureuse affaire de Moulin-Quignon, en 1863 justement.

L'idée d'un grand Musée d'Antiquités nationales était chère à Boucher de Perthes. Il y prévoyait trois sections: «... les armes et ustensiles en pierre, en os ou en bronze, qui ont précédé la période historique... La seconde embrasse la période romaine ou gallo-romaine. La troisième comprend le Moyen Age »¹³.

Et voilà que Napoléon III décidait, par décret du 8 novembre 1862, la création d'un Musée « Gallo-romain » au château de Saint-Germain-en-Laye. Six mois plus tard, l'extension à toutes les antiquités nationales était chose acquise et, dans la Commission d'organisation du Musée allait siéger, en 1865 et 1866, Edouard Lartet¹⁴.

Dès 1863, des négociations s'étaient engagées pour y faire une place à la collection antéhistorique de Boucher de Perthes. Lui-même a raconté, dans une lettre du 31 mars, son entrevue avec l'Empereur, qui l'avait convoqué à Compiègne: «... L'Empereur me demande si je voulais mettre mes pièces à Saint-Germain. Naturellement je répondis oui, ne demandant pour toute faveur que de les classer moi-même. L'Empereur me répondit que c'était fort juste, et il ajouta gracieusement que cette galerie, que je lui proposais de nommer préhistorique ou archéogéologique, prendrait mon nom »¹⁵. Le 14 août 1863, mois où Lartet et Christy arrivent en Périgord, Boucher de Perthes est fait Chevalier de la Légion d'Honneur, en même

8. AUFRÈRE (L.), *Figures de Préhistoriens. I. Boucher de Perthes. Préhistoire*, t. VII, 1940, pp. 7-134.

9. Cf. MÉROC (L.), Edouard Lartet et son rôle dans l'élaboration de la Préhistoire. Aurignac et l'Aurignacien. Centenaire des fouilles d'Edouard Lartet. *Bulletin de la Société méridionale de Spéléologie et de Préhistoire*, t. VI-IX, 1956-1959 (1963), pp. 16 sq.

10. AUFRÈRE (L.), *L. I.*, p. 76.

11. *ib.*, p. 113.

12. *ib.*, p. 118.

13. *ib.*, p. 76.

14. MORILLET (G. de), *Promenades au Musée de Saint-Germain*, 1869, pp. 12-13.

15. *Matériaux*, t. I, juillet 1863, p. 495.

temps que Quatrefages. Il portera lui-même à Saint-Germain, en juillet 1865, la majeure partie de ses collections préhistoriques. Avant même l'inauguration officielle du Musée (12 mai 1867), le guide Joanne de 1866 révélait que «... les donations de M. Boucher de Perthes, qui représentent la période la plus reculée, l'âge de pierre, occupent une large place dans la vaste pièce qui sera la première visitée, avec la donation aussi importante de MM. Lartet et Christy... » (p. 270). De part et d'autre de la cheminée, les bustes de Boucher de Perthes (1865) et de Christy (1867) présideraient cette exposition commune qui, compte tenu d'adjonctions diverses, occupe plus de cinquante pages des *Promenades au Musée de Saint-Germain*, de Gabriel de Mortillet ¹⁶.

Pour tout cela, le centenaire que nous célébrons aux Eyzies est inséparable d'un autre centenaire, celui de l'admission des humbles et si longtemps réprouvés silex au nombre de nos Antiquités Nationales. A Saint-Germain comme en Périgord, l'année 1863 portait la marque d'Edouard Lartet.



La même année, Jean Fermond découvrait, dans le département voisin de la Charente, sur la rive gauche de la Tardoire, la grotte du Placard. Imprimeur, libraire et secrétaire de mairie à La Rochefoucauld, curieux d'archéologie locale, excellent dessinateur, J. Fermond avait fouillé dans la grotte de Montgaudier, dès 1850, sur les traces d'Edouard Lartet. Il nous l'apprend lui-même: «... Montgaudier a été, en 1850, le début de mes fouilles. C'est dans ce lieu que l'idée me vint d'explorer la vallée de la Tardoire, et voici comment: dans une excursion faite en 1850, dans cette vallée, pour y rechercher des coquilles fossiles, je visitais cette grotte dans laquelle se trouvait un bloc énorme de brèche osseuse, quand mon attention fut attirée par un tas de terre paraissant avoir été remuée, auprès d'une des ouvertures, et dans laquelle je recueillis des silex taillés et une pointe de flèche en bois de renne: c'était la fouille faite par M. Lartet » ¹⁷.

C'est également en 1850 que J. Fermond avait entrepris des fouilles aux grottes de la Chaise, en aval de Montgaudier. Certes il n'est pas le seul précurseur de la recherche préhistorique en Charente:

-
16. *Loc. cit. supra*, pp. 72-124. — Il n'est déjà plus question de « Galerie Boucher de Perthes ». La salle Breuil, inaugurée peu avant sa mort, et démontée en 1963, n'aura guère été moins éphémère. La donation de Boucher de Perthes, décidée dès 1862, matérialisée en juillet 1865, n'apparaît aux inventaires du Musée « assez defectueux depuis l'origine jusqu'en 1867 », reconnaît Salomon Reinach, qu'en 1867, sous les numéros 7061-7082 et 7298-7363; puis en 1869, après la mort du donateur (cf. REINACH (Salomon), *Antiquités Nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye. I. Epoque des alluvions et des cavernes*, 1889, pp. 21 sq.).
17. FERMOND (A. sic), *La Charente Préhistorique. Vallées de la Tardoire et du Bandiat. Notes sur les différents âges de la Pierre et sur l'âge du Bronze dans ces deux vallées.* — *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, t. XVI, 1894, pp. 266-267. Ce centenaire fut d'ailleurs célébré, le 29 mai 1950, par la Société archéologique et historique de la Charente (*Bull. mensuel*, séance du 8 juin 1950, p. XXVI).

Brouillet père avait fait les premières récoltes, célèbres depuis, en partie grâce à Lartet ¹⁸, dans les grottes du Chaffaud ; le fils prenait la suite, vingt ans après et, le jour initial de ses fouilles, recevait sur son chantier Edouard Lartet et Henry Christy ¹⁹.

Il est piquant de noter dans les deux cas l'influence de Lartet et l'importance des années 1863-1864. C'est pour le Congrès des Sociétés Savantes de 1864 que Brouillet et Meillet font imprimer leur mémoire sur les « Epoques antédiluviennes et celtique du Poitou », c'est en 1863 que Fermond ouvre, par la découverte du Placard, la confuse histoire de ce magnifique gisement dont on sait qu'il devait servir, non sans abus, à la classification du Magdalénien, cette apogée du Paléolithique dont, la même année 1863, Lartet et Christy révélaient le gisement devenu éponyme, la Madeleine.

Mais il y a plus. Alphonse Tréméau de Rochebrune, qui allait publier en 1866 et 1867 les premiers bilans des découvertes préhistoriques en Charente ²⁰, avait, en 1863, conduit à Montgaudier et à la Chaise le Marquis de Vibraye. Châtelain de Cheverny, passionné d'Histoire naturelle, défenseur de Boucher de Perthes comme Edouard Lartet, Paul de Vibraye apportait une adhésion sans réserve à l'Homme fossile, et sa préoccupation dominante était de démontrer la contemporanéité de l'Homme et de la faune disparue. Cette preuve, il allait la chercher à Montgaudier comme, quatre ans plus tôt à Arcy-sur-Cure ²¹.

La communication présentée à l'Académie des Sciences le 29 février 1864 tire argument tout à la fois de la grotte des Fées (Arcy-sur-Cure), des stations de Tayac et de Tursac (Dordogne), des gisements de Charente et du Loir-et-Cher ²². Propriétaire du Collège de

18. Il s'agit de la première œuvre d'art de l'âge du Renne qui ait été recueillie, vers 1835 semble-t-il. Mérimée la dépose au Musée de Cluny, et l'ayant dessinée, en 1853, en adresse un croquis au savant danois Worsaae qui, au congrès d'Anthropologie de Copenhague (1869), affirmera l'âge quaternaire de la gravure. Mais Lartet en avait déjà fait état, sans discussion, dans son célèbre mémoire publié en 1861 in *Annales des Sciences Naturelles*, 4^e série, Zoologie, t. XV, pp. 214-215 et pl. 13, sous le titre : « Nouvelles recherches sur la coexistence de l'Homme et des grands Mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique ».

19. BROUILLET et MEILLET, *Epoques antédiluviennes et celtique du Poitou*. Topographie et technologie, pp. 15-16.

20. TRÉMEAU DE ROCHEBRUNE, Mémoires sur les restes d'industrie appartenant aux temps primordiaux de la race humaine, recueillis dans le département de la Charente. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, t. XXX, 1866, pp. 57-162. 10. — De la distribution des monuments préhistoriques dans le département de la Charente. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de la Charente*, 1867, pp. 349-370.

21. Cf. CHAUVET (G.), Discours inaugural de la VIII^e session du Congrès préhistorique de France, à Angoulême, le 13 août 1912 (p. 51). — TRÉMEAU DE ROCHEBRUNE (A.), *L. I.*, p. 15 sq. — CARTILLIAC (E.), L'œuvre du Marquis de Vibraye. *L'Anthrop.*, t. XVIII, 1907, pp. 1-9.

22. Note sur de nouvelles preuves de l'existence de l'Homme dans le Midi de la France à une époque où s'y trouvaient aussi divers animaux qui de nos jours n'habitent plus cette contrée. *Mat.*, t. I, 1864, pp. 107-114. Au cours de la même séance de l'Académie, Milne-Edwards donne lecture d'une longue lettre de Lartet. On notera le titre donné à cette communication, presque identique à celui de Vibraye : « Sur de nouvelles observations de MM. Lartet et Christy, relatives à l'existence de l'Homme dans le Centre de la France, à une époque où cette contrée était habitée par le Renne et d'autres animaux qui n'y vivent pas de nos jours. » Cf. *Matériaux*, t. I, 1864-1865, pp. 68-74.

Pontlevoij, dans ce dernier département, il compte parmi ses professeurs les abbés Bourgeois et Delaunay. Ceux-ci vont, à son instigation sans doute, passer des vacances chez M. Bodard de Ferrière, au château de la Chaise. Ils entreprennent dans le parc la fouille d'une des grottes repérées par Fermond, et qui porte leur nom. C'était le début d'une prospection qui allait les conduire en amont à Montgaudier, à Villhonneur en aval. Ils publiaient, dès 1865, une *Notice sur la grotte de la Chaise* ²³.

Le Marquis de Vibraye écrivait peu, et cela a fait oublier ou minimiser le rôle très important que fut le sien. Sa répugnance à publier quand les recherches étaient encore à leur début était louable: « De telles questions », écrivait-il, « réclament des méditations sérieuses et la sévérité d'une critique approfondie. La Science n'est pas un champ de course... » ²⁴. Il était à l'opposé de Boucher de Perthes. Mais seul les écrits restent, et les *Reliquiae Aquitanicae* font oublier que Paul de Vibraye était lui aussi aux Eyzies en 1863, à Laugerie-Basse; et très probablement avant Lartet ²⁵.

Nous ne saurions donc les séparer, et d'autant moins qu'ils allaient apporter simultanément une preuve particulièrement attendue, celle de gravures dont le sujet ou le support, voire les deux, attesteraient la contemporanéité de l'Homme et d'animaux éteints: La « Vénus impudique » de Laugerie-Basse, sur ivoire de mammoth (Vibraye); les Mammoullis sur bois de renne ou sur ivoire (Vibraye, communication du 4 septembre 1865 à l'Académie des Sciences); le Mammoth sur ivoire, de la Madeleine (Lartet, communication du 21 août) ²⁶.

Il faut même ajouter à ceux de Vibraye, Lartet et Christy, un quatrième nom: Elie Masséna qui les rejoint à Laugerie, où il entreprend aussi des fouilles ²⁷. Avec lui, ce sont les gisements du bassin de Brive qui apparaissent: Le Puy-de-Lacan, les Morts, Chez-Pouret; et les stations du vallon de Planchetorte. Cela non plus ne saurait être oublié.

23. *Revue archéologique*, t. XII, 1865, pp. 90-94.

24. Cité par Cartailhac, *L. I.*, supra, p. 5.

25. *Id.*, p. 6.

26. L'Homme cohabitait, encore de nos jours, avec le Renne, les gravures représentant ce Cervidé, ou auxquelles ses os ou ses bois servaient de support, ne pouvaient convaincre les détracteurs. Rien ne permettait de penser que le Renne, cité par César, et *a fortiori* les autres animaux encore actuels fussent « antédiluviens ». Seule une espèce disparue dans le Déluge, un fossile, pouvait le démontrer: le Mammoth. Si son ivoire servait de support à la gravure, on pouvait encore arguer que le Mammoth était mort bien avant l'intervention de l'Homme. Pour dessiner le Mammoth lui-même, il fallait l'avoir vu vivant. On recueillait bien, dans les grottes fouillées, des lames isolées de molaires d'*Elephas primigenius*; mais l'Homme pouvait avoir ramassé ces débris comme il le faisait parfois de fossiles. La découverte, à Laugerie-Basse, d'un fragment de bassin avait convaincu Lartet (*Revue Archéologique*, 1864, p. 256). Celle du Mammoth gravé sur ivoire apportait la preuve tant désirée (*Reliquiae Aquitanicae*, pp. 206-208 et pl. B XXXVIII. Comm. à l'Académie des Sciences, à la séance du 21 août 1865).

27. *Les stations de l'Age du Renne*.. *Loc. cit.*, supra, p. 25.



Voici donc replacé dans son cadre le centenaire que nous célébrons aujourd'hui. Il est celui, non de la recherche préhistorique en Périgord, qui remonte à Jouannet, mais de la découverte, par Lartet et Christy, des premiers grands gisements proches des Eyzies: Grotte Richard, Gorge-d'Enfer, Laugerie-Basse et Haute, la Madeleine, le Moustier. Encore faut-il associer à ces premières investigations le nom du Marquis de Vibraye et, peu après celui d'Elie Masséna. Il paraît même probable que Paul de Vibraye a précédé Lartet, avant l'été de 1863.

Il est plus important de souligner l'influence décisive de Lartet en Charente et à Paris. En Charente, il a involontairement décidé de la vocation de J. Fermond, inventeur des gisements préhistoriques de Vilhonneur et, en 1863 justement, du Placard. La même année, il préside à la reprise des fouilles dans les grottes du Chaffaud.

A Paris, l'appui qu'il ne ménage pas à Boucher de Perthes est à l'origine du retournement de l'opinion scientifique et rendra possible l'offre de Napoléon III, cette même année 1863, d'inclure les silex antédiluviens au nombre des Antiquités Nationales et de leur faire une place dans le Musée en cours d'installation au Château de Saint-Germain-en-Laye.

Une enquête plus poussée ferait à coup sûr ressortir avec une ampleur encore augmentée l'importance de l'année 1863 et de celles qui l'ont immédiatement suivie, dans le développement de la recherche préhistorique française²⁸. Le Musée de Saint-Germain ouvrira ses portes le 12 mai 1867, année de l'Exposition Universelle et du II^e Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, réuni à Paris. Ce Congrès avait été fondé en 1865, un an après la publication du premier volume des *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'Homme* plus connus sous le titre que prend leur deuxième série: *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*.

Les Préhistoriens trouveraient dès lors presque chaque année un centenaire à commémorer. A coup sûr, le prochain sera pour les Eyzies et pour le monde entier, celui de la découverte en mars 1868, des Hommes de Cro-Magnon.

Lionel BALOUT.

28. J'avais proposé ce sujet à l'un de mes étudiants de Diplôme, à Alger. Les événements ne lui ont pas permis d'aboutir.

LES NEANDERTALIENS

L'occupation de notre région par les vieux hommes de la race de Néandertal a été reconnue il y a longtemps. Le terme même de Moustérien, utilisé dans la nomenclature pour caractériser leur industrie, doit son nom à l'abri du Moustier fouillé par Bourlon, en 1905. La découverte par Hauser, en 1908, du squelette d'un adolescent, vint ajouter encore à l'intérêt du gisement. De nouvelles fouilles entreprises par Peyrony devaient aboutir à la trouvaille des restes d'un très jeune enfant.

La faune froide du type la Quina qui accompagne l'outillage moustérien permet de le situer, avec beaucoup de vraisemblance, à la première période de la dernière glaciation (Würm I). S'il fallait risquer une date, elle pourrait être approximativement d'une soixantaine de milliers d'années.

L'Homme de Néandertal est bien connu dans nos régions depuis la sensationnelle découverte de la sépulture de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze) faite en 1908 par les deux frères Bouyssonnie, et par la magistrale monographie de ce squelette à peu près complet effectuée par Marcellin Boule ¹.

Jusqu'à ces dernières années, on ne connaissait, en Dordogne, que les squelettes néandertaloïdes du Moustier, de la Ferrassie et le crâne d'enfant du Pech de l'Azé. Fort heureusement deux découvertes récentes sont venues enrichir nos connaissances.

En avril 1954, un squelette d'enfant enterré dans une fosse rectangulaire fut trouvé au Roc de Marsal, commune de Campagne-du-Bugue ².

Plus récemment encore, en 1957, dans le gisement de Regourdou, près de Lascaux, exploité depuis 1954, par M. Roger Constant, on rencontra les restes très fragmentaires d'un homme de Néandertal, dont M. Piveteau a commencé l'étude ³.

Tous ces squelettes, trouvés dans le même contexte archéologique, appartiennent au type humaine de Néandertal.

-
1. BOULE (M.). — L'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints. — *Ann. de Paléont.*, 1911-1913.
 2. F. BORDÈS et J. LAFFILLE. — Découverte d'un squelette d'enfant dans le gisement de Roc de Marsal, commune de Campagne-du-Bugue (Dordogne). — *C.R. As. Sc.*, Paris, 1962, t. 254, n° 4, pp. 714-715.
 3. J. PIVETEAU. — La grotte de Regourdou. Paléontologie humaine. — *Ann. de Paléont.*, t. XLIX, 1963.

L'interprétation qui avait été donnée par M. Boule avait fait de ces hommes les représentants d'une race archaïque et dégénérée. Une telle conclusion ne semble pas devoir être retenue ; elle reflétait l'état d'esprit qui régnait à l'époque où elle était formulée. En fait, on ne saurait traiter d'archaïque une race qui vivait il y a 60.000 ans, alors que l'humanité a au moins 600.000 ans, vraisemblablement beaucoup plus encore. Les études de paléo-neurologie d'Elliot-Smith ne sont plus acceptées qu'avec d'extrêmes réserves : le cerveau pouvait atteindre 1625 cm³ ; il était le siège d'une activité psychique dont les manifestations sont patentes. L'homme marchait en station verticale et non penché en avant. Quant à la main elle était ultra-humaine, au jugement de Boule lui-même.

La qualification de « faber » qui lui était accordée d'une façon péjorative, appelle le jugement souvent cité de Bergson dans *l'Évolution créatrice* : « Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si pour définir notre espèce, nous nous tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de son intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui paraît être sa démarche originelle, est la faculté de fabriquer des outils artificiels... et d'en varier indéfiniment la fabrication. »

Que ce *faber* ait été *sapiens*, personne ne doute aujourd'hui ⁴.

Deux exemples suffisent pour montrer la qualité du psychisme des premiers habitants de la vallée de la Vézère.

1° L'année 1908 a vu le début d'une longue série de fouilles entreprises par D. Peyrony, à la Ferrassie à 5 km. au nord-nord-ouest des Eyzies. La publication de l'ensemble des résultats n'a été réalisée qu'en 1939 et il semble que cette documentation unique n'ait pas eu une assez large diffusion ⁵. Il convient donc d'y insister pour montrer l'intérêt exceptionnel de ces fouilles au point de vue qui nous occupe.

Le site préhistorique de la Ferrassie est constitué par un bel abri sous roche d'une vingtaine de mètres de long ; le surplomb rocheux a dû certainement atteindre six mètres de profondeur. Tout le long de l'abri, six sépultures moustériennes ont été reconnues et les cadavres exhumés : un homme, une femme, quatre tout petits enfants ; il y a, en outre, diverses fosses ne contenant pas d'ossements humains. Tout autour de ces tombes qui constituent un véritable caveau de famille, un dallage de pierres plates de 15 m² et n'empiétant pas sur elles, avait servi de lieu d'habitation à une tribu moustérienne. Elle fut relayée longtemps après par des Aurignaciens qui s'installèrent sur les éboulis, sans bouleverser le sous-sol qui a été retrouvé intact.

4. F. M. BERGSONIUX. — « Spiritualité » de l'Homme de Néandertal. — *Hundert Jahre Neandert.*, pp. 151-165, Utrecht, 1958.

5. D. PEYRONY. — La Ferrassie — *Préhistoire*, Paris 1939.

La sépulture 1 contenait le squelette complet d'un homme, étendu sur le dos, les jambes fortement repliées sur le bassin. Le membre supérieur gauche était étendu le long du corps, la main au niveau de la hanche ; le bras droit était plié et la main reposait près de l'épaule. La tête tournée à gauche avait la mâchoire largement ouverte. Tous les os étaient en connexion anatomique ; seuls manquaient ceux de la main et du pied droits. Trois pierres plates entouraient la tête et, sur le corps, avaient été déposées des esquilles d'os portant sur la face externe des traces d'utilisation ; sur l'une d'entre elles, on remarque une série de fines entailles intentionnelles. De nombreux silex taillés et bien retouchés, des disques, des percuteurs en quartz complétaient l'ameublement funéraire.

La sépulture 2, fort rapprochée de la première, est dans le même axe est-ouest. Elle contenait le corps d'une femme de petite taille disposé en sens inverse du premier squelette ; les deux têtes opposées ne sont séparées que par 0 m 50. Le cadavre avait été couché sur le côté droit, les jambes repliées sur les cuisses, elles-mêmes très fléchies sur le bassin. Les membres supérieurs s'appuyaient sur les genoux.

Les sépultures 3 et 4 furent trouvées concurremment un peu plus tard. Elles sont constituées par deux petites fosses intentionnellement creusées en demi-sphère ; elles étaient en partie remplies par la terre noire du foyer qui les recouvrait ; chacune d'elles contenait les restes mal conservés d'un enfant de quatre à cinq ans ; leur parallélisme et leur proximité semblent indiquer une intention de donner à ces cadavres un soin identique.

La sépulture 5 ne fut découverte qu'en 1920, sur l'observation de petits monticules de terre au nombre de 9, qui se révélèrent vides, sauf celui qui se trouvait le plus rapproché de la paroi rocheuse : c'est une petite cuvette ellipsoïdale de 5 centimètres à peine de profondeur qui contenait les restes d'un tout petit enfant, peut-être même un fœtus, tant les phalanges sont minuscules. Sur le cadavre, trois belles pièces de silex avaient été soigneusement déposées.

La sépulture 6 occupe la partie la plus orientale de l'abri, sur une déclivité du sol où l'on remarque cinq autres cuvettes remplies uniquement de dépôts meubles moustériens. Le bord supérieur de la fosse est grossièrement triangulaire et il était en partie recouvert par une dalle triangulaire en calcaire et qui présente sur sa face inférieure une sorte de cupule entourée de cupulettes groupées par deux ou par quatre. Nous nous trouvons donc en présence de la première manifestation graphique qu'il ait été donné d'observer. L'intérieur de la fosse présente une face ouest très abrupte et subverticale, tandis que la face opposée est en pente très douce. C'est tout au fond, à l'intersection de ces deux plans, que reposait le squelette d'un enfant de cinq à six ans, dans la position rituelle déjà décrite, mais privé de sa tête qui avait été déposée presque au sommet de la pente, sous la pierre à cupules ; elle ne possédait pas sa mâchoire

qui n'a jamais été retrouvée. Sur le corps avaient été placés trois magnifiques instruments en silex, une pointe et deux racloirs.

Si l'on essaie d'interpréter un tel ensemble, on ne peut se défendre de l'idée qu'on se trouve en présence d'une sépulture familiale. Les petites tombes contenant des enfants nouveau-nés ou en bas-âge ont dû être creusées les premières. Quant aux deux cadavres adultes, ensevelis l'un près de l'autre, ils pourraient être ceux des parents qu'on n'a pas voulu séparer dans la mort. Le squelette sans tête pose un problème difficile. S'agit-il, comme l'ont suggéré les frères Bouyssonnie, d'un bébé tué par quelque bête féroce qui lui a dévoré la mâchoire et dont le crâne, situé sous une dalle magique suivra la pente pour retrouver le corps quand sa mâchoire lui aura été rendue ? Le fait n'est pas impossible, mais l'explication est trop conjecturale pour être recueillie sans réserve.

Outre les monticules et les cuvettes, il y a aussi sous l'abri, quelques fosses dans lesquelles on n'a rien trouvé. On peut supposer que primitivement elles avaient été remplies par de menues nourritures vite disparues. La dalle à cupules avait certainement une signification rituelle, de même que le groupement par trois fréquemment observé : trois silex sur les cadavres, neuf monticules groupés par trois. Notre ignorance est trop grande pour que nous entrevoyions la moindre explication, mais nous saisissons bien que nous sommes en présence de manifestations culturelles d'une trop haute importance pour que nous ne la soulignons pas.

2^o A Regourdou ⁶, la sépulture — sans doute violée depuis —, se complexifie : dans la couche VII un tumulus (pierres, cendres, sable) contenait un crâne et des ossements d'ours brun, de même dans la couche V, où avait été fabriqué un coffrage en pierres contenant un crâne d'ours brun.

Quant à la couche IV, elle comprend à la fois une fosse à inhumation d'ours, des coffrages à ossements d'ours, un tumulus contenant des restes humains et un pierrier avec des os d'animaux. Un tumulus est accolé au coffrage de pierre et il contient, outre les ossements humains, des restes d'ours bruns et de cerfs déposés intentionnellement.

Il n'y a aucun doute à formuler sur l'intention bien exprimée de placer ensemble des espèces animales dont les os sont souvent entiers et disposés de façon à être protégés.

On le voit, il s'agit ici d'une sépulture complexe qui n'est pas sans rappeler les dépôts d'ours trouvés en Franconie. Au Wildenmannsloch, 310 canines d'ours ont été recueillies, au Drachenloch deux grottes contenaient de véritables caisses fabriquées avec des pierres plates fabriquées sans mortier ; elles contenaient de grandes quantités d'*Ursus spelæus* et des crânes d'ours

6. B. BONIFAY, BORDES et E. VANDERMEERSCH. — Dépôts rituels d'ossements d'ours dans le gisement moustérien de Regourdou (Montignac, Dordogne). — *C.R. Ac. Sc.*, Paris, t. 255, n^o 14, pp. 1635-1638.

dont l'un était entouré par un cercle de pierres qui en épousait exactement la forme.

Malgré les graves réserves qui ont été faites sur ces gisements et les récents travaux de M. Leroy-Gourhan, il semble qu'on puisse encore parler de dépôts sacrificiels tels qu'en font encore certaines peuplades de la région arctique qui offrent à la divinité des crânes d'ours et de rennes, gibier le plus convoité. Mais nous ne savons pas ce que peut signifier une sépulture humaine dans un tel contexte. Sans doute l'homme se mettait-il plus immédiatement sous la protection du dieu de la chasse et son tombeau devenait-il le centre d'un culte rendu, soit à l'ours lui-même, soit à quelque divinité dont la protection assurait le succès de la chasse et donc la prospérité de la tribu.

Ainsi nous apparaît l'étonnante complexité de l'âme de ces vieux hommes qui, dans des conditions précaires, luttèrent pour leur vie souvent menacée. Loin de nous dans le temps, ils nous paraissent tout proches par leurs préoccupations et leur désir d'assurer la continuité de l'aventure humaine.

F.-M. BERGOUNIOUX.

1000
900
800
700
600
500
400
300
200
100
0

QU'Y A-T-IL DE NOUVEAU DANS LE PALEOLITHIQUE DU PERIGORD ?

Depuis la publication en 1949 par Denis Peyrony de son « Périgord préhistorique », de nombreuses découvertes ont été faites en Périgord, et, si certaines d'entre elles ont été publiées, *in extenso* ou en notes préliminaires, aucun travail d'ensemble n'a encore tenté d'en donner un tableau général. C'est ce que nous allons essayer de faire rapidement.

REGION DES EYZIES - MONTIGNAC

LAUGERIE-HAUTE. Dans cet immense gisement, dont une partie avait été ravagée par Hauser, D. et E. Peyrony avaient effectué des fouilles ayant donné des résultats de toute première importance: découverte du Protomagdalénien à l'est, de l'Aurignacien V à l'ouest, du Périgordien III dans les deux coupes. Trois industries nouvelles, à leur époque de découverte. La menace d'effondrement d'un témoin, du côté est, fit que M. Elie Peyrony y reprit des fouilles, auxquelles il m'associa. Puis, pris par ses devoirs de Conservateur du Musée, il dut les abandonner, m'en laissant la charge.

Appliquant des méthodes de fouilles plus perfectionnées, chose possible maintenant que la stratigraphie générale était établie, nous avons obtenu les résultats suivants: subdivision du *Magdalénien II* en trois couches minces; subdivision du *Magdalénien I* en quatre couches, *a, b, c, d*, la principale étant *c*. Il y a de bas en haut diminution de la proportion des raclettes, stabilité de celle des pièces esquillées, diminution des burins transversaux qui disparaissent en *d*. Sous le Magdalénien I se placent deux couches d'une industrie magdalénienne très ancienne (« *Magdalénien O* »), caractérisée entre autres par des burins transversaux, l'absence de raclettes dans la couche inférieure, leur faible pourcentage dans la couche supérieure, la faiblesse ou l'absence des pièces esquillées. Le *Solutréen* a été subdivisé en onze couches. Chose très importante, des lambeaux de couche d'*Aurignacien V* ont été trouvés intercalés entre le Solutréen inférieur et le Protomagdalénien, prouvant ainsi que cet Aurignacien V est encore plus tardif que ne l'avait supposé Peyrony. Le *Protomagdalénien* a été retrouvé en un riche niveau qui, lorsqu'il n'est pas contaminé par l'*Aurignacien V*, reposant parfois directe-

ment sur lui, ne présente ni grattoirs carénés ni autres pièces aurignaciennes. La composante aurignacienne supposée par Peyrony est donc à écarter dans la genèse de cette industrie, mais elle pourrait sans doute dériver du Périgordien « III » sous-jacent. La couche inférieure protomagdalénienne, rouge, renferme en effet encore quelques gravettes. Mais comme nous n'avons eu que l'extrémité de couches, à stratigraphie difficile, il faut attendre des fouilles plus étendues pour conclure avec certitude. Le « Périgordien III » a été retrouvé, et le fait qu'il n'y a pas, entre lui et le Protomagdalénien, de niveau moins thermoclastique correspondant à celui dans lequel se trouve le Périgordien V à burins de Noailles, amena à soupçonner qu'il s'agit en réalité d'un Périgordien très tardif, ce qui fut confirmé par les fouilles de l'abri Pataud.

LAUGERIE-HAUTE OUEST. Une fouille limitée fut effectuée à Laugerie-Haute, côté ouest, par nous-mêmes et M. Philip Smith, dans les niveaux solutréens. Le Solutréen fut subdivisé en seize niveaux, qui ont donné une très bonne image de l'évolution du Solutréen. Les résultats ont été utilisés pour sa thèse passée à Harvard (Etats-Unis) par M. Philip Smith. Elle paraîtra en français, sous le titre « Le Solutréen en France » dans les « Publications de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux », en 1965.

ABRI PATAUD. Cet important gisement, situé en plein milieu des Eyzies, n'avait donné lieu qu'à des fouilles limitées anciennes et à des sondages. Une fouille importante, par le Muséum d'Histoire Naturelle et le Peabody Museum de Harvard (Etats-Unis), sous la direction du Pr. H. Movius, de Harvard, a donné des résultats de toute première importance. On y trouve en effet de haut en bas : 1°, des traces de *Solutréen* ; 2°, un riche niveau du *Protomagdalénien*, qui a donné les premiers restes humains connus de cette industrie, et qui correspond tout à fait avec celui de Laugerie-Haute ; 3°, un niveau de *Périgordien « III »*, correspondant à celui de Laugerie-Haute, et qui se place au-dessus de : 4°, un épais niveau de *Périgordien V* à burins à Noailles, apportant ainsi la preuve stratigraphique des déductions esquissées à Laugerie. Le niveau de *Périgordien V* a été subdivisé, et une intéressante évolution interne décelée ; 5°, un riche niveau de *Périgordien IV* à gravettes ; 6° plusieurs niveaux d'*Aurignacien*.

L'étude extrêmement détaillée de ces divers niveaux apportera sans aucun doute de très importants documents.

LA MICOQUE. Nous avons effectué une fouille limitée dans cet important gisement. Le résultat confirme ceux tirés des fouilles de D. Peyrony, mais quelques points de détail ont pu être précisés : les industries des brèches ont été concassées par la cryoturbation, comme l'avait supposé l'Abbé Breuil. Dans la couche 3 a été trouvée une dent de *Renne*. A la base de la couche rouge sous le Micoquien, altération au dernier interglaciaire d'un niveau déposé au Riss, une nouvelle couche a été trouvée, avec un peu de faune, dont deux dents de *Renne*. Ce nouveau niveau, bien que différent par l'industrie,

autant que nous puissions en juger par les quelques silex trouvés, semble être contemporain des couches acheuléennes de Combe-Grenal.

LA FAURÉLIE II. A côté du gisement classique de la Faurélie, un nouveau gisement a été découvert par feu Lhaumond et M. Peyrille. La fouille en a été commencée sous notre direction par M. Deltheil, son propriétaire, et sera continuée avec la collaboration de M. Tixier, du C.N.R.S. L'industrie est du Magdalénien final, déjà chargé de pointes aziliennes.

LA ROCHETTE. La fouille de ce gisement, jadis massacré par Hauser, a été reprise par M. H. Delporte, du C.N.R.S., qui a retrouvé sous la masse énorme de déblais d'importants lambeaux de couches du *Moustérien de tradition acheuléenne* et d'*Aurignacien* avec lamelles Dufour.

ABRI DU FACTEUR ou de la FORÊT. Auparavant M. Delporte avait fouillé ici les lambeaux de couche de l'*Aurignacien* et du *Périgordien supérieur* à Noailles. Dans ce dernier niveau, mais en dehors des couches proprement dites, il trouva une « Vénus » en calcite.

LE REGOURDOU. Près de la grotte de Lascaux, M. Roger Constant a trouvé une grotte effondrée avec une sépulture d'homme de Néandertal. La mandibule est probablement la mieux conservée connue. Le crâne manque, et a peut-être disparu à l'insu de M. Constant. Les fouilles, reprises par M. E. Bonifay, Maître de Recherches au C.N.R.S., ont conduit à la découverte de sépultures d'ours brun, dans des fosses ou sous des pierriers, confirmant ainsi les découvertes faites en Suisse et en Allemagne.

LE PEYRAT, à Saint-Rabier. Le docteur Cheynier a découvert et fouillé là un abri contenant de l'*Azilien* et du *Magdalénien*.

MUSÉE DES EYZIES. Une réorganisation des salles du bas a été faite par des spécialistes du Musée de l'Homme. Si les salles y ont gagné en présentation, elles y ont perdu en valeur scientifique. Au contraire, la salle réservée à l'Art, faite par l'Abbé Breuil, est excellente. M. E. Peyrony, conservateur, a lui-même réorganisé la salle du haut, et les réserves, dans le bâtiment construit, enfin, au bout de la terrasse.

ROC DE MARSAL (commune de Campagne). — Les fouilles conduites dans cet abri par M. Lafille, du Bugue, ont amené la découverte de nombreuses couches *moustériennes* variées, et d'un squelette d'enfant de Néandertal.

REGION DE SARLAT

LE PECH DE L'AZÉ (commune de Carsac). — Le gisement classique, fouillé par D. Peyrony, R. Vaufray, a été repris, et l'évolution du *Moustérien de tradition acheuléenne* précisée. A l'autre extrémité de la grotte, ouverte aux deux bouts, un second gisement, le Pech de l'Azé II, a été découvert par M. Bourgon et moi-même, et partiellement fouillé. Il a donné divers niveaux du *Moustérien type Quina*.

du *Moustérien typique*, du *Moustérien à denticulés*, et sous le sol interglaciaire, un niveau de *Clactonien* et un niveau d'*Acheuléen moyen* avec faune à Rhinocéros de Merck, cerf, etc., sans renne. Le Moustérien de tradition acheuléenne ne s'y rencontre pas. Ce Pech de l'Azé II contient des couches du Riss et du Würm I, le Pech de l'Azé I datant du Würm II. Un peu plus loin, le Pech de l'Azé III, petite grotte comblée, a donné du *Clactonien* et probablement de l'*Acheuléen*. Le Pech de l'Azé IV, sondé sous notre direction par M. Mortureux, de Sarlat, a donné plusieurs couches de *Moustérien*, correspondant probablement à celles du Pech de l'Azé II. Enfin, aux environs, le Pech de l'Azé V a donné du *Mésolithique*.

ABRI CAMINADE (commune de la Canéda). — Découvert par B. Mortureux, ce gisement est fouillé par l'inventeur et D. de Sonnevill-Bordes. Il comporte deux couches d'*Aurignacien II*, deux couches d'*Aurignacien I* et trois couches de *Moustérien*, probablement type Ferrassien. Signalons que des lamelles Dufour ont été trouvées dans l'*Aurignacien*.

COMBE-GRENAL. Sur la demande de Denis Peyrony, j'ai repris, en 1953, la fouille du gisement situé près de Domme. La fouille n'est pas encore achevée. La stratigraphie est magnifique: 55 couches moustériennes, représentant *tous les types de Moustérien* s'interstratifiant, et sept couches d'*Acheuléen supérieur*, sous le sol interglaciaire, le tout sur douze mètres environ d'épaisseur. Le Moustérien couvre les Würms I et II, l'*Acheuléen* date sans doute du Riss III. La faune acheuléenne est *très riche en renne*, avec lequel on trouve du *Daim*, ce qui jette quelques doutes sur la valeur de ce dernier animal comme indicateur paléoclimatique. Plusieurs restes humains, et une fosse funéraire vide ont été trouvés dans les couches moustériennes à divers niveaux.

REGION DE PERIGUEUX - MUSSIDAN

Le MUSÉE DE PÉRIGUEUX, est en réorganisation, sous la direction de son actif nouveau conservateur, M. Soubeyran.

AUX JAMBES, un gisement du *Périgordien supérieur*, découvert par M. Peyrille et M. Célérier, va être fouillé par ce dernier.

A SAINT-LOUIS-EN-L'ISLE, le D^r Gaussen, de Neuvic-sur-l'Isle, a partiellement fouillé l'important gisement du *Magdalénien*, probablement moyen (?), du Solvicux, connu depuis longtemps par des trouvailles en surface, mais attribué à tort à l'*Aurignacien* ou au *Périgordien*. C'est un campement de plein air, très riche, avec pavement de galets. Un peu plus loin, sur le plateau Parrain, M. Gaussen a découvert et fouillé le premier fond de tente magdalénien connu en Europe occidentale. L'emplacement de la tente est encore marqué par un rectangle de galets. L'industrie est un *Magdalénien* analogue à celui du Solvieux. Malheureusement dans ces deux gisements l'industrie osseuse ne s'est pas conservée, ce qui rend impossible

pour le moment une attribution définie à un des stades du Magdalénien.

Dans l'entrée de la grotte de GABILLOU, le D^r Gaussen, qui en est propriétaire, a fouillé un petit gisement de *Magdalénien III*.

REGION DE BERGERAC

D'importants gisements de plein air ont été découverts dans cette région.

A CANTE-LOUETTE (commune de Creysse), près Bergerac, un énorme gisement d'*Acheuléen final* a donné à M. et M^{me} Guichard, qui y ont effectué des fouilles très limitées, plus de 35.000 silex taillés.

A quelque distance, AUX PENDUS, (commune de Saint-Sauveur), un autre énorme gisement d'un *Acheuléen* probablement plus ancien est en cours de fouille par les mêmes chercheurs.

A TOUTIFAUT (commune de Maurens), les mêmes ont trouvé et fouillé un gisement qui, sous des couches de Paléolithique supérieur (*Périgordien* sans doute) remaniées par la charrue, a donné deux couches d'un magnifique *Moustérien de tradition acheuléenne*.

A CANAULE (commune de Creysse), du *Paléolithique supérieur* encore indéterminé a été trouvé, toujours par les mêmes.

Sous la pelouse du château de CORBIAC (commune de Lembras), un formidable gisement a été découvert par les propriétaires, et est fouillé par M. Sicard, maire de Bergerac, et moi-même. Le niveau supérieur est un *Périgordien supérieur* à nombreuses gravettes et très nombreux burins, mais avec quelques pointes à face plane de type solutréen. Au-dessous se place un autre niveau de *Périgordien supérieur* puis deux niveaux de *Moustérien typique*.

A la GARE DE COUZE (commune de Lalinde), de nouvelles fouilles ont été faites en avant du gisement par M. Paul Fitte, dans un *Magdalénien VI* avec microlithes géométriques. Une fouille d'urgence faite par moi-même en 1962 a amené la découverte d'une dalle gravée d'une figure féminine analogue à celles de la Roche de Birol (Lalinde), mais de meilleure facture. Cette plaquette a été déposée au Musée des Eyzies.

GROTTE ORNEES

Plusieurs grottes ornées ont été découvertes. Celle de ROUFFIGNAC est probablement la plus importante par son étendue et sa richesse. A l'entrée se trouve un gisement allant de l'âge des métaux au Mésolithique. La grotte de VILLARS est également fort intéressante, bien que plus pauvre. Il y a quelques gravures dans la grotte de LA FORÊT, à côté du gisement dit du Facteur, et quelques peintures dans la grotte de LA MARTINE, à Domme, qui n'a pas livré sans doute tous ses secrets.

Un relevé complet a été fait de la grotte de GABILLOU, par le docteur et M^{me} Gaussen; il a été publié cette année. Dans la grotte de LASCAUX, les rares outils trouvés au cours de fouilles par l'Abbé Glory sont du *Magdalénien*, ce qui, joint à la date obtenue par le radiocarbone, pose à nouveau le problème de l'âge des peintures.

COLLECTION LALANNE. — La Vénus de Laussel, le Chasseur, les autres sculptures et l'ensemble de la collection Lalanne ont été donnés au Musée d'Aquitaine, à Bordeaux, par les héritiers du docteur Lalanne. Le Musée est en pleine réorganisation sous la direction de son actif conservateur, M. Valensi.

Ces quinze dernières années ont donc apporté du nouveau: existence de lamelles Dufour dans l'Aurignacien, ce qui a contribué à replacer le « Périgordien II » de Peyrony dans l'Aurignacien auquel il appartient; transformation du Périgordien « III » en Périgordien « VI »; découverte de plusieurs sites acheuléens *in situ*, soit en grottes, soit sous des limons; découvertes d'œuvres d'art (y compris une Vénus en bas relief à l'Abri Pataud, malheureusement hors stratigraphie, mais attribuée au Périgordien VI de ce gisement); découvertes de grottes ornées; découvertes de restes humains. Même si la Préhistoire s'est maintenant élargie au Monde entier, le Périgord conserve une place privilégiée par la richesse de ses gisements et l'activité des fouilles.

François BORDES,

Professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux
Directeur des Antiquités préhistoriques.

L'UTILISATION DES PHENOMENES BIOLOGIQUES CYCLIQUES EN PREHISTOIRE

La Préhistoire, comme toutes les sciences historiques, ne peut se développer que sur les bases d'une chronologie solide. A l'origine, la chronologie fut toujours *relative*. Nous rappellerons pour mémoire le système de référence paléontologique d'E. Lartet: l'Age du grand Ours des Cavernes, l'Age de l'Eléphant et du Rhinocéros, l'Age du Renne et l'Age de l'Aurochs. Il fut suivi par une tentative d'E. Piette (1907) qui fouillant dès 1871 en stratigraphie, s'inspira de la méthode géologique et partagea le Quaternaire en ère, temps, période, âge et époque, divisions où les données paléontologiques et les industries humaines tenaient leur place. La chronologie de G. de Mortillet, théoricien qui selon Piette n'avait jamais fouillé une grotte, lui fut préférée. Elle était basée uniquement sur la succession des industries humaines (1900). Complétée par les travaux de l'Abbé Breuil (la place de l'Aurignacien et la subdivision du Magdalénien) elle est devenue notre système de référence actuel.

Une chronologie relative est toujours imparfaite. D'abord, elle ne nous apprend rien sur la durée des temps préhistoriques, ensuite elle suppose que l'évolution humaine a marché toujours au même pas sur toute la surface du globe, or nous savons qu'il n'en est rien.

Parvenir à une chronologie absolue est l'idéal vers lequel tend toute science historique et la Préhistoire en particulier. Les datations par le radio-carbone puis la méthode récente du potassium-argon ont permis au cours des quinze dernières années de fixer des *repères absolus* dans le passé. Par le C 14 il est possible de remonter à 70.000 ans et la méthode du potassium-argon permet d'atteindre le Tertiaire supérieur, mais ces deux techniques sont comparables à un cadran d'horloge qui muni de l'aiguille des heures serait dépourvu de celles des minutes et de la trotteuse à secondes. Pour suppléer à ces dernières, on pourrait imaginer l'emploi d'isotopes radio-actifs dont la demi-période ¹ serait très courte, mais cela est impossible pour deux raisons: de tels corps ne se rencontrent pas

1. La demi-période est le laps de temps pendant lequel une masse déterminée d'un corps radio-actif diminue de moitié. Ainsi la demi-période du C 14 est de 5.568 ans parce qu'un gramme de ce corps s'est réduit à un demi-gramme au bout de 5.568 années.

dans les os et même s'ils y étaient présents, la brièveté de leur existence aurait vite fait de les faire disparaître au cours de la fossilisation.

L'emploi de phénomènes biologiques cycliques permet d'échapper à cette difficulté. De tels phénomènes, nombreux en biologie, se produisent à un moment bien déterminé de la vie de l'animal et se répètent à des intervalles réguliers. A titre d'exemple, nous citerons la ponte chez les oiseaux et la croissance des bois chez les cervidés. Si le premier n'est guère utilisable en pratique, le second l'est parfaitement. La ramure des cervidés est un os de membrane dont la croissance et le renouvellement sont annuels. Il est possible — et nous l'avons fait — d'utiliser les bois du cerf élaphe, du daim ou du chevreuil (J. Bouchud, 1957), mais ceux du renne présentent un intérêt majeur : ils sont très nombreux dans les gisements du Paléolithique moyen et surtout supérieur et, fait unique dans le monde des cervidés, le mâle et la femelle possèdent des ramures dont l'évolution annuelle ne s'effectue pas pendant les mêmes mois.

..

Le genre *Rangifer* comprend plusieurs formes qui sont considérées comme des « espèces naissantes » (A. W. Banfield, 1961) et par un nombre important d'autres qui n'ont pas encore atteint le stade quaternaire et l'on peut admettre sans risque grave d'erreur que dans une région d'étendue limitée, comme le sud-ouest de la France, une ou deux « espèces », tout au plus, y vécurent. Comme les bois du renne quaternaire rappellent beaucoup ceux du *Rangifer arcticus* nord-américain (*harren-ground caribou*) nous utiliserons le schéma suivant qui retrace l'évolution annuelle de la ramure chez ce dernier.

Pour le renne mâle âgé de deux ans ou plus, les bois commencent à pousser dès la chute des précédents à la fin de l'automne, mais pendant les mois d'hiver leur croissance demeure fort lente. Les nouvelles ramures atteignent à peine quatre centimètres au mois de mars, mais dès ce moment leur croissance commence à s'accélérer. Une première poussée, brutale, se manifeste en avril-mai : en six semaines la perche s'allonge de 20 centimètres. Pendant la seconde quinzaine de mai une seconde poussée de croissance s'installe, son rythme est particulièrement rapide : deux centimètres par jour ! Elle se maintient jusqu'au début de juillet où se marque un ralentissement très net. En août la croissance s'achève et à la fin du mois la membrane poilue ou, *velours*, qui protégeait la perche pendant son développement se dessèche puis tombe. Les nouveaux bois formés d'os haversien dur et compact apparaissent alors. Ils demeurent tels jusqu'au moment du rut (fin septembre-octobre) puis ils tombent peu après chez les animaux âgés de trois ans ou plus. Les jeunes les perdent plus tardivement entre novembre et janvier.

Les femelles de deux ans ou plus âgées jettent leur tête après

la mise bas. La croissance des nouveaux bois commence aussitôt et se déroule exactement comme dans le cas des mâles. La chute du velours a lieu en septembre et les nouvelles ramures d'os haversien dur et compact sont prêtes pour le rut. Elles demeurent en cet état jusqu'au moment de la parturition en mai-juin.

Chez les faons des deux sexes, dès le troisième mois apparaît le pédicule — ou pivot — qui est une excroissance de l'os frontal à partir de laquelle se développent les premiers bois (ou *dagues*) et les suivants. La dague se compose d'une perche droite, non ramifiée, longue de 15, 20 ou 25 centimètres. Les bois normaux des bêtes âgées de deux ans ou plus se terminent à la base, c'est-à-dire au point de jonction avec le pédicule, par une zone renflée appelée *meule hérissée* de nombreuses aspérités qui constituent le *cercle de pierrures*. Les dagues ne possèdent jamais ni meule, ni cercle de pierrures.

Les descriptions qui viennent d'être données restent valables quelles que soient « l'espèce » ou la « sous-espèce » considérée mais on constate des variations de rapidité dans le déroulement des processus de croissance. Il en est ainsi pour les dates de chute du velours ou de séquestration des bois. Ces variations sont propres à « l'espèce » ou à la « sous-espèce », à la latitude et à la région dans laquelle vivent les hardes, à l'abondance ou à la pénurie de nourriture, à l'état de santé des bêtes, aux rigueurs de l'hiver, etc. Ces détails, importants pour le biologiste, ne gênent ni le paléontologiste, ni le préhistorien comme nous le verrons bientôt.

Depuis le moment où les bois commencent à pousser jusqu'à celui qui précède leur chute, la structure anatomique et histologique de la perche et du pédicule subit d'incessantes transformations. Elles sont décrites dans notre Thèse (J. Bouchud, 1959) et nous n'en retracerons ici que les grandes lignes.

Après la chute des bois chez le mâle, la structure interne du pédicule apparaît compacte (Pl. I, fig. 3). Bientôt la peau du crâne recouvre la petite plaie laissée par la séquestration ; entre ce revêtement protecteur et le pédicule se développe peu à peu un manchon de tissu conjonctif qui deviendra la perche tandis que la peau qui le recouvre donne le velours. La hampe en voie de croissance est nourrie par un double flux sanguin. Le premier, d'origine périphérique, est apporté par les vaisseaux du velours détachés de l'artère et de la veine temporales par l'intermédiaire de l'artère et de la veine coronales. Le second, d'origine interne provient des vaisseaux issus du diploé de l'os frontal qui traversent le pédicule pour se rendre dans l'intérieur de la perche. Au cours de la période de croissance rapide (fin avril-fin juin), des vaisseaux temporaires se détachent de l'artère et de la veine coronales, pénètrent dans le pédicule où ils apportent un supplément sanguin favorable à l'alimentation interne, puis régressent et finalement disparaissent en juillet.

Durant toute la période de croissance, chez le mâle, le pédicule dont la structure était compacte au moment de la chute des bois

devient spongieux et se gorge de sang. Dans la perche, l'os spongieux est primitif, mais peu à peu, au niveau de la meule, l'os compact se forme à ses dépens et envahit progressivement la hampe et les andouillers dont les parties supérieures seules demeurent spongieuses. En même temps, au niveau de la meule une zone d'os traversien compact, très dense, complètement avasculaire, se constitue graduellement. Son développement progressif freine d'abord, puis finalement interrompt tout apport sanguin interne: le velours alors sèche meurt et tombe. Sa disparition marque le terme de l'ossification: l'extrémité de la perche et des andouillers est alors à l'état d'os compact. La hampe, au-dessus de la zone avasculaire et sur toute sa longueur, ainsi que les andouillers, conservent une partie médiane faite d'os spongieux. Celle-ci a reçu le nom de *moelle*, mais à tort car elle ne possède aucun des attributs de la moelle osseuse classique. En même temps que s'édifie la zone avasculaire, le pédicule acquiert petit à petit sa structure compacte. Perche et pédicule demeureront alors tels jusqu'au moment de la séquestration des ramures.

Une quinzaine de jours avant la chute, chez le mâle, à quelques millimètres au-dessous du niveau de la meule, apparaît dans le pivot, une solution de continuité matérialisée par une mince lame de tissu fibro-cellulaire qui tourne sa convexité vers la base du pédicule, (Pl. I, fig. 1). Quand cette lame a complètement envahi le pivot, la ramure tombe au moindre choc et sans hémorragie. Ce qui a été dit au sujet de l'alimentation sanguine de la perche chez le mâle demeure valable pour la femelle, cependant les phénomènes qui président à la chute des bois se déroulent un peu différemment. La solution de continuité s'établit au niveau de la meule, dans la partie inférieure de la zone avasculaire et non plus dans le pédicule (Pl. I, fig. 2). Convexe vers la base du pivot chez le mâle elle est au contraire concave pour la femelle. Chez le premier, elle occupe d'un seul coup toute la surface du pédicule, pour la seconde, partant d'un point central situé dans la base de la région avasculaire, elle gagne progressivement le pourtour de la meule. Après la chute, le pivot conserve, chez le mâle, son aspect compact pendant un certain temps, (Pl. I, fig. 3). Au cours de la quinzaine qui précède la séquestration chez la femelle, le pédicule devient fortement spongieux et son centre se creuse d'une véritable cavité (Pl. I, fig. 2 et 4); peu de temps après la chute, l'os spongieux acquiert une structure moins lâche et la cavité centrale disparaît.

Les changements structuraux qui accompagnent la croissance des bois actuels peuvent être suivis par la radiographie. Ceux qui surviennent dans le pédicule et les quelques centimètres de perche qui lui font suite sont du plus haut intérêt; ces parties — les bois de massacre — se rencontrent en grande abondance dans les stations préhistoriques. En comparant les radiographies des bois de massacre fossiles avec les radios de ramures modernes d'âge connu il est possible de déterminer avec précision le ou les mois pendant les-

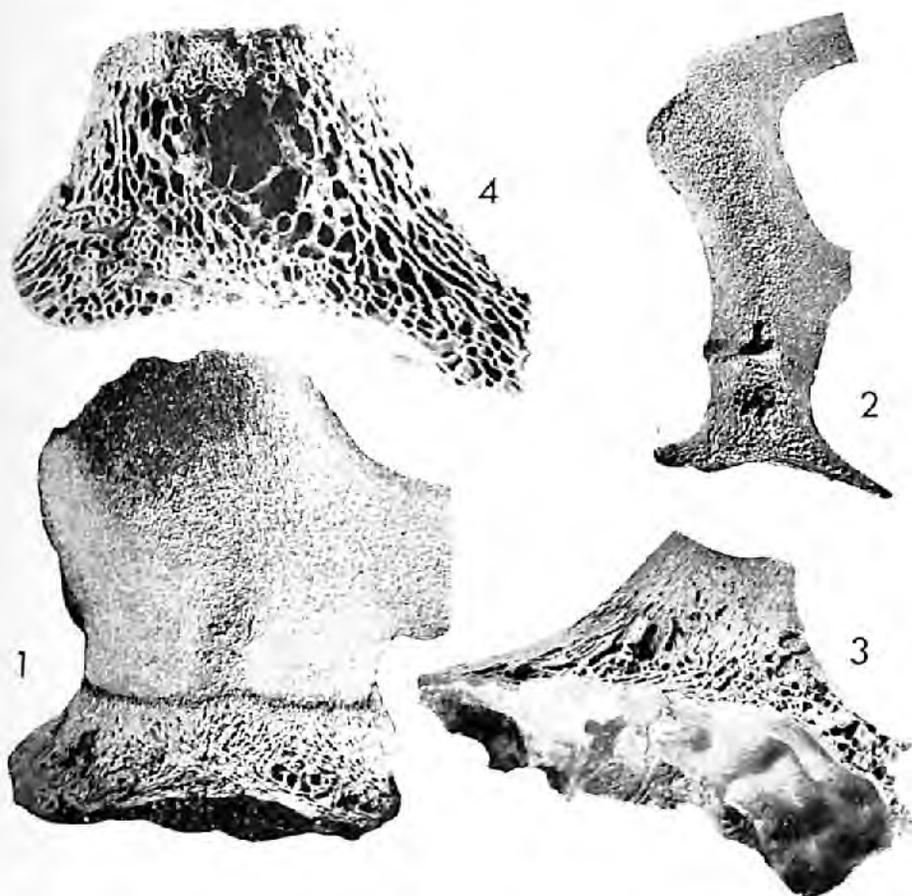


Fig. 1. — La préparation de la chute chez le mâle. Noter la convexité de la lame de tissu fibro-cellulaire. Au-dessus la zone avasculaire de la base de la ramure. Au centre de la perche présence de la « moelle ». Compacité du pédicule et aspect cellulaire du diploé de l'os frontal.

Fig. 2. — La préparation de la chute chez la femelle. Concavité de la lame de tissu fibro-cellulaire. Point de départ un peu au-dessus de la zone avasculaire; la lame rejoint la base de la meule. Spongiosité et cavité centrale du pédicule.

Fig. 3. — Le pédicule après la chute (cas du mâle). Aspect compact, sauf dans la région du diploé de l'os frontal. Noter la cupule laissée par la chute de la ramure.

Fig. 4. — Le pédicule après la chute (cas de la femelle). Noter la convexité de la partie supérieure. Texture osseuse très lâche et cavité centrale.

N.B. — Le tirage en positif et la reproduction des radiographies donnant de médiocres résultats, nous avons remplacé ces dernières par la photographie des pièces correspondantes sciées et polies.

quels furent abattus les porteurs des bois étudiés. Par ce biais, il est possible de pénétrer dans la vie quotidienne des chasseurs paléolithiques et de savoir ce qu'ils faisaient en telle ou telle saison. Dans ce but, l'utilisation pratique des ramures fossiles a été décrite en détail dans notre Thèse (J. Bouchud, 1959). Ici, nous n'avons donné que les principes qui ont guidé nos recherches, et dont voici les résultats essentiels.



Pour deux motifs, il est intéressant de dater *tous* les bois de renne provenant d'un gisement déterminé. Ceux-ci constituent un échantillon, au sens statistique du terme, de la population de rennes qui hantait les alentours du gisement. A ce titre, on peut obtenir des données sur la population animale et sur les activités humaines. En outre, la précision des résultats augmente avec le nombre de pièces datées. Le rythme de l'évolution annuelle de la ramure, modifié par les facteurs externes déjà cités, l'est aussi par les variations individuelles. La marge d'erreur (un mois et demi dans les cas les plus défavorables) se trouve divisée par la racine carrée du nombre de pièces étudiées. Avec seulement dix pièces appartenant à un mois déterminé, l'erreur maximum se réduit à deux semaines, ce qui est peu.

Dans notre thèse 19 stations réparties dans le sud-ouest de la France ont été étudiées. Treize sont situées dans les départements de Dordogne, de Charente et de Gironde; les autres se trouvent dans les départements périphériques: Maine-et-Loire, Corrèze, Tarn-et-Garonne, Ariège et Basses-Pyrénées. Tous les niveaux archéologiques depuis le Moustérien jusqu'au Magdalénien final sont représentés.

Quand un niveau archéologique, *situé en plaine*, renferme un nombre important de bois de massacre, on remarque que ceux-ci se répartissent sur les douze mois de l'année. Deux conclusions s'imposent alors:

1° Le renne, animal migrateur par excellence, ne s'éloignait guère de la région considérée; 2° L'occupation de l'abri était continue. La première remarque fut faite jadis par L. Lartet (1875) qui se basait uniquement sur la taille et l'aspect extérieur des ramures récoltées dans les gisements de la vallée de la Vézère voisins des Eyzies. La datation empirique des bois de rennes connus ensuite des fortunes diverses, les résultats obtenus soulevèrent maintes discussions qui furent résumées dans un article relativement récent (J. Bouchud, 1954), puis dans notre Thèse (1959).

L'étude de l'évolution et de l'abrasion de la denture pendant la vie du renne conduit aux mêmes résultats. Nous citons pour mémoire cette technique dont l'étude détaillée sortirait du cadre de cet exposé (J. Bouchud, 1959). Disons simplement qu'elle permet de compléter les données obtenues à partir de la ramure et de suppléer à la faiblesse numérique des bois dans les gisements pauvres en débris

fauniques. C'est le cas pour les *stations de montagne* où ramures et dents ne couvrent en général que la période estivale. Ces résultats mettent en évidence les déplacements de l'homme et du renne, déjà pressentis par l'Abbé Breuil (1906) et par R. de Saint-Périer (1920).

La continuité de l'habitat des stations de plaine s'explique aisément. A l'Abri Castanet, par exemple, (D. Peyrony, 1935), dans le niveau d'Aurignacien I (pointes à base fendue), bois et mandibules de renne se répartissent sur les douze mois de l'année. Dans ce même horizon stratigraphique, les fouilleurs ont récolté un lot important de coquilles marines. Selon P. Fischer qui l'a étudié, les unes proviennent de l'Océan Atlantique et les autres de la Méditerranée. Continuité de l'habitat n'est donc point synonyme de sédentarité de l'homme. Les Aurignaciens classiques connaissaient déjà les « échanges commerciaux » et les « grands déplacements humains ». Une tribu aurignacienne vivait quelque temps dans l'abri Castanet puis « déménageait », bientôt remplacée par une autre. L'accumulation des bois et des dents de renne au cours des siècles masque les absences de courte durée pendant lesquelles un dépôt stérile n'a pas le temps de se former. En 1935, à l'époque où D. Peyrony fouillait les abris du vallon de Castelmerle, la stratigraphie n'était pas aussi fine qu'aujourd'hui ; l'épaisse couche d'Aurignacien classique (0,80 m d'épaisseur) qui groupe un matériel volumineux par unité de temps atténue encore les inégalités de répartition mensuelle et renforce ainsi l'illusion de la sédentarité de l'homme.

Quand les bois et les dents deviennent *très nombreux* (plusieurs centaines) les inégalités observées dans la distribution mensuelle ne sont plus le fait du hasard, mais traduisent alors les déplacements saisonniers du renne et l'intervention du chasseur. Ainsi dans le Solutréen IV de Badegoule (J. Bouchud, 1959), dents et bois couvrent les douze mois de l'année, mais on note une surabondance des dagues pendant les mois l'été et le début de l'automne. Au lieu des 15 à 18 % normaux dans une population naturelle, le nombre des dagues récoltées représente 40 % du total des pièces recueillies. Le choix humain est ici indéniable, mais il s'explique aisément si l'on admet que la parturition avait lieu à une faible distance de Badegoule, c'est-à-dire sur les premières pentes du Massif Central. Au contraire dans les stations de plaine proches des Eyzies, les faons, moins nombreux, témoignent de l'éloignement du troupeau que les chasseurs allaient traquer, pendant les mois d'été, vers les pentes du Massif Central, c'est-à-dire à 70 kilomètres tout au plus.

L'étude d'un nombre élevé de bois et de dents de renne récoltés dans 19 stations du sud-ouest de la France conduit aux résultats suivants :

1° L'occupation des abris était permanente, mais les hommes n'étaient point sédentaires. Les « échanges commerciaux », les « déménagements » et « les grands déplacements » existaient dès le début du Paléolithique supérieur.

2° Les hommes chassaient le renne en toutes saisons car celui-ci n'effectuait pas de déplacements saisonniers à grande distance.

3° En règle générale, les hommes ne choisissaient pas leurs victimes : la répartition des âges dans une population de bois ou de dents de renne correspond à la structure d'une population naturelle. Cependant, des exceptions sont connues (Badegoule).

4° La France est un pays où le relief et les plaines se répartissent harmonieusement. Dans une région relativement peu étendue comme le sud-ouest, le renne n'était pas contraint de faire de grands déplacements pour atteindre soit la montagne, soit le bord de la mer pendant l'été. L'homme pouvait ainsi traquer son gibier favori en toutes saisons et le rapporter à son gîte dans un temps très court. L'accumulation des bois et des dents au sein des couches archéologiques crée l'illusion de la sédentarité de l'homme et du renne.

D^r Jean BOUCHUD,

Institut de Paléontologie humaine
Laboratoire de Paléolithologie.

BIBLIOGRAPHIE

- BANFIELD (A.W.F.). — A revision of the Reindeer and Caribou, Genus Rangifer. — *Nat. Mus. Canada*, Ottawa, 1961, Bull. n° 177.
- BOUCHUD (J.). — Le Renne et le problème des migrations. — *L'Anthropologie*, t. 58, n° 1-2, 1954, pp. 79-85, 6 réf.
- BOUCHUD (J.). — A propos de l'habitat humain à Fontêchevade. — *Arch. Inst. Pal. Hum.*, n° 28, 1957, pp. 248-255, 1 tableau, 10 réf.
- BOUCHUD (J.). — *Essai sur le Renne et la climatologie du Paléolithique moyen et supérieur*, Paris, 1959.
- BREUIL (H.) et CARTAILHAC (E.). — *La caverne d'Altamira*. — Monaco, 1906.
- LARTET (L.) et CHRISTY (H.). — *Reliquiae aquitanicae*. — London, 1875.
- MORTILLET (A. et G.). — *Le Préhistorique*. — Paris, 1900.
- SAINT-PÉRIER (R. de). — Les migrations des tribus magdaléniennes des Pyrénées. — *Revue Anthr.*, 1920, n° 30, pp. 131-141.
- PEYRONY (D.). — Le gisement Castanet, vallon de Castelmerle, commune de Sergeac. — *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, t. 32, pp. 418-443, 1935.
- PIETTE (E.). — *L'Art pendant l'Age du Renne*. — Paris, 1907.

LIMEUIL

Cette simple note de M. le Chanoine Bouyssonie, brève en raison de son âge et de l'altération de sa vue, est caractéristique de son émouvante modestie quand on songe à l'importance de ses découvertes, de ses travaux et de sa contribution à la connaissance de l'homme, de l'industrie et de l'art préhistoriques. Il a recueilli à Limeuil plusieurs centaines de plaquettes gravées, dont 137 seulement étaient demeurées lisibles. Il les a déchiffrées et reproduites avec son exactitude de savant et son talent de dessinateur. Un certain nombre d'entre elles, dont nous donnons un magnifique exemplaire, compte parmi les plus purs chefs-d'œuvre de l'art magdalénien.

R. de S.-P.

En 1908, j'avais l'heur de découvrir, en cherchant des silex ou des jaspes taillés par les Moustériens, à la Chapelle-aux-Saints, les restes de l'homme qui les avait travaillés.

Cependant, le Dr J. Rivière et son cousin Léo Bélanger habitant à Limeuil y trouvaient des silex et des os magdaléniens. Ayant lu mon nom dans les journaux, ils eurent l'amabilité de m'appeler et je m'y rendis. A mon arrivée, je ramasse machinalement une pierre: quelle n'est pas ma joyeuse stupéfaction: trois têtes de bœufs y étaient gravées... et si belles qu'elles révélaient de véritables artistes. Le cachet si particulier de Limeuil apparaissait déjà. Ces pierres, qui ont été gravées par centaines en sont la marque distinctive. Généralement calcaires, un peu ocrées souvent rugueuses, de dimensions variées, 10 à 40 cm., elles ont constitué de véritables feuilles d'album, tantôt à traits multiples, assez fins, tantôt dans les meilleurs dessins, à traits larges et creux, comme obtenus avec un silex un peu moussé. Il y a plus de 50 rennes et 50 chevaux, 20 cervidés, quelques bouquets, quelques bœufs, deux ou trois ours. Beaucoup sont d'un réalisme saisissant, dans les attitudes les plus variées, mais d'autres maladroits, grossiers, avec de nombreuses reprises, évoquant le Magdalénien tardif. Nous renvoyons pour plus de détails à notre publication avec le Docteur Capitan, en 1924 (Paris, Nourry), ajoutant seulement que mes principaux collaborateurs, dans cette fouille, furent mon frère aîné et l'abbé Bardon, les trois « caillouteux »...

Jean BOUYSSONIE.



Limeuil. — Cheval gravé sur pierre (2/3 grandeur réelle)

(Photo A. Roussot)

LA PREHISTOIRE DANS LE DEPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE

C'est dans la partie nord du département du Lot-et-Garonne, à la limite de ceux de la Dordogne et du Lot, que les gisements préhistoriques sont les plus nombreux.

Les vallées de la Thèze, de la Lémance et de la Lède, affluents du Lot, contiennent plusieurs grottes et abris sous roches ayant livré des restes humains, des outils en silex, et des ossements d'animaux.

Au siècle dernier, les premiers pionniers de la préhistoire locale, Ludomir Combes, pharmacien à Fumel et l'Abbé Landesque pour ne citer que les plus connus, firent des fouilles dans ces vallées et bien souvent avec des méthodes archaïques, à tel point que leurs trouvailles n'apportent aujourd'hui à la préhistoire que des documents de peu d'importance.

Depuis, hélas, des fouilleurs amateurs, collectionneurs de silex taillés, ont détruit et détruisent encore des gisements, privant la science de documents importants et irrémédiablement perdus. L'ennemi de la préhistoire c'est le collectionneur de cailloux.

Nous allons sommairement exposer le résultat des recherches et des observations faites dans les gisements préhistoriques du Haut-Agenais, car au-dessous de la Garonne les gisements en place sont très rares.

En ce qui concerne ce que l'on dit le Paléolithique inférieur, il n'a été, jusqu'ici, découvert aucun gisement préhistorique en place antérieur à ce que nous disons le Moustérien. Les plateaux du Haut-Agenais livrent aux collectionneurs de nombreux bifaces en silex, d'autres dits coups de poings de style acheuléen.

Par contre les gisements dits moustériens sont assez nombreux et même importants.

La grotte de la Pronquière, située sur la commune de Saint-Georges, canton de Tournon-d'Agenais, a été fouillée à plusieurs reprises ; elle a livré de nombreux ossements d'*Elephas Primigenius*, de *Rhinoceros tichorinus*, de *Bos primigenius*, d'*Equus caballus*, de *Cervus megaceros*, de *Rangifer tarandus*, d'*Hyæna spelæa*, etc., ainsi que des silex taillés et des galets de rivière cassés et utilisés.

L'outillage en pierre est peu élégant mais nous y avons observé une assez grande quantité d'os utilisés.

Cette grotte a été vidée et il n'y a été fait aucune observation stratigraphique.

La grotte du Moulin du Milieu, située dans la vallée de la Lède, près de Gavaudun a, également, été fouillée par divers amateurs ; aucune étude sérieuse n'en a été faite tant pour la stratigraphie que pour la faune et l'industrie. Combes, Landesque, Chambas, Vergne, etc., s'y sont succédé, d'autres encore. La couche dite moustérienne paraissait avoir une épaisseur moyenne de un mètre cinquante centimètres environ ; l'industrie très belle a été dispersée et nous avons la chance de posséder quelques objets les plus typiques, qui, au dire de l'Abbé Breuil, sont d'aspect levallois-moustérien.

La faune est la suivante : *Cervus megaceros*, *Rangifer tarandus*, et restes de Hyènes, d'Ours des cavernes, et de Bœufs. Chambas avait identifié : Cerf élaphe, *Capra ibex*, Chamois, Renne, Rhinocéros, etc.

Le gisement moustérien le plus intéressant est le gisement préhistorique de Monsempron. Il est situé près de cette agglomération de Monsempron-Libos. Combes en détruisit une partie et par bonheur la partie droite était restée en place.

Nous l'avons fouillée et l'étude de ce gisement a été publiée dans les *Annales de Paléontologie* en 1952, en collaboration avec MM. Piveteau et Vallois.

M. le Professeur Piveteau a donné la description de la faune : *Canis lupus*, *Vulpes vulpes*, *Hyæna crocuta*, *Rangifer tarandus*, bovidés, *Equus caballus*, etc.

M. le Professeur Vallois a fait l'étude des restes humains rencontrés dans la couche moustérienne, restes de quatre sujets de la race de Néanderthal qu'il rattache par la dentition et les restes au type Néanderthalien de Krapina.

L'industrie lithique est moins belle que celle de la grotte du Moulin du Milieu, près de Gavaudun ; elle est un des nombreux faciès de ce que nous disons le moustérien.

La partie supérieure du gisement de Monsempron nous a donné une industrie périgordienne.

Ce que nous disons le Paléolithique supérieur est représenté par des gisements périgordiens dans les vallées de Gavaudun et de Saint-Martin-le-Redon, celle-ci dans le département du Lot.

La vallée de la Lède a donné plusieurs gisements, aujourd'hui, malheureusement, en très grand partie épuisés ; l'industrie est bien typique du Périgordien dit supérieur (abri Peyrony et gisement dit Sous-le-Roc).

L'abri de *Cavari*, près de Saint-Martin-le-Redon, nous a donné du Solutréen à feuilles de laurier et pointes à cran. La base de ce gisement nous a donné aussi un foyer périgordien très évolué et que nous mettons en parallèle avec certains niveaux inférieurs du Solutréen.

Les traces d'industries aurignaciennes sont rares.

La vallée de la Lémance, autour de Sauveterre, nous donné des

gisements très importants, *le Martinet* et *le Roc-Allan*. Ces deux gisements nous ont donné une stratigraphie fort intéressante depuis ce que nous disons le Magdalénien jusqu'au métal. Nous avons publié nos observations dans le mémoire 14 des *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine* ; ces observations stratigraphiques, archéologiques nous ont permis la création du Sauveterrien, comme une industrie indépendante du Tardenoisien et souvent confondue avec ce dernier.

Avec la *grotte de la Borie del Rey*, située dans la commune de Blanquefort-sur-Briolance, la stratigraphie de ces trois gisements prouve qu'il n'est plus possible de parler d'Azilien ni de Mésolithique ; il est incontestable ici, que nous assistons à la continuité de techniques industrielles antérieures au Magdalénien, techniques du Périgordien local ; la succession des industries magdalénienne, périgordomagdalénienne, et d'autres encore inconnues, jusqu'au Métal et même jusqu'au Gallo-romain, nous prouve que certaines de nos vues sur la préhistoire sont à revoir. Breuil était de notre avis. Nous n'avons pas hésité, par la suite, à dire que l'Azilien était une civilisation fantôme et sans valeur archéologique.

Nous observons dans les gisements en place le contact immédiat du Tardenoisien III avec des restes de bronze et de fer. Ce que l'on dit le Néolithique avec les haches polies ou taillées n'a pas été trouvé en stratigraphie.

Dans l'Agenais les belles haches polies ou taillées celles à bords équarris sont contemporaines du Bronze.

Il n'a pas été trouvé dans l'Agenais un gisement de l'Âge du Bronze. Les trouvailles d'objets et de haches en bronze sont surtout fréquentes en bordure du Lot, elles sont très rares dans les terres.

Ce que l'on dit le Néolithique, le Chalcolithique et le Bronze dans l'Agenais est tout simplement un tout ; il est impossible de bien définir et les uns et les autres. Il est certain, à notre avis, que les gisements de surface qui ont donné des haches polies, des pointes de flèches à pédoncule et à ailerons sont contemporains du bronze, métal importé et rare.

Il n'est pas possible d'arriver à une délimitation exacte de ces coupures, tant l'enchevêtrement des divers types industriels est inextricable. Un dosage en est impossible. L'archéologue et le préhistorien doivent donc éviter les classifications trop élémentaires et concevoir d'autre part que ce qui est vrai ici ne l'est pas ailleurs et comme aujourd'hui les industries humaines ne sont pas toutes de facture locale.

La partie supérieure du gisement préhistorique du *Roc Allan*, près de Sauveterre, et dans sa partie droite, nous a donné un faciès local d'une industrie du fer, bien en place, restes de fond de cabane halstattien.

Nous y avons trouvé, en fer, la reproduction de haches à douille du bronze, des petites lances ou pointes de javelots identiques à celles en bronze, une lame en fer, une pointe de flèche en bronze,

de très beaux grattoirs en silex, des lames en silex, une très belle meule à grains complète et des fragments de poteries diverses. Voici donc la preuve de la continuité des formes et des outils antérieurs. Il en a été de même à toutes les époques.

Près de la Garonne nous observons un autre faciès halstattien, civilisation des grands tumuli du fer, contenant des poignards et épées à antennes, restes humains incinérés, quelques silex taillés. Le tumulus le plus typique est celui de *Tayrac* (Lot-et-Garonne).

Ensuite, et sans qu'il soit possible de définir une antériorité de l'un ou l'autre faciès, apparaît celui de la Tène, localement appelé époque gauloise.

Son caractère militaire permet de la différencier des autres faciès. C'est sur les hauts plateaux que se trouvent les oppida, les camps retranchés, fortifications identiques à celles classiques du Quercy, antérieurement à la conquête romaine.

L. COULONGES.

A la mémoire de mon ami Robert Antoine

LA VENUS DE TURSAC

Creusé dans la ligne des falaises de Lespinasse, à l'angle du vallon de Fontpeyrinc, l'abri du Facteur ou de la Forêt, à *Tursac*, se trouve sur la rive gauche de la Vézère, le long de la route nationale 706, sensiblement à mi-chemin entre le Moustier et le village de Tursac. De dimensions modestes, cet abri a été en grande partie vidé par de nombreux prospecteurs ; les seules indications scientifiques que nous possédons ont été publiées, en 1934, par M. E. Peyrony, qui y avait creusé une tranchée et tamisé une importante masse de déblais. Les fouilles que nous y avons menées, de 1955 à 1960, ont montré que cet abri a connu plusieurs occupations paléolithiques, en particulier de l'Aurignacien et du Périgordien supérieur. Mais il est évident que la renommée de ce gisement est due essentiellement à la Vénus de Tursac, qui y fut découverte, le 5 août 1959, par mon ami Robert Antoine et moi-même. Cette découverte est doublement intéressante pour la connaissance du Paléolithique : d'une part, sa position stratigraphique, connue avec une précision satisfaisante, apporte sa contribution à la question de l'âge des Vénus paléolithiques ; d'autre part, sa position topographique, la nature de son environnement et les détails de sa forme bien particulière, apportent des éléments à la solution du problème de la signification et de la fonction des mêmes Vénus paléolithiques.

♦♦

Bien qu'elle ait été recueillie dans une zone perturbée par la proximité de la paroi rocheuse, la Vénus de Tursac appartient indiscutablement au complexe des niveaux 10-11, correspondant à la dernière occupation importante de l'abri, par les hommes du Périgordien supérieur (Périgordien V, faciès de Noailles) ; une analyse au carbone 14 a daté cette occupation des environs de 21 200 avant J.-C.

La Vénus de Tursac entre donc dans la série des statuettes et des sculptures en bas-relief féminins qui, en Europe occidentale, appartiennent aux phases finales du Périgordien supérieur : Lespugne, Pechialet, Laussel et abri Pataud en France ; Mauern et

Vogelherd en Allemagne ; regrettons que, pour des raisons diverses, les statuettes françaises de Sireuil et de Brassempouy, de même que les statuettes italiennes de Grimaldi, de Savignano, de Chiozza di Scandiano et du lac Trasimène, ne puissent être datées avec exactitude. De toutes façons, la découverte de Tursac confirme la faillite du mythe des « Vénus aurignaciennes » : s'il existe un symbolisme féminin dans les vulves gravées de l'Aurignacien et s'il faut noter une ébauche douteuse de l'Aurignacien de la Ferrassie, on peut affirmer cependant qu'aucune preuve objective n'existe en faveur de l'attribution à l'Aurignacien d'une seule statuette féminine.

La position de la Vénus de Tursac dans le Périgordien supérieur ne s'oppose pas à celle des Vénus d'Europe centrale et orientale : Willendorf (Autriche), Vestonice, Pavlov, Predmost, Petrkovice (Moravie), Kostenki, Avdeevo, Gagarino et peut-être aussi Eliseevitchi (Russie du Sud) ; toutes ces statuettes relèvent de civilisations qu'on peut appeler Pavlovien ou Kostenkien, mais qui présentent avec le Périgordien supérieur occidental des rapports quant à l'industrie lithique et une certaine parenté quant à la chronologie (Vestonice et Pavlov : vers 22-23 000 avant J.-C.).

Si cet ensemble de figurations féminines appartient sinon à une civilisation, tout au moins à un groupe de civilisations « de style périgordien supérieur », le problème reste posé des liens qui existent entre ce groupe et celui des figurations féminines magdaléniennes. Le groupe magdalénien comprend des sculptures en bas-relief (Angles-sur-l'Anglin, la Magdeleine), des figures schématisées sur les parois des grottes (Pech-Merle, Niaux, Lascaux, Altamira) ou sur blocs isolés (la Roche, Fontalès), mais aussi des statuettes, plus ou moins schématiques, comme celles de Laugerie-Basse, du Mas d'Azil, de Farincourt (fragment) en France, de Petersfels en Allemagne ou de Pekarna en Moravie. On peut penser que la séparation entre le groupe périgordien et le groupe magdalénien tient au fait que les statuettes périgordiennes sont stéatopyges, et que les statuettes magdaléniennes ne le sont pas ; en fait, cette distinction est inexacte, et la question est certainement plus complexe. Il semble que, malgré l'hiatus solutréen qui, dans l'état actuel de nos connaissances, les sépare, les deux groupes, périgordien et magdalénien, soient reliés par une sorte de tradition artistique, ou psychique. Le problème se posera d'ailleurs de rapports éventuels entre ces sculptures paléolithiques et les figurations plus récentes, quoique morphologiquement très proches, telles les statuettes féminines du Néolithique des Arene Candide (Italie) ou du Moyen-Orient (Jarmo, Irak).

..

La Vénus de Tursac est aménagée, comme celle de Sireuil qui lui ressemble, sur un galet de calcite, de couleur brun ambré, faiblement translucide ; elle mesure 8 cm de hauteur et pèse 57,5 g. Par opposition avec la plupart des autres statuettes, elles ne possèdent



La Vénus de Tursac

ni tête, ni bras, ni seins ; l'ensemble du tronc et de la tête est figuré par une sorte d'appendice aplati. Par contre, le ventre, bien dessiné, est fortement développé ; il est saillant et descend jusqu'au niveau des genoux ; les gynécologues y voient le signe d'un enfantement très proche. Sous la cambrure des reins, soulignée avec soin, la région fessière est proéminente, presque pointue. Les membres inférieurs sont repliés sous le corps, en position accroupie ; les cuisses massives sont nettement dégagées du tronc et du ventre ; les genoux épais portent, sur leur face postérieure, une incision profonde au niveau de l'articulation ; courtes et puissantes, les jambes, presque horizontales, se rejoignent en arrière où, sans que les pieds soient figurés, leurs extrémités ne sont séparées que par une étroite et profonde rainure légèrement oblique. Les jambes enserrant un appendice inférieur, plus ou moins symétrique de celui du tronc et de la tête, constitué par une tige aplatie qui semble sortir du ventre ; il porte, sur sa face antérieure, au moins deux chevrons gravés dont l'angle est dirigé vers le haut. Nous avons pensé que cet appendice était une figuration schématique de l'enfant ; mais l'existence d'éclatements à l'extrémité de la tige et surtout la comparaison avec la Vénus de Sircuil, qui possède entre les pieds une perforation dans laquelle peut s'insérer une baguette, nous font pencher vers une autre hypothèse : l'appendice inférieur de notre Vénus serait un support destiné à être fiché en terre.

La Vénus de Tursac est-elle stéatopyge ? Est-elle atteinte de ce développement graisseux des fesses considéré comme un caractère propre de ces figurines et, par conséquent, de leur modèle, la Femme paléolithique, qu'on a rapproché, de ce fait, des femmes boschimanes actuelles ? Il est évident que, chez la Vénus de Tursac, et chez d'autres statuette périgordiennes, *mais pas toutes*, la région fessière est extrêmement volumineuse, mais est-ce un élément de figuration objective ? Pourquoi insister sur cette anomalie fessière, et non sur les autres qui sont au moins aussi fréquentes : atrophie des bras et des jambes, développement excessif des seins, etc... ? Pourquoi accorder à l'une de ces anomalies le privilège exclusif de l'objectivité ? Si nous revenons à la question, longuement débattue : « Les Vénus sont-elles à considérer comme des portraits ? », pourquoi borner artificiellement ces portraits à la figuration quasi-exclusive de la stéatopygie ? Nous pensons, quant à nous, et nous ne sommes pas les seuls, que les statuette paléolithiques sont des figurations féminines « traduites », « orientées », donc hautement subjectives ; que le propos de l'artiste était de réaliser non pas un portrait, mais une œuvre dotée d'une certaine valeur psychique ; dans cette optique, il a réduit ou négligé certaines parties du corps et, au contraire, donné un relief et un volume irréels à d'autres, en particulier à la région du bassin. Si portraits il y avait, les modèles eussent été des monstres anatomiquement inconcevables. Par contre, si, compte tenu de la nature et des qualités de la matière première, on considère les statuette comme liées à une idée de

maternité, de fécondité, on comprend cette volonté délibérée de mettre en valeur les organes proprement féminins ; l'œuvre d'art, loin d'être une caricature monstrueuse, traduit alors toute la puissance psychique dont elle était investie.

A la question : « Les Vénus sont-elles des portraits ? », nous répondons donc résolument : « Non » ; à la question : « Sont-elles des manifestations d'un culte de la fécondité et de la maternité ? », nous répondons : « Très probablement ».



La statuette de Tursac se trouvait à une distance de 0,18 m de la paroi rocheuse, un peu en dehors de la zone de forte densité de l'outillage qui caractérisait l'habitat périgordien : cette observation nous a permis de poser la question d'une sorte de « lieu magique », situé à l'intérieur de l'habitat, mais à l'écart du cadre normal de la vie matérielle.

Nous avons signalé aussi la présence, à 0,35 m de la statuette et exactement orientés dans sa direction, de deux os de bovidé, probablement de bison, un radius et un cubitus, trouvés entiers et en connexion anatomique. Or, tous les os longs de mammifères recueillis dans le niveau étaient brisés, à plus forte raison désarticulés. On saisit le caractère troublant de la coïncidence : les seuls os longs de mammifères, non brisés et en connexion anatomique, se trouvaient à proximité de la Vénus, et orientés, *disposés peut-être*, dans sa direction... Il n'est pas question, pour le moment, d'affirmer péremptoirement, mais n'est-il pas légitime d'envisager la possibilité d'une *liaison volontaire* entre la statuette féminine et les os de bison ? Plus frappante devient encore la coïncidence quand on sait que la Vénus de Laussel tient une corne de bison à la main, et quand on apprend que des travaux récents de M. Leroi-Gourhan et de M^{me} Laming-Emperaire montrent que, dans l'art pariétal, il existe des phénomènes d'association entre figurations et symboles féminins d'une part, figurations animales, en particulier de bison, d'autre part. Est-il permis de conclure à quelque interférence magique, qu'illustreraient parfaitement les « femmes-bisons » de Pech-Merle ? Peut-être pas encore ; mais il semble bien que nous ayons là une ouverture nouvelle sur le psychisme de l'homme paléolithique...



Comme je l'ai déjà écrit : « L'importance incontestable de cette découverte nous semble tenir moins à la rareté et à la valeur de l'objet qu'aux indications archéologiques qu'elle nous fournit » ; c'est l'essentiel de ces indications archéologiques que la présente note est destinée à montrer brièvement : position stratigraphique,

en rapport avec le problème de l'âge des Vénus paléolithiques ; forme et environnement, en rapport avec le problème de la signification et de la fonction de ces Vénus. Sur ces deux plans, la découverte de Tursac, sans apporter de réponse définitive, nous fournit l'occasion de proposer des éléments susceptibles de faire progresser les problèmes ; elle jette en particulier quelque lumière sur l'organisation de la vie matérielle et morale à l'époque paléolithique.

Plus qu'une œuvre d'art, dont le style tendrait presque d'ailleurs à justifier certaines recherches de l'art moderne, elle est un témoin qui nous aide à sonder l'âme lointaine de l'humanité.

Henri DELPORTE.

LE PALEOLITHIQUE SUPERIEUR DE LA BASSE VALLEE DE L'ISLE

INTRODUCTION

En cette année 1964 où nous célébrons le centenaire du début des fouilles et des études préhistoriques en Périgord, il nous paraît opportun de dresser le bilan des découvertes faites à ce jour dans le secteur qui nous intéresse personnellement, c'est-à-dire la basse vallée de l'Isle, entre Périgueux et Montpon ¹.

Bien que le Paléolithique inférieur et moyen, le Néolithique, et l'Age des Métaux n'y soient pas inconnus, nous bornerons notre étude au Paléolithique supérieur qui est de loin le plus riche, et le seul que nous avons étudié.

HISTORIQUE DES RECHERCHES

Jusqu'en 1936 la basse vallée de l'Isle paraissait vierge de toute occupation leptolithique. Mais, cette année là, Louis Peyrille, prospectant le bas des falaises qui surplombent la basse terrasse de la rive droite de la rivière, découvre au mois de mars, dans la commune de Saint-Louis-en-l'Isle, au lieu dit Solvieux, une quantité importante d'outils en silex dont l'appartenance au Paléolithique supérieur ne fait aucun doute.

Première mention de cette découverte est faite en 1948. A la séance du 4 mars de la Société historique et archéologique du Périgord, l'inventeur expose ses trouvailles qu'il date de l'époque magdalénienne ².

En 1952, le directeur des Antiquités préhistoriques, qui est alors Séverin Blanc, se rend sur le gisement et en publie, avec l'inventeur,

-
1. Bibliographie dans PEYRONY (D.). — *Le Périgord préhistorique*. — Périgueux, 1949 ; et vues d'ensemble dans SONNEVILLE-BORDES (D. de). — *Le Paléolithique supérieur du Périgord*. — Bordeaux Delmas, 1960.
 2. *Bull. de la Soc. hist. et archéo. du Périgord*, t. LXXV, 1948, p. 15. — L. Peyrille donne par erreur à ce gisement l'appellation Beaufort. Le lieu dit Beaufort est situé de l'autre côté de la Beauronne, dans la commune de Saint-Front-de-Pradoix.

une note succincte ³. L'étude faite sur une collection restreinte (moins de 300 pièces) ne permet pas aux auteurs de conclure de manière affirmative sur l'âge de cette industrie. Le Périgordien ou l'Aurignacien sont évoqués. L'abbé Breuil, à qui, la collection avait été montrée, ne prend pas de position ferme lui non plus.

La découverte de Gabillou date de 1940. Cette année là, dans la cave d'une maison du village, un vieux mur qui obturait une faille rocheuse s'est effondré. Le 28 septembre, deux ouvriers venus pour remonter le mur explorent auparavant le boyau et y découvrent des gravures. Peu après, Gaston Charmarty et Pierre Truffier signalent Gabillou à l'attention du monde savant en publiant une étude sommaire, accompagné de quelques relevés ⁴.

Par la suite Malvesin-Fabre et ses collaborateurs, David, Gauthier et Hervé, viennent à leur tour y pratiquer quelques travaux de décalque et procèdent à un déblaiement partiel du remplissage argileux de la cavité ⁵. Leurs travaux s'arrêtent très vite et la préhistoire de la région sombre dans un oubli total.

Devenu propriétaire de Gabillou en 1955 (le 9 août), nous commençons à prospecter la région et dès lors, les découvertes se succèdent à un rythme rapide.

Au mois d'août 1957, une série de sondages pratiqués à Solvieux nous fait découvrir un immense gisement en place.

Au mois d'octobre, les investigations poursuivies à Gabillou depuis le début de l'année amènent la découverte de l'entrée primitive de la grotte et du gisement qui l'occupe.

Dans les premiers jours de janvier 1958, nous découvrons dans un jardin inculte, non loin de Gabillou, quelques silex paléolithiques, en majorité des burins. Chose étrange, aucun d'eux ne porte la moindre trace d'instrument aratoire et, surtout, ils sont accompagnés d'ossements intacts. Une rapide enquête nous en apprend la provenance. Hélas ! ce qui peut rester du gisement est scellé par une maison qui vient d'être construite sur son emplacement. Nous nous contentons de récupérer le matériel et de le publier en 1960 dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* ⁶.

3. PEYRILLE (L.) et BLANC (S.). — Le gisement de Beaufort près Saint-Louis-sur-l'Isle (Dordogne). — *Bull. de l'Assoc. préhist. des Amis des Eyzies*, n° 2 [1952], pp. 28-29.

4. TRUFFIER (P.). — La grotte de Gabillou. — *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, t. LXVIII, 1941, pp. 107-112, 22 fig., 2 pl. — Et aussi PEYRONY (D. et E.). — Lettre sur la grotte de Gabillou. — *Ibid.*, t. LXIX, 1942, pp. 43-44, 1 fig. — Une nouvelle grotte gravée en Périgord. — *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. XXXIX, 1942, pp. 234-235, 1 fig.

5. VOIR BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles l'art pariétal*. — Montignac, C.E.D.P., 1952, pp. 310-311, 6 fig. ; — DAVID (P.), GAUTHIER (I.), et MALVESIN-FABRE (G.). — Une représentation humaine gravée dans la grotte de Gabillou. — *Annales de Paléontologie*, t. XL, 1952, pp. 179-185, 3 pl. — id. — Les gravures rupestres de la grotte de Gabillou. 4^e Congrès international des Sciences préhist. et protohist., Madrid, 1954, pp. 367-372, 5 fig.

6. GAUSSEN (J.). — Nouvelles fouilles dans la grotte de Gabillou. — *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Périgord*, t. LXXXVII, pp. 53-65, 1 fig.

Au cours de l'été, parcourant les plateaux qui bordent la rivière sur la rive droite, dans la commune de Saint-Front-de-Pradoux, nous découvrons une petite série d'outils en silex dont l'analogie avec ceux de Solvieux est remarquable. Fort des expériences précédentes, nous entreprenons une série de sondages. Les cinq premiers se révèlent stériles mais le sixième fait découvrir, à 60 centimètres de profondeur, un pavage de galets et une industrie paléolithique. Le champ devant être mis en culture, nous rebouchons la tranchée, après en avoir relevé soigneusement les coordonnés.

L'an d'après, le sondage repris au même emplacement ne retrouve plus rien. En agrandissant l'excavation nous trouvons le bord du dallage découvert l'année précédente. La poursuite des fouilles mettra à jour un fond de cabane paléolithique.

Au cours de l'été, nous effectuons une série de recherches pour retrouver une grotte signalée en 1888 dans le vallon de Beaufort par Hauthier, conducteur des Ponts et chaussées à Mussidan ⁶. En dépit d'une localisation topographique apparemment assez précise, nous n'avons pu redécouvrir la grotte en question, mais nous avons eu la surprise d'en trouver une autre. Malheureusement, elle avait été remaniée à maintes reprises et bouleversée par les animaux fouisseurs. Pas de couches en place; la découverte s'est soldée simplement par la trouvaille de matériel lithique et un nouveau point à ajouter à la carte des gisements de la région.

LES GISEMENTS

1. SOLVIEUX

Le gisement de plein air de Solvieux est situé sur la rive droite de l'Isle, dans la commune de Saint-Louis-en-l'Isle, au pied d'une falaise rocheuse qui surplombe le confluent de l'Isle et de la Beauronne ⁷. Il s'agit d'une très vaste station, avec structures et stratigraphie bien conservées, et sans aucune relation avec les aplombs rocheux dont elle est peu éloignée. Ce gisement, unique à ce jour en France, s'apparenterait volontiers avec les stations de plein air des lèss de l'Europe Centrale.

En l'état actuel de l'étude, il s'étend sur une longueur de près de cent mètres pour une largeur de vingt à trente mètres. La partie basse du gisement a été bouleversé par les travaux de culture. Le reste a été protégé par une couche argilo-sableuse dont l'épaisseur augmente progressivement et atteint plus d'un mètre dans la partie haute.

Nous trouvons en stratigraphie de haut en bas :

a) terre arable épaisseur 25 centimètres ;

b) couche argilo-sableuse de couleur jaunâtre, avec à sa base quelques objets néolithiques, paraissant appartenir à la civilisation de Seine-Oise-Marne (fragments de vases grossiers à fonds plats) ;

⁷. PEYRIEUX (L.) et BLANC (S.). — *Op. cit.*, note 3.

c) immédiatement sous-jacent au Néolithique, la couche archéologique principale constituée par un pavage intentionnel de galets (quartzite en majorité mais aussi grès, schistes, granit, apportés de la rivière proche) inclus dans le pavage et à sa surface une industrie lithique magdalénienne très abondante. Cette couche se subdivise en deux dans la partie haute du gisement ;

d) une couche argileuse de couleur rougeâtre avec un niveau industriel très pauvre paraissant être du Périgordien ;

e) les graviers de la terrasse contenant quelques éclats du Paléolithique inférieur.

Le pavage constitue l'élément le plus intéressant de la station. La fouille et les divers sondages montrent qu'il affectait sans doute une forme rectangulaire. Sa limite nord, bien conservée, est très nette et parfaitement rectiligne. Sa limite sud a été bouleversée par les travaux de culture. Les côtés vraisemblablement intacts demanderont à être précisés par des fouilles ultérieures.

D'ores et déjà il est permis d'affirmer que ce pavage, par sa régularité, sa forme géométrique et surtout son immense étendue, n'a pas encore d'équivalent connu en Europe occidentale.

L'industrie lithique recueillie dans les niveaux supérieurs appartient au Magdalénien, mais n'est pas possible encore d'en préciser l'étage exact. Très peu de raclettes, pas de bec de perroquet, une pointe à cran douteuse, quelques lamelles à dos denticulées, un seul triangle.

L'outillage (plusieurs milliers de pièces) est constitué surtout de burins (plus de 50 %), de lamelles à dos (10 %) de coches et de denticulés (10 %) de grattoirs (8 %) etc. Certains de ces outils atteignent des dimensions gigantesques. L'os n'est pas conservé. Pas de gravures ; Louis Peyrille avait trouvé en surface une plaquette calcaire dans laquelle certains ont voulu voir, exécuté en bas relief, un fragment de buste féminin.

2. LA GROTTÉ ORNÉE DE GABILLOU

La grotte de Gabillou est située sur la rive gauche de l'Isle en amont de Mussidan, sur la limite de la commune de Sourzac⁸. Elle est distante de la route nationale 89 de 30 mètres environ. Son ouverture débouche dans la cave d'une maison.

Elle est remarquable par la bonne conservation et le nombre de ses dessins, en majorité des gravures, qu'accompagnent quelques peintures rouges, jaunes et noires. L'inventaire des dessins donne les chiffres suivants :

56 chevaux,
21 rennes,

8. GAUSSEN (J.). — *La grotte ornée de Gabillou* (près Mussidan, Dordogne). Préface de Léon Pales. — Publ. de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux, mémoire 3, Bordeaux, Delmas, 1964 : 37 cm., 68 p., 8 fig. 69 ph. h. t. (115 relevés, 73 photos).

- 18 bovidés,
 - 12 bisons,
 - 8 bouquetins,
 - 4 félins,
 - 4 ours,
 - 2 lièvres,
 - 1 biche,
 - 1 hémione douteuse,
 - 1 oiseau,
 - 1 canidé,
 - 12 animaux indéterminés,
 - 1 animal composite,
 - 5 animaux fantastiques,
 - 3 sorciers,
 - 2 anthropomorphes,
 - 2 figurations humaines,
 - 68 signes.
- Soit, au total, 223 gravures.

A l'entrée, un gisement du Magdalénien III livre une industrie lithique relativement pauvre (grattoirs, burins, lamelles à dos, éclats, nuclei) mais surtout des sagaies osseuses à rainures longitudinales qui ont permis la datation du gisement.

La faune indique, une période froide avec, dans l'ordre d'importance: renne, cheval, saïga, bison, oiseaux (lagopède, grand-duc, perdrix des neiges).

3. LE PLATEAU PARRAIN

Ce gisement occupe l'extrémité sud de la plateforme mamelonnée qui sépare le vallons de la Beauronne de celui de Crabanac. Il est enfouis à plus de 50 centimètres de profondeur, d'où sa bonne conservation, et seuls les travaux profonds (plantations d'arbres ou de poteaux) ont ramené en surface un peu d'industrie.

Au cours de la fouille nous avons découvert un paléosol parfaitement conservé, portant les restes d'une ancienne habitation. Une bordure de galets limite un quadrilatère très net long de 4 m. 50, large de 3 m. 50. Le côté sud présente en son milieu une interruption qui paraît correspondre à l'entrée de l'habitat. De part et d'autre de cette porte supposée, des emplacements de taille de silex. Sur celui de droite un tas, haut de 20 centimètres, large de 60 centimètres, était constitué par 3 nuclei en fin de débitage, et qui ont pu être reconstitués. A proximité, un énorme galet paraissait être une enclume.

Ces vestiges évoquent soit le fond d'une cabane en bois, soit le fond d'une tente en peau dont la base aurait été consolidé par un amoncellement de galets.

A l'intérieur de la cabane, sur le côté est, un pavage très régulier fait penser à un emplacement de foyer.

A notre connaissance, la bonne conservation de cet ensemble est unique en France.

L'industrie lithique est identique à celle de Solvieux. Majorité de burins, grattoirs peu nombreux, lamelles à dos, gros outillage s'y trouvent dans les mêmes proportions.

Comme à Solvieux, la couche paléolithique est surmontée, parfois même recoupée, par un mince niveau néolithique appartenant à la S.O.M. (céramiques à fond plat, flèches tranchantes).

La fouille de ce gisement n'en est encore qu'à son début et le fond de cabane découvert appartient sans doute à un village si l'on en juge par l'importance de l'étendue où nos recherches ont décédé en surface des vestiges paléolithiques.

4. L'ABRI JUMEAU

Ce gisement, si toutefois il n'a pas été complètement détruit, est situé sur la rive gauche de l'Isle, dans la commune de Sourzac⁹. Une maison, propriété de M. Jumeau, le recouvre. Elle est placée à huit mètres de la N. 89, entre le chemin qui mène au lieu dit *les Pierres*, et celui qui conduit à la cité ouvrière de Gabillou, au pied d'un petit aplomb rocheux.

Le matériel recueilli dans les déblais des fondations de la maison a été publié par nos soins dans les pages de ce Bulletin. Rappelons en l'essentiel.

La faune comprend: cheval renne, antilope saïga, oiseau (rapace). Il faut y ajouter, trouvé depuis la publication, l'extrémité supérieure d'un fémur gauche humain appartenant à un sujet âgé de 13 à 14 ans.

Le matériel lithique: 12 nuclei, 400 éclats ou lames, 40 outils dont la moitié de burins paraît appartenir au Magdalénien.

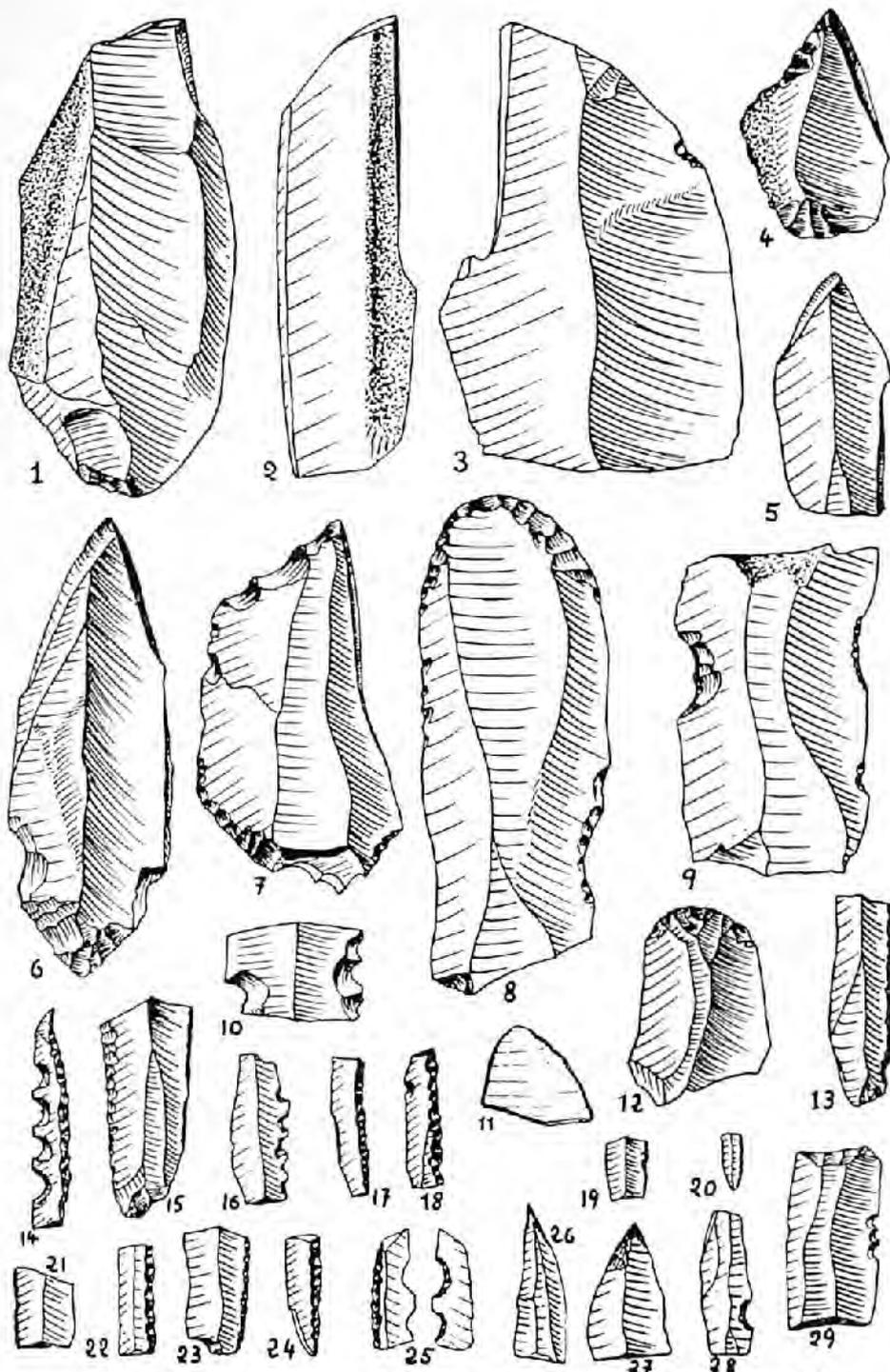
5. LA GROTTÉ DU DIABLE

Cette petite cavité est située sur le flanc ouest du vallon de Brabanac, dans la commune de Saint-Front-de-Pradoux. Elle est distante de la route Saint-Louis-Saint-Front de 150 mètres environ.

Une occupation récente, sans doute médiévale, a bouleversé toute la stratigraphie. Le déblaiement de l'entrée a livré, quelques objets en silex, les uns néolithiques, les autres du Paléolithique supérieur. Parmi ces derniers, des burins, des grattoirs, une lamelle à dos.

La faune composée de rongeurs, de petits carnassiers et d'oiseaux paraît récente.

9. GAUSSEN (J.). — Un gisement magdalénéen dans la vallée de l'Isle. L'abri Jumeau à Sourzac. — *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. LVI, 1954, pp. 486-492, 3 fig.



1, 2, 3, Burins d'angle. — 4, Burin sur troncature oblique retouchée. — 5, 7, Burins doubles. — 6, Burin lame apointée. — 8, Grattoir sur lame. — 12, Grattoir sur bout de lame. — 9, Coches. — 10, Fragment de lame denticulé. — 11, Raclette. — 14, 16, 25, Lamelles denticulées. — 28, Coche sur lamelle. — 29, Lame tronquée avec denticulations latérales. — 26, 27, Micro-perçoirs. — 13, 15, 17 à 24, Lamelles à dos de types divers. — Réduction: 1/3. (Dessins de l'auteur).

6. LA GROTTTE HAUTHIER

Cette grotte que nous n'avons pu découvrir, malgré trois ans de recherches, a été signalé en 1888 par M. Hauthier. Il la situe dans la commune de Saint-Front-de-Pradoux, en face du vallon de Beaufort (appellation erronée du vallon de Crabanac).

Nous résumons ici la description donnée par l'inventeur :

Ouverture dirigée vers le midi. Altitude 15 à 16 mètres au-dessus de la rivière. Entrée surbaissée, en forme d'anse de panier. Pièce circulaire de quatre mètres de diamètre. Parois et voûte stalagmités. En coupe: brèche solide de 45 à 50 centimètres d'épaisseur. Au-dessous niveau avec silex taillés (grattoirs, couteaux, pointes de flèches, lances, nuclei, etc...). Au dessous deuxième niveau avec haches, aiguilles en silex, pointes de lance, ocre rouge, fragments osseux ¹⁰.

TROUVAILLES ISOLEES

Au cours de nos recherches en surface et des multiples sondages, effectués, souvent sans résultat, nous avons découvert quelques objets dignes d'être notés.

Au nord du plateau Parrain, plusieurs burins et nuclei attestent l'existence d'une occupation paléolithique.

A Solvieux, en surface, un fragment de feuille de laurier. Entière, la pièce devait mesurer 13 centimètres de long pour 4 centimètres de large. Son épaisseur est de 4 millimètres. Elle est silex brun patinée blanc mat. Les enlèvements très minces, réguliers et parallèles, témoignent d'une technique de taille remarquable.

Un autre fragment de feuille de laurier a été trouvé plus en amont au pied des rochers qui dominant le barrage de Coly. L'absence de patine jette toutefois un doute sur l'âge exact de cette pièce qui est peut être néolithique.

Un troisième fragment de feuille de laurier manifestement solutréen a été trouvé au cours d'un sondage effectué à mi distance entre l'Abri Jumeau et le chemin qui mène au village des Pierres.

Signalons enfin la trouvaille de deux burins d'allure paléolithique plus en aval, à la limite du département: l'un trouvé par l'abbé Jardel aux environs de Montpon, l'autre provenant d'un dragage de l'Isle à proximité de Beaupouyet.

Docteur Jean GAUSSEN.

NOUVELLE THEORIE D'UTILISATION DES BATONS TROUES PREHISTORIQUES

Quelques années après leurs premières fouilles préhistoriques en Dordogne, Edouard Lartet et Henry Christy publiaient en 1866, il y a presque cent ans dans *Reliquiæ Aquitanicæ*, 16, VII, p. 40, en provenance de la vallée de la Vézère, un certain nombre de « Bâtons de commandement », comme les appelaient autrefois les anciens préhistoriens.

Ces curieux objets se composent d'une tête perforée par un conduit, épais de un à trois centimètres, large d'un diamètre de un-et-demi à trois centimètres selon la largeur du fût, et d'un manche d'une longueur moyenne de trente centimètres, le tout ne formant qu'une seule pièce. Ils ont été façonnés, en général, dans la partie inférieure d'une ramure de renne, la tête prise à la jonction de la base et de l'andouiller d'œil, et le manche sectionné dans une partie du fût.

Depuis le premier bâton perforé trouvé en 1834, dans la carrière Charez, à Veyrier en Suisse, plus de trois cents exemplaires ont été inventoriés sur le continent eurasiatique, répartis durant toute la durée du Leptolithique évaluée à une quinzaine de millénaires. Ils apparaissent à l'Aurignacien I et II, au gisement de la Ferrassie près du Bugue, en Dordogne, sans ornementation, se multiplient au Gravettien, avec les premières gravures (quinze dans la partie fouillée du gisement de la Gravette) et deviennent très nombreux et très décorés jusqu'à la fin du Magdalénien, où ils disparaissent avec l'Age du Renne, selon l'ancienne expression.

Une telle diffusion et maintenance si longue à travers tant de civilisations a suscité un très grand intérêt chez tous les préhistorien, qui, depuis cent ans, n'en ont pas moins émis près d'une quarantaine de théories, sans d'ailleurs qu'on puisse prétendre les avoir toutes énoncées.

Leurs principaux auteurs peuvent se ranger en deux groupes : les fouilleurs et les érudits. Les fouilleurs qui ont trouvé eux-mêmes les objets en place, ont été porté à choisir des solutions uniquement appropriées à leurs trouvailles ; leur théorie valable seulement pour leurs pièces et leur gisement a une portée restreinte. Les érudits, les chercheurs spéculatifs ont donné des hypothèses plus universelles, mais limitées à leurs souvenirs de voyages, à leurs lectures et

à leurs enquêtes ethnologiques ; ils ont été influencés par les opinions de leurs maîtres et de leurs collègues, par l'actualité de leur temps.

Leurs investigations, très louables pour leur époque, semblent aujourd'hui dépassées par les exigences nouvelles de la recherche préhistorique. Cependant leurs opinions, et surtout leurs observations sur le terrain ou sur les pièces originales, ne sont pas à négliger, car elles peuvent être le point de départ de voies nouvelles.

Aussi par souci d'information les théories ont été étudiées et classées provisoirement, par ordre alphabétique de 1 à 38. Bien que certaines aient emprunté leur inspiration à plusieurs sources, on peut les ranger en cinq groupes, d'après la raison principale d'emploi, relatée par leurs auteurs avec leur date d'énonciation ou de publication.

1^o *Théories basées sur des probabilités psychologiques.*

4. Baguette de sorcier. SALOMON REINACH, 1887, 1903 ; BERNARDIN, 1887.
6. Bâton de commandement. LARTET 1866 ; G. et A. de MORTILLET 1867 ; GIROD 1906.
16. Fenêtre décorative. GIROD, 1907.
20. Instrument ambi-sexuel. PIELENZ, 1946.
21. Instrument à rites initiatiques. REINACH 1903 ; R. de SAINT-PERIER 1947.
25. Masse, maillet. PIELENZ, 1946.
31. Porte-charge. SCHUCHHARDT, 1941.
38. Trophée de chasse. ANDERSON, 1866 ; REINACH, 1889 ; PETERS 1930.

2^o *Théories basées sur des convergences de forme d'objets analogues utilisée à travers le monde.*

2. Arme, appareil de jet. ANDERSON, 1866 ; LE GUEN, 1956.
5. Baguette de tambour. JONES, 1866 ; GIROD 1900-1907.
7. Battant de prières. PETERS, 1930.
8. Casse-tête. ANDERSON, 1866.
11. Coin. GIROD, 1906.
12. Crécelle. CAPITAN, 1908.
14. Détecteur de sources. VIRÉ, 1933.
15. Fabricateur de vannerie, de corde. PETERS, 1930 ; PUY D'ANDRADE, BREUIL, 1954.
17. Guide-rêne de traîneau. AYMAR, 1908 ; CHAUVET, 1910.
24. Manche d'herminette. ZOTZ, 1939.
30. Poignard. GIROD, 1906.
32. Propulseur. PETERS, 1930.
33. Râtelier d'armes. DIDON, 1911.
34. Redresseur de flèches. BOYD DAWINS, 1876 ; DIDON, 1911 ; CAMPARDOU, 1936 ; LEROI-GOURHAN 1936 ; MEROC 1952.
36. Tendeur de câbles. GIROD, 1906.
37. Tracteur de butin. ZOTZ, 1939 ; MEROC, 1952.



N° 1



N° 2

Fig. 1. — N° 1, Raymondon (Chancelade). L'ombre est étalée étendue en haut de l'orifice par suite des traces d'usure, alors que le bord nettement abrupt à gauche n'en porte pas. — N° 2, Saint-Sulpice de Couze. En haut et à gauche de l'orifice, l'usure a lustré le périoste de l'os, alors que le bord droit a gardé sa surface rugueuse. Musée de Périgueux.

(Photo Gauthier).

3° *Théories d'emploi imaginées à partir des traces d'usure ou des motifs décoratifs.*

3. Assouplisseur de courroies. CHAUVET, 1910.
9. Chevêtres, licous de chevaux. PIETTE, 1907.
13. Décoration pectorale. GIROD, 1907.
18. Instrument magique pour la danse. PETERS, 1930.
19. Instrument de conjuration. MENGHIN, 1931.
22. Jeu de hasard, nougloutak. GLORY, 1963.
28. Piquet de tente. GIROD, 1906 ; PEYRONY, 1934.
35. Support d'offrandes. GIROD, 1906 ; PETERS, 1930.

4° *Théorie issue d'expérimentation tirée de faits ethnologiques.*

1. Agrafes, fibules. SCHOETENSACK, 1901 ; PIETTE, 1906.

5° *Théorie issue de l'expérimentation et de l'ethnographie confrontée avec les traces d'usure.*

23. Manche à fronde. GLORY, 1960.

En classant les arguments par ordre de valabilité, il semble que les théories qui soient les plus sûres, sont celles qui font appel à la convergence de forme et d'emploi (ethnographie), celles qui sont étayées sur des recherches expérimentales de fonctionnement et d'utilisation, et enfin celles qui ont tenu compte des traces d'usure sur le plus grand nombre possible de pièces préhistoriques.

Ces traces sont très localisées. Le Musée de Périgueux, particulièrement riche en bâtons troués, permet de présenter deux cas typiques d'usure, optiquement bien prouvés par les micro-photos ci-jointes (voir Figure 1) ¹.

GISEMENT DE RAYMONDEN, CHANCELADE, Coll. Féaux, n° 806. Le bâton long de 200 mm à tête hersée de stries et ornée d'un aileron décoratif est perforée d'un trou de 16 mm de diamètre, à coupe biconique, légèrement asymétrique. Le manche est décoré d'une tête de renne, de queues de poisson, de signes bibarbelés et d'animaux stylisés (Figure 3).

Lorsqu'on examine le bord circulaire de l'orifice, en lumière frisante, on remarque que les zones situées en haut et en bas sont émoussées par usure au recto et au verso, alors que les côtés latéraux abrupts ne le sont pas. Les lignes gravées sur le manche sont usées à mi-longueur par suite d'une manipulation répétée.

SAINTE-SULPICE DE COUZE, vitrine 213. Tête d'un manche brisée, gravée de lignes enveloppant l'orifice du trou, dont les usures appellent les remarques suivantes: alors que le tissu osseux a gardé sa rugosité cellulaire sur les côtés latéraux, la partie polaire, légèrement déviée à gauche et s'incurvant sur le haut de la tête, montre

1. Nous remercions M. Soubeyran, Conservateur du Musée, de l'aimable accueil qu'il a réservé à nos recherches.

un frottage si lustré que la surface osseuse présente une brillance particulièrement visible sur la photo n° 2, figure 1.

Au verso, l'usure est localisée au bas de l'orifice.

..

De même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, de même ces deux exemplaires ne suffisent pas pour étayer une théorie. Il fallait vérifier toutes les pièces accessibles au chercheur.

Non seulement les autres bâtons du Musée de Périgueux ¹ qui en conserve seize, provenant de Raymonden, Rochereil, le Souci, Saint-



Fig. 2. — Position du tireur manipulant le manche à fronde.

Sulpice de Couze et Laugerie-Basse ont été examinés avec soin, mais également ceux de six Musées Nationaux et de six collections particulières totalisant un chiffre de 160.

La quasi totalité de ces bâtons percés, 95 % environ, présentent les mêmes traces d'usure, aux mêmes endroits que sur les deux exemplaires cités du Musée de Périgueux. Sur les 160 pièces, 103 étaient assez bien conservées, pour être homologuées sans difficulté; dans ce stock, six seulement avaient des usures latérales ou circulaires, dont trois sur une face seulement. Ces 5 % d'éléments disparates, s'expliquent facilement, s'ils ont été réemployés à un autre usage.

Dans la courte étude qui nous est impartie, il n'est pas question d'examiner la valeur de chacune des théories exposées plus haut, mais la majorité presque absolue d'un certain mode d'usure incitant à poursuivre les recherches en choisissant dans les témoignages ethnographiques, celui qui était le plus approprié et le plus contrôlable.

M. Le Guen, ancien officier au Moyen Orient, avait supposé en 1956 que le bâton troué avait pu être un appareil de jet de bolas. Nous sommes allés interroger M. Le Guen retiré à Chollet; d'après nos notes écrites sous sa dictée, il avait vu en Haute Djézireh, au bord du Tigre, frontière de la Syrie, des garçons façonnant eux-mêmes des bâtons troués en bois. Pour s'en servir, ils enfilaient deux bouts libres d'une lanière de peau, dont le milieu élargi maintenait une pierre arrondie ramassée sur la berge.

« Empoignant le manche à pleine main, le lanceur le brandissait au-dessus de la tête, puis après un mouvement arrière, par une brève détente du bras, il propulsait l'engin en avant, en libérant le bout de la lanière maintenu par le pouce.

» Ce procédé permettait à ces enfants du pays d'abattre des tourterelles, des canepétières, des francolins et autres, soit au repos à 20 ou 30 mètres, perchés sur des branches d'arbre ou des fils téléphoniques, soit en plein vol. »

Ce récit obtenu de la bouche même du témoin qui s'est laissé très aimablement questionner, nous permet de passer à la troisième opération, le contrôle expérimental de fonctionnement et des traces d'usure.

Un bâton troué en bois de hêtre et un autre de frêne furent fabriqués; pour obtenir rapidement des zones d'usure, l'orifice du trou fut serti d'une solution de colle et de plâtre dont la surface fut colorée en noir.

Les dimensions ont été copiées sur les pièces préhistoriques: longueur, 30 cm; diamètre du trou, 2,5 cm. La longueur de la lanière ployée en deux était de 60 cm, inspirée de la fronde yahgan des Fuégiens.

Les essais opérés au Bugue sur les bords de la Vézère, par plusieurs expérimentateurs et nous-mêmes, ont été sanctionnés positivement par l'abbé Breuil, dans un rapport signé le 25 août 1960.

Les projectiles pouvaient être dirigés sur un objectif précis et atteindre une portée de 40 à 90 mètres (Fig. 2).

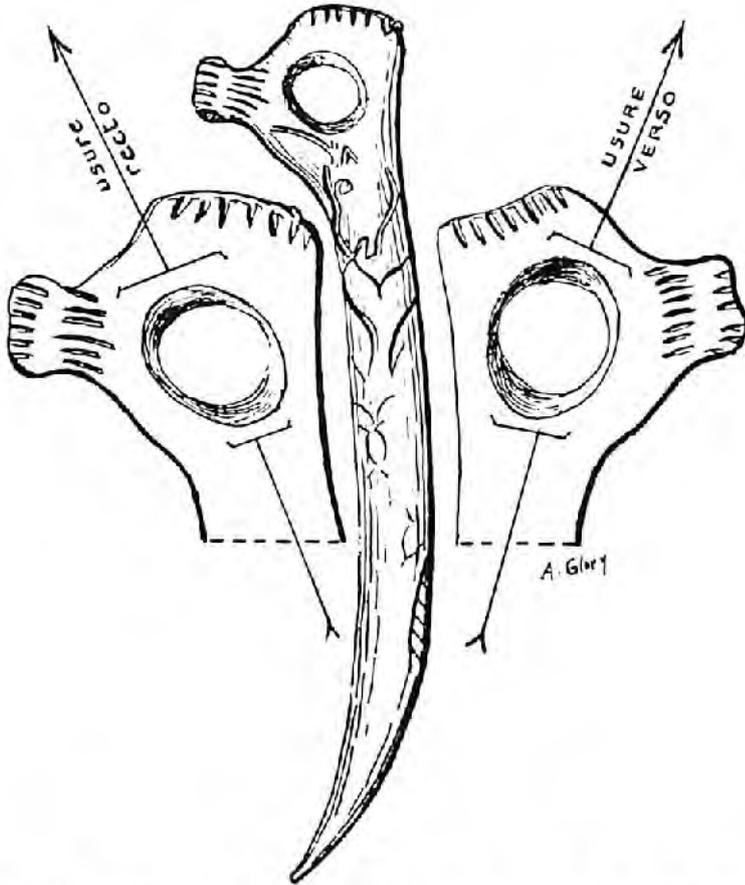


Fig. 3. — Bâton troué de Raymonden, décoré d'une tête de renne, de queues de poisson, de signés bibrabelés etc... La base effilée a pu servir de poignard, mais la tête, d'après les usures, a pu être utilisée comme œillet à fronde. (Musée de Périgueux).

Après plusieurs lancers, le frottement de la lanière avait râpé le plâtre noirci aux mêmes endroits qui avaient été relevés sur les bâtons préhistoriques, ce qui confirmait l'hypothèse de la théorie du manche à fronde.

Nul ne peut se vanter de posséder une solution qui explique tous les cas, car quelques-unes des théories citées peuvent se juxta-

poser, sans se nuire, à l'instar du double emploi d'outils en silex bivalents où sur la même pièce se trouve d'une côté un burin et de l'autre un grattoir.

Un usage utilitaire comme fronde et un usage rituel comme baguette de cérémonie, support magique, insigne de qualité, ne s'excluent pas. Une épée d'honneur n'excluait pas son usage fonctionnel dans l'ancienne chevalerie. On peut même aller plus loin et admettre que certains andouillers à bout recourbé et effilé ont servi de fronde par le trou et de poignard par le manche appointi (théorie de Girod) comme le suggérait la pièce de Raymond (Fig. 3).

Ce qui peut faire accréditer cette opinion est le cas exceptionnel n° 47.767 du Musée de Saint-Germain, trouvé par Piette au Mas-d'Azil. Au trou de la tête est adjoint un crochet de propulseur taillé dans la masse. C'est une arme à double utilisation: le propulseur destiné à lancer les flèches contre le gros gibier complète la fronde pour abattre les oiseaux, nourriture de suppléance aux époques de soudure et de disette.

En reprenant les trois conditions indispensables qui puissent fonder une bonne théorie, convergence de forme et d'emploi en ethnologie, expérimentation d'un bâton-test, et comparaison des traces d'usure sur un grand nombre de pièces réparties en Eurasie, on peut dire que le Périgord a vu, sinon naître, du moins croître et répandre et conserver jusqu'à nos jours, une arme de chasse vieille de 25 000 ans, dont la révélation d'utilisation comme manche à fronde a été faite sur les berges de la Vézère après cent ans de recherches et de discussions.

Abbé GLORY.

REMARQUES SUR CERTAINS DETAILS DE PERSPECTIVE DANS L'ART PARIETAL AU PALEOLITHIQUE SUPERIEUR

Devant un art sans paysage où se rencontrent essentiellement une faune explicite et des signes devenus muets, il est normal que les premiers chercheurs, fascinés par le nombre, l'exactitude et la qualité des représentations animales aient pensé les problèmes de perspective, pour l'art du paléolithique supérieur, surtout en fonction du « réalisme ». Leur attitude, non moins efficacement déterminée par l'urgence du déchiffrement et du classement, a laissé en instance la question de l'espace plastique proprement dit. Mais une curieuse liberté dans l'organisation des plans n'a pas échappé à l'attention. Ici, une saillie du support gonfle un flanc, là, des taureaux de profil étalent leurs deux cornes de face sans retourner la tête et montrent le détail de leurs sabots, d'où d'inévitables remarques sur la mise à profit des accidents rocheux, d'une part, et surtout la théorie bien connue de la « perspective tordue ».

Breuil ne s'est guère attardé, en mettant en circulation cette dernière notion, sur son analyse: il est passé directement à son emploi qu'il a poursuivi avec ténacité dans deux secteurs, celui de la datation des figures et celui de la détermination de l'ère d'expansion des styles. C'est ainsi qu'il utilise ce qu'il nomme les « conventions du dessin » présentes aux encornures, ramures et sabots pour démontrer, à partir de l'abri de Minateda, que l'art du Levant espagnol dérive du « Périgordien aquitano-cantabrique » et non du « Solutréo-magdalénien ».

Sans entreprendre ici de situer la « perspective tordue » en elle-même dans le large problème que pose son espace pictural et graphique, nous relèverons certains cas qui peuvent peut-être en préciser, sinon la nature, du moins les conditions d'utilisation.



L'usage a consacré la dénomination de « perspective tordue » sans raison bien rigoureuse: aucun effet de torsion n'est sensible devant les compositions qui, telles le grand taureau noir du diver-

ticule axial de Lascaux (Fig. 1), présentent cornes et onglets de face tandis que l'œil, le mufle et l'avant-train sont en vue latérale. Si la photographie ou le relevé — dans le plan géométrique vrai — peuvent suggérer assez crument ces différences, il en est tout autrement en vision directe : sur la paroi où la masse noire épouse inégalités et courbures, l'animal est perçu comme un bloc plastiquement homogène, sans que les changements de « parti » dans le rendu de la silhouette puissent être ressentis comme des ruptures du rythme. Une impression d'équilibre animé de mouvements bien coordonnés se dégage de l'image. Elle corrige par ailleurs la disproportion des parties, rend négligeable l'existence de plusieurs tracés et de secteurs périphériques inachevés et propose au spectateur subjugué cette réalité vivante de l'œuvre d'art accomplie qui est ici, comme partout et toujours, sans référence aux réalismes visuel ou intellectuel. Il semble plus juste de substituer à l'idée de torsion celle de changements d'angles, de rabattement, que la maîtrise du peintre a su, très souvent, rendre subreptices. Notons que le procédé n'est pas sans danger quand le modelé de la couleur et l'hypertrophie de la masse centrale n'aident pas à la perception d'une totalité bien soutenue. A ce point de vue la gravure prend plus de risques que la peinture. Dans les figures d'un bon style, le déplacement vers l'avant d'un détail privilégié ne fait pas basculer la composition et *ne la tord pas* plus qu'en peinture. Les bois de cerf, (Fig. 2-3), très souvent démesurément agrandis par rapport à la tête, elle-même trop petite pour le corps, n'écrasent pas les contours voisins mais s'intègrent dans une représentation finalement noble et harmonieuse. Malgré les variations successives de plans et d'échelle dont certaines périodes paraissent avoir le goût et le secret et que les artistes multiplient dans le même animal, le procédé de rabattement aboutit généralement à d'heureux prolongements du sujet. Il semble plastiquement lié à certaines disproportions, du reste variables, à des états plus ou moins aboutis ou poussés de la facture et au fait que les repaires académiques, tels que l'horizon et surtout la ligne du sol, manquent précisément aux époques qui le pratiquent. En gros, il présente donc des caractères d'archaïsme. Pour nous il assure souvent l'unité esthétique de l'image préhistorique.

Bien entendu, rien ne permet d'affirmer qu'il constituait ou non, pour l'homme du Paléolithique supérieur, un élément de beauté accidentel ou délibérément introduit. Nous pouvons seulement constater que les éléments rabattus ne sont jamais d'une écriture négligée par rapport aux autres éléments présents dans la même représentation. Ils ne sont pas du reste les seuls objets d'accent ou de minutie quand la représentation a été travaillée de près : les crinières, ou le mufle, le poitrail ou les touffes de poils peuvent être aussi bien traités. On pourrait alors penser simplement à un cas particulier de l'habitude courante à d'autres moments de l'histoire de l'art : figurer de face les détails que le profil minimise ou soude malencontreusement, tels les deux bras d'un homme. Sans revenir aux

inutiles explications de Luquet, périmées depuis qu'il n'y a plus à établir la différence de nature entre l'art pariétal du paléolithique supérieur et l'art des enfants et des primitifs, il faut, pour situer le débat, relever les thèmes graphiques les plus fréquents de nos rabattements.

Dans une dizaine de grottes antérieures au Magdalénien évolué, les cornes et ramures, comme l'avait observé Breuil, sont, avec les sabots, de beaucoup les plus abondantes (Fig. 4-8). Les animaux en cause sont, le bison, le cheval, l'auroch, le cerf, le renne, le bouquetin, le sanglier, le rhinocéros, et, de façon plus sporadique, l'onagre, l'hémione, etc... Les griffes de l'ours (Cortezubi, Espagne) (Fig. 9) et les défenses de mammoth (Font-de-Gaume, Bernifal) sont assez nombreuses. Sans parler de paires d'oreilles de toutes provenance que leur mobilité rend peu probantes et qui prennent, sauf dans le cas du lion, un rôle d'accompagnement modeste.

Le fait que ces détails privilégiés ont toujours un sens pour les civilisations de la chasse où ramures, encornûres, pattes et griffes sont dans la réalité détachées du corps, préparées dès la mort de la bête en vue de leur conservation et, par la suite, présentées en trophées, massacres ou portées comme pendeloques ne prouve pas l'existence de pratiques analogues en préhistoire. Mais certains de ces pratiques peuvent y être considérées comme possibles. M. Leroi-Gourhan (*Les religions de la Préhistoire*, pp. 26-30) rappelle à ce propos les massacres d'auroch de Saint-Marcel, ceux des débris d'Arcy-sur-Cure et, dès l'époque de Néanderthal, la présence de plusieurs massacres de bouquetin dans la sépulture d'enfant de Techik Tech (Turkestan).

L'art mobilier fournit, s'il est question d'iconographie et non plus de rites désormais indémontrables de façon absolue, une documentation intéressante telle la plaquette de Raymond. On pourrait être tenté de voir une sorte d'hommage à la défense animale en rapport avec la grande chasse dans l'insistance sur les armes de combat (cornes et ramures) et de fuite (sabots). Mais cette solution romancée est malheureusement, comme nous allons le voir avec une rapide survol de quelques cas, loin de rendre compte de tous les motifs élus par les rabattements. Signalons d'ailleurs que la ramure des cervidés, objet des plus belles et dès plus complaisantes illustrations (Lascaux: frise des cerfs ou grand cerf élaphe sépal) et surtout celle du renne, ne sont pas pour l'homme des armes redoutables.

C'est aux cas plastiquement manqués de la gravure qu'il faut s'adresser pour rencontrer, figurés en rabattements qui, cette fois, désorganisent souvent la représentation, des éléments divers qui élargissent le problème.

Dans les complexes des Trois-Frères nous avons observé:

L'étrange manière de présenter l'anus et le sexe féminin (Fig. 11) de l'animal composite placé en face de l'être semi-humain du « Sanctuaire ». L'anus est de face; le sexe, également à peu près

de face, est dessiné en oblique et non en hauteur. Les contours de l'animal subissent eux-mêmes des changements successifs de perspective dont le plus spectaculaire se trouve à la jointure assez confuse de sa tête de bison et de son arrière-train de renne. On sait que cette tête semble regarder l'être semi-humain en érection, mais il n'a jamais été question du signe ovale mis en évidence au-dessous du cou du personnage. Des signes voisins se répètent avec insistance dans tout le panneau. Dans d'autres parties de la grotte, ils paraissent s'apparenter à des yeux plus qu'à des vulves.

Dans le dédale incroyablement animé du panneau central, de curieuses « vues plongeantes » (Fig. 14 et 15) : celles de dessus de têtes et de crinières découvrant deux yeux et la ligne de partage des crins. Dans ces cas s'installe un expressionnisme assez délirant des images.

Les énigmatiques « petits masques » (Fig. 19) montrent de face ou de trois-quarts, leurs paires d'yeux. Quelques ovales vont par paires. Des paires de cercles existent aussi isolées. Rappelons que dans la grotte les lions vus de face exhibent de larges pupilles rondes comme les chouettes des neiges (Fig. 23) dont les têtes seules sont de face.

Encore de face et ronds, on trouve les yeux du célèbre « Sorcier » peint et gravé où les pupilles sont très nettes au-dessus du nez en bec. Dans cette importante figure, elle est aussi l'objet de plusieurs rabattements (corps de profil, extrémités des membres antérieurs de face, postérieurs de trois-quarts, tête et ramures incomplètes de face) le sexe masculin, de profil, est entièrement retourné vers l'arrière.

Citons encore des têtes de bisons de face, très rares, un petit masque exceptionnellement de profil, des narines dédoublées, une grande densité de cercles sur un ours de profil muni de griffes démesurées rabattues.

A la Mouthe, dans un complexe gravé qui serait à rapprocher de ceux des Trois-Frères, les anomalies de perspective et d'orientations des détails portent surtout sur des paires d'yeux : certaines sont dessinées complètement au ras de la ligne de la tête et, au moins dans un cas, un œil a été ajouté en marge, comme dans le vide (Fig. 24).

Fréquemment un effet de foisonnement est obtenu dans ces ensembles, soit par la reprise des silhouettes, soit par leur recouplement, soit par de légers reculs vers l'arrière-plan d'animaux superposés (Fig. 26-29).

*

En fait, l'impression d'enchevêtrement des complexes de la gravure se résoudrait probablement, après un travail très long et difficile d'analyse plastique, pour qui saurait quelle en est la signification. Bien entendu la clef des compositions manque et le travail

n'est pas réversible. Chaque panneau, loin d'être tenu pour un fouillis confus, doit cependant être examiné en vue d'en dégager les rythmes et l'ordonnance.

L'examen rapide de quelques cas de perspective tendrait à prouver, à ce point de vue, que des différences dans la manipulation des plans existent entre peinture et gravure. Tandis que le procédé de rabattement reste explicable en peinture comme un procédé d'exposé archaïque mettant en relief des détails périphériques, la gravure a plus de hardiesse. L'équilibre du panneau en sa totalité semble y être plus important que celui de chaque figure. Dans les parties vouées à une expressivité intense, des détails sont mis en valeur par une série de déplacements de plans plus audacieux. C'est le cas pour des formes sexuelles et des fragments de représentations humaines ou animales, surtout composites.

Signes et réductions seraient, par ailleurs, à examiner de très près, non dans l'espoir de percer des mystères mais dans celui plus modeste, d'une lecture honnête des œuvres d'art.

Les divinités de l'Égypte, elles aussi composites et elles aussi fertiles en rabattements — il est vrai durcis et systématisés par un hiératisme absent aux « hautes époques » de la Préhistoire — n'ont rien gagné, en tant qu'œuvres d'art, à la découverte de la pierre de Rosette...

P.-M. GRAND-CHASTEL.

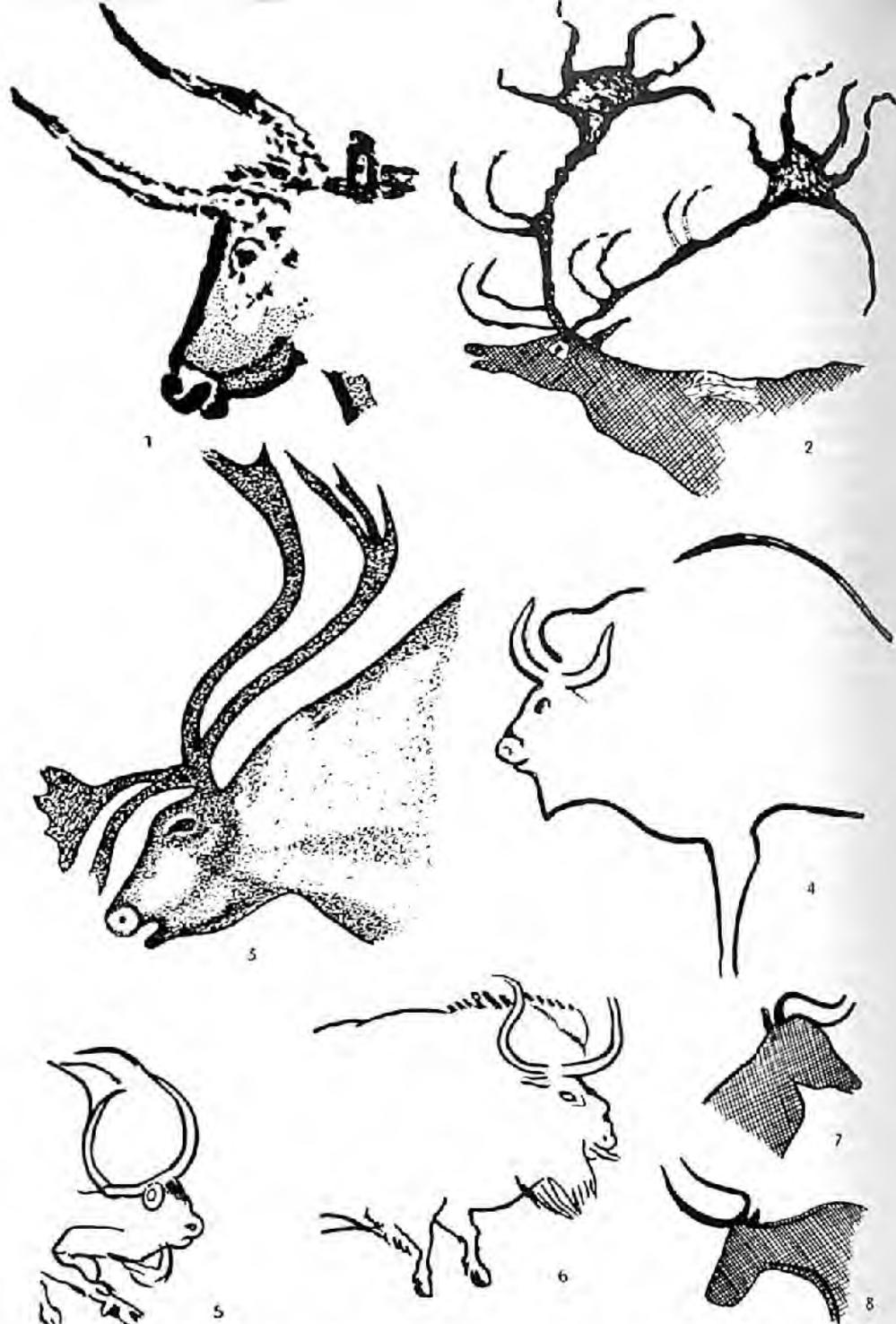


PLANCHE I. — Fig. 1: Encornure en lyre, grand Taureau noir (Lascaux, BR. 71). — 2: Ramure déployée, Cerf élaphe (Lascaux, BR. 87). — 3: Bois de Renne partiellement étalés (Font-de-Gaume, BR. 47). — 4: Effet frontal, Bison (La Grèze, BR. 327). — 5 et 6: Présentations variées des encornures rabattues. Bisons (La Mouthe, BR. 338). — 7 et 8: Id., Bœufs (Font-de-Gaume, BR. 50).

Dessins d'A. Roussot d'après les relevés de H. Breuil ou des photographies. Les références se rapportent aux figures de *Quatre cents siècles d'art pariétal* par H. Breuil, 1952.

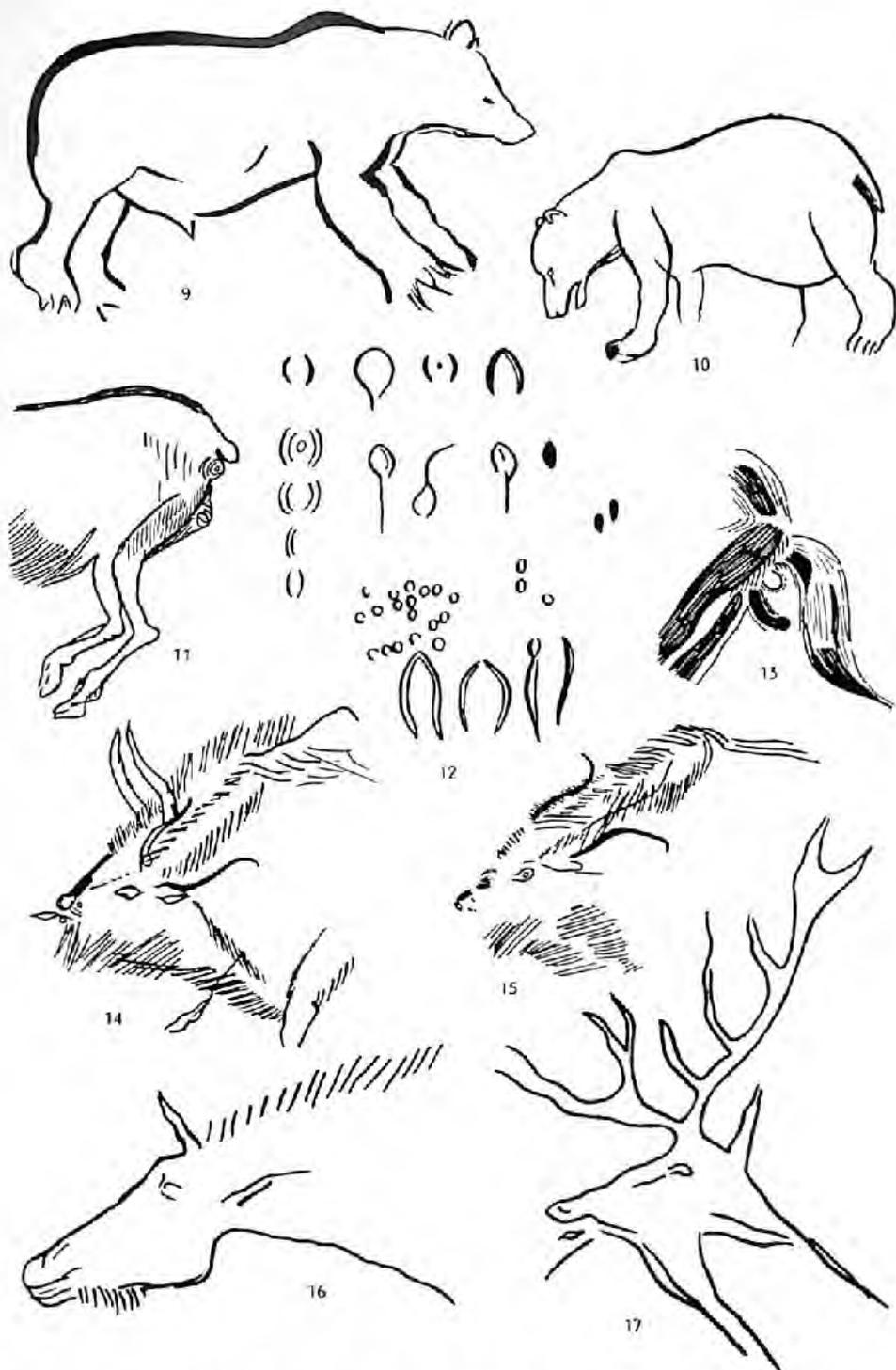


PLANCHE II. — Fig. 9 et 10: Griffes d'Ours vues de trois quarts dans les figures de profil (Venta de la Perra, BR. 411; Teyjat, BR. 373). — 11: Sexe et anus du Renne composite (Complexe des gravures des Trois Frères, BR. 139). — 12: Détails de même type et ovales épars dans les mêmes gravures (Id., BR. 130). — 13: Sexe rejeté en arrière du « Sorcier » peint (Id., BR. 140). — 14 et 15: Vues plongeantes sur échines de Bisons (Id., BR. 129). — 16 et 17: Disposition d'oreilles, Cheval et Cerf (Lascaux, BR. 98 et 97).

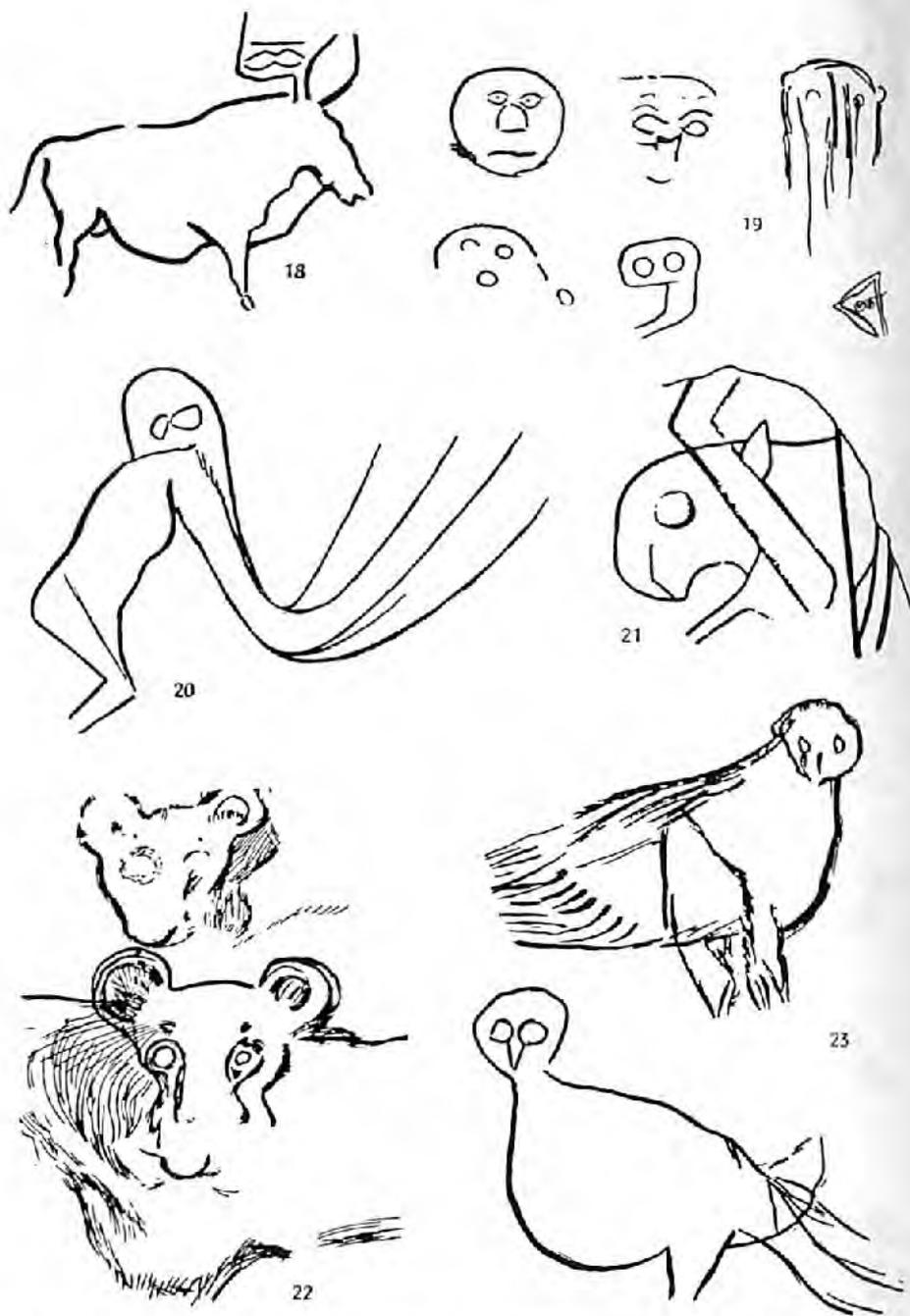


PLANCHE III. — Fig. 18: « Petit masque » à l'emplacement d'une oreille (Pair-Non-Pair, BR. 383). — 19: « Petits masques » mêlés aux animaux enchevêtrés (Les Trois Frères, BR. 129). — 20: Homme à tête de Mammouth (Les Combarelles, BR. Les Combarelles, 1924, fig. 6). — 21 et 22: Félins (La Ferrassie, BR. 358 ; Les Trois Frères, BR. 135). — 23: Chouettes des neiges (Les Trois Frères, BR. 123).

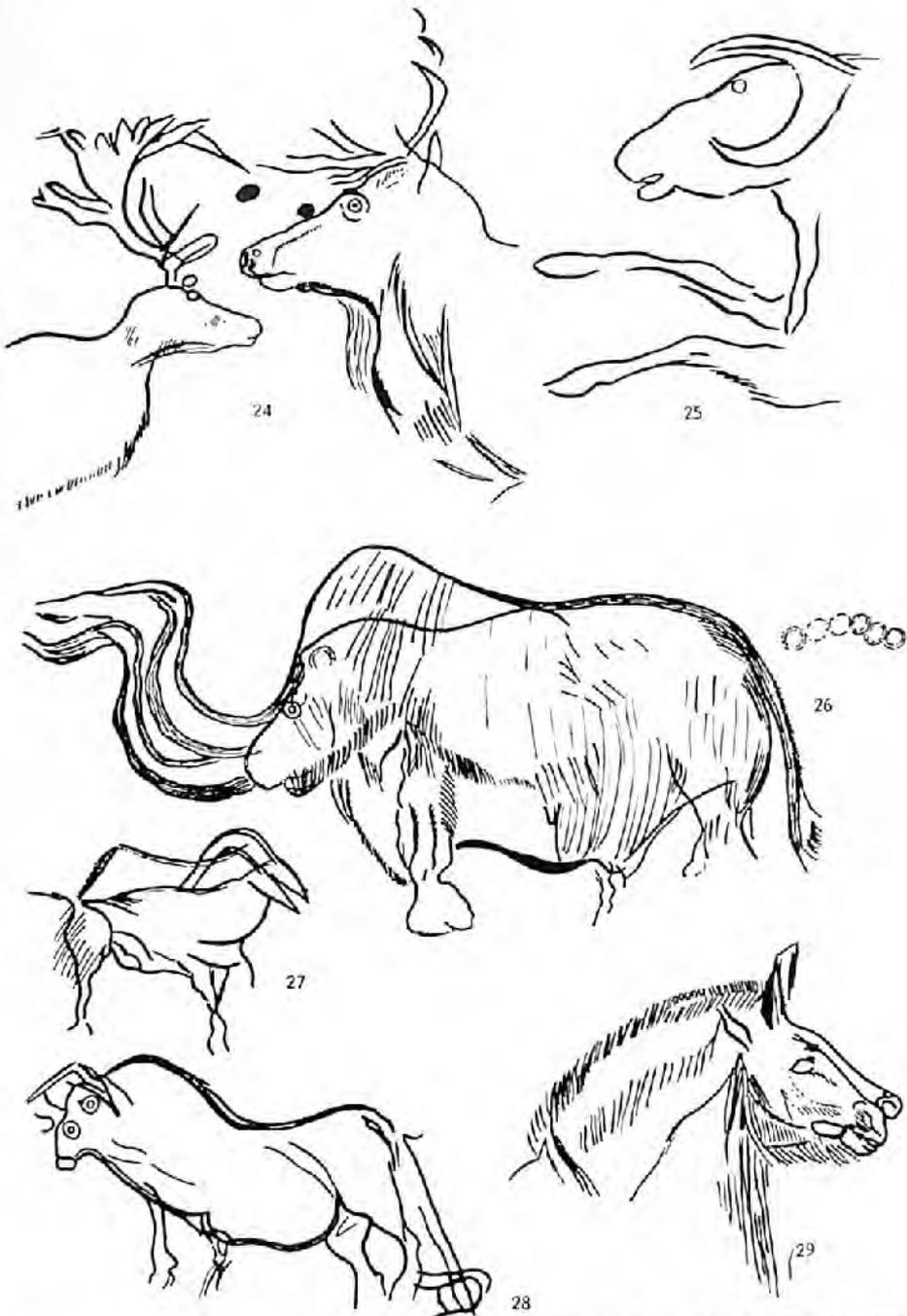


PLANCHE IV. — Fig. 24: Déplacement de la position des yeux, Rennes (La Mouthe, BR. 344). — 25 et 26: Bœuf musqué et rhinocéros (Id., BR. 344 et 345). — 27, 28 et 29: Animaux à superpositions, Bouquetin et Bœuf (Pair-Non-Pair, BR. 382), Cheval (Les Trois Frères, BR. 127).

卷之五

GROTTE DU JUBILE DE DOMME

NOUVELLES DECOUVERTES DANS LA SALLE SEPULCRALE

Les couches néolithiques ou protohistoriques sont rarement intactes dans nos grottes. Le plus souvent ces vestiges ont été rejetés par les occupants historiques: gallo-romains, barbares ou médiévaux. Parvenues à notre époque, ces couches supérieures plus vulnérables, ont subi les déprédations des propriétaires, des ouvriers aménageant les grottes et des fouilleurs clandestins amateurs de poteries. Parfois ce sont les préhistoriens eux-mêmes, qui dédaignant ces couches à tessons, les ont rejetées avec les déblais pour atteindre les niveaux du paléolithique qui seuls les intéressaient.

La grotte du Jubilé ¹, n'a pas échappé à ce lamentable sort. Découverte quelques années avant la guerre de 1914, elle possédait à cette époque une salle sépulcrale. Depuis longtemps les nombreuses visites ont fait disparaître la quasi totalité des documents. Lorsque les derniers travaux d'aménagements ouvrirent un passage pour les visiteurs, seuls restaient des tessons noirâtres mêlés à l'argile.

J'indiquais dans une étude précédente ² qu'il était difficile de retrouver la destination des objets disparus. Or un travail de recherche nous a apporté des éléments nouveaux.

1° Présence de poteries dans la collection de M^{me} Sambelli, à Domme.

2° Trouaille de tessons dans les déblais de la grotte.

3° Découverte des restes d'une sépulture par le Spéléo-Club conduit par M. R. Berny.

M^{me} Sambelli, de Domme, fut une des premières à pénétrer dans la salle sépulcrale. Elle put observer des squelettes allongés ou accroupis et des urnes funéraires le plus souvent brisées, certaines étaient ornées de grecques ? ³ Nous devons savoir gré à cette

1. Grotte du Jubilé: cette grotte est très connue pour ses nombreuses et superbes concrétions. Des ossements de la faune quaternaire ont été recueillis lors des travaux, et sont exposés dans des vitrines. Des fouilles à l'entrée ont montré l'existence d'habitats refuges de l'âge de Fer et des époques médiévales.

2. LACHASTRE (Jean). — Le site protohistorique de Domme. — *Bull. de la Soc. hist. et archéo. du Périgord*, tome XC, 1963, pp. 27-35.

3. M^{me} Sambelli. — Notes personnelles.

intrépide chercheuse d'avoir conservé des débris importants de ces vases. Les documents qu'elle a eu l'extrême amabilité de nous offrir nous seront très précieux pour la datation des sépultures.

Depuis cette découverte plus de quarante années s'écoulèrent, fatales pour les vestiges demeurés dans la salle. Lorsque les ouvriers se présentèrent pour entreprendre l'aménagement des galeries, tous les documents visibles avaient disparu. En 1961, j'examinais les déblais rejetés sur les côtés, je retrouvais ainsi de nombreux tessons mais très fragmentés, certains étaient décorés. Un tamisage complet permettrait une récolte abondante.

Le Groupe Spéléologique Dommois, conduit par M. R. Berny, fut chargé en 1963 d'explorer un boyau axial de cette salle. Il découvrit alors les restes d'une sépulture : fragments osseux, rasoir de bronze et débris de poteries. Les tessons étaient identiques à ceux découverts précédemment.

ETUDE DES DOCUMENTS

LA POTERIE

Dans l'ensemble la céramique recueillie est homogène.

Les vases sont généralement petits, ils se rapprochent d'une forme hémisphérique (n° 4), leur col est large. Seul le fragment n° 1 semble appartenir à une forme plus globuleuse. La facture est peu soignée, les cols comme les pieds sont loin de s'inscrire dans des cercles parfaits.

La pâte grisâtre contient de nombreux dégraissants de calcite broyée. La cuisson est régulière mais moyenne. La surface portait peut-être un lustrage que le long séjour dans l'argile humide a fait disparaître. Quelques fragments retrouvés dans les déblais ont une surface rougeâtre et lisse, mais à l'intérieur la pâte demeure grisâtre.

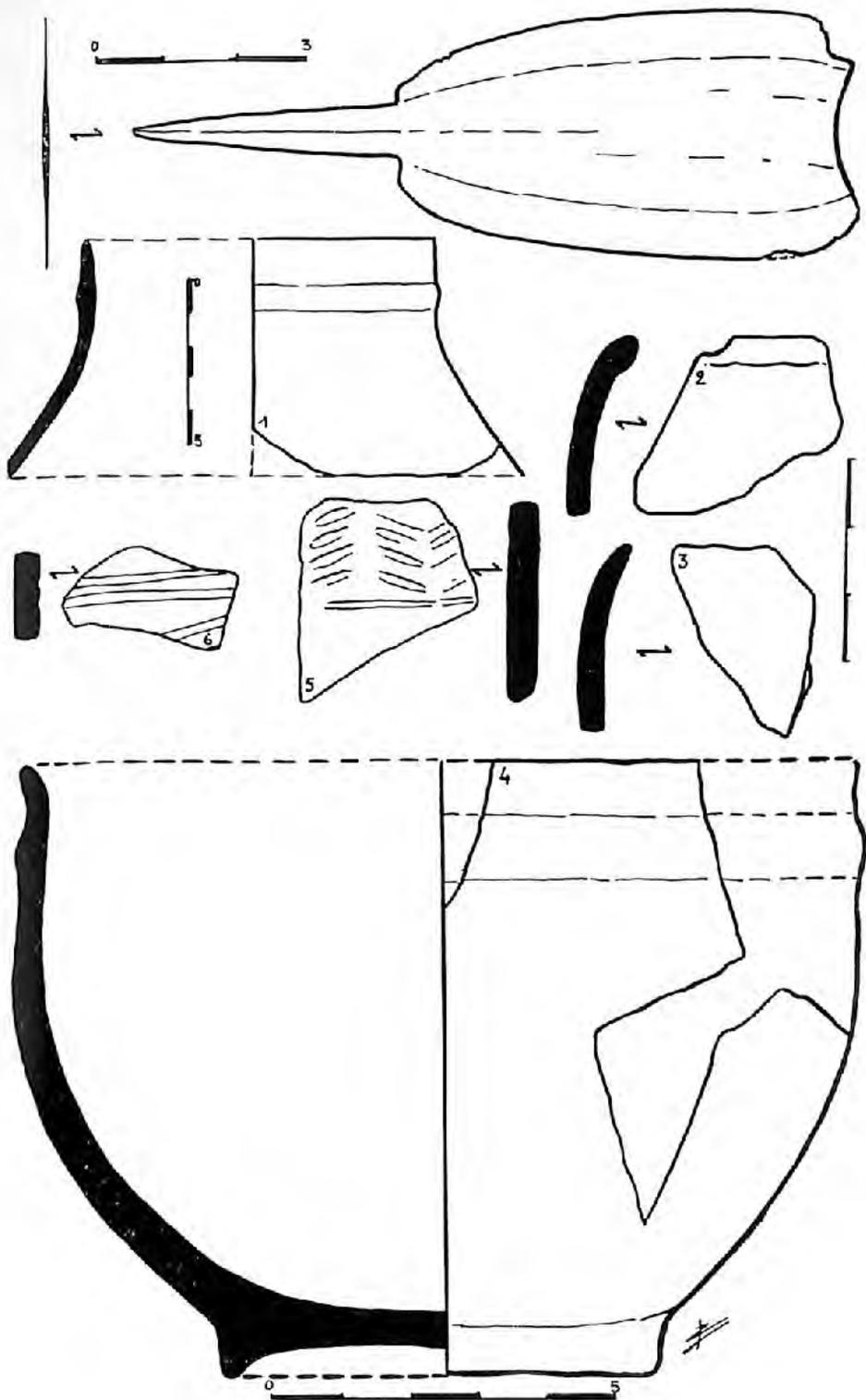
Le décor est fruste ou inexistant. Le plus souvent un léger cordon entoure le vase à quelques centimètres des bords. Deux petits fragments recueillis dans les déblais portent des impressions régulières, mais ces débris ont beaucoup souffert de leur séjour dans l'humidité et le décor est très atténué (n° 5 et 6).

LE RASOIR EN BRONZE

La pièce la plus curieuse est ce rasoir en bronze (n° 1), possédant deux tranchants très bien conservés. Ce type d'instrument semble assez rare. Nous ne connaissons que deux représentations d'objets identiques :

1° dans la Chronologie de l'âge du Bronze de Montelius ⁴. Cet auteur adopte d'ailleurs la dénomination de « couteau à deux tranchants » (rasoir) ; il ne cite pas l'origine de cette pièce.

4. O. MONTÉLIUS. — La chronologie préhistorique en France et en d'autres pays celtiques. — *Congrès International d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Paris, 1900, pp. 339-353.



Poteries découvertes dans la grotte du Jubilé

2° N. K. Sandars dans un ouvrage plus récent ⁵, nous fournit une autre représentation de rasoir similaire. Cet objet aurait été trouvé dans une sépulture à inhumation de Pougues-les-Eaux.

(Pour ces deux dessins l'échelle n'est pas fournie).

Tous ces rasoirs sont identiques quant à la forme: soie rectiligne non ouvragée, deux tranchants courbes et effilés, encoche terminale en demi-lune.

Obtenu par moulage, ce rasoir a été ensuite façonné par martelage, ce qui lui donne une extrême finesse.

RESTES OSSEUX

(Détermination du docteur Ph. Pladys).

Les restes osseux étaient très fragmentés, le docteur Ph. Pladys (Muséum du Havre) a bien voulu cependant se charger de leur difficile détermination, nous l'en remercions bien vivement.

Les fragments osseux sont au nombre de 18.

Fragment n° 1 pariétal gauche. Il s'agit de la partie supéro-postérieure de l'os reconnaissable aux sutures visibles sur les deux faces (celles-ci sont constituées par la partie postérieure du bord supérieur et par la partie supérieure du bord postérieur). En avant du bord postérieur se trouve un fragment pariétal gauche et, en arrière, un fragment occipital.

Fragment n° 2: Frontal droit. Il s'agit ici d'un fragment situé entre le bord circonférentiel (à sa partie inférieure droite), et la bosse frontale droite. Il faut noter le relief de la face interne, à sa partie inférieure, qui semble être formé par des prolongements des bosses orbitaires.

Fragment n° 3: Occipital droit? Le fragment est très petit et difficilement déterminable. Toutefois on note, sur la face interne, un aspect en « gouttière » qui serait l'emplacement du sinus latéral. Dans ce cas le fragment serait situé à l'union de la fosse cérébrale et de la fosse cérébelleuse.

Fragments n° 4, 5, 6, 7: Fragments crâniens avec portions de suture. Ces fragments minimes sont pratiquement indéterminables avec certitude. Sauf peut-être le n° 4 qui pourrait se situer aux environs du bord postérieur du pariétal droit?

Fragments n° 8, 9, 10, 11: Fragments crâniens. C'est tout ce que l'on peut en dire.

Fragments animaux:

Fragment n° 12: côte droite. Extrémité postérieure.

Fragment n° 13: os iliaque gauche.

Fragment n° 14: fragment d'os long.

Fragments indéterminables:

N° 15, 16, 17, 18.

5. Nancy K. SANDARS. — Bronze Age Cultures in France. — Cambridge University Press 1957 : pl. 44 n° 1.

DATATION

Montélius place ce rasoir, ou couteau à deux tranchants, dans le Bronze V de sa classification (datation: 1050-950).

N. K. Sandars situe la sépulture à inhumation de Pougues-les-Eaux dans la première phase des Champs d'Urnes.

Les périodes de passages des âges du Bronze au Hallstatt sont assez mal connues en Périgord. Les documents manquent et les stratigraphies rares ou incomplètes sont d'une difficile interprétation. Dans l'attente d'études plus précises de ces époques, nous croyons pouvoir rattacher cet ensemble sépulcral du Bronze final à la première période des Champs d'Urnes en Dordogne.

Jean LACHASTRE.

DATA

1. Name of the person
2. Address
3. City
4. State
5. Zip
6. Telephone
7. Birth date
8. Sex
9. Race
10. Religion
11. Education
12. Occupation
13. Marital status
14. Number of children
15. Annual income
16. Number of cars
17. Number of televisions
18. Number of radios
19. Number of books
20. Number of records
21. Number of tapes
22. Number of movies
23. Number of video tapes
24. Number of video discs
25. Number of video cassettes
26. Number of video games
27. Number of video cameras
28. Number of video recorders
29. Number of video monitors
30. Number of video projectors

31. Number of video recorders
32. Number of video monitors
33. Number of video projectors

34. Number of video recorders
35. Number of video monitors
36. Number of video projectors

37. Number of video recorders
38. Number of video monitors
39. Number of video projectors

40. Number of video recorders
41. Number of video monitors
42. Number of video projectors

43. Number of video recorders
44. Number of video monitors
45. Number of video projectors

46. Number of video recorders
47. Number of video monitors
48. Number of video projectors

49. Number of video recorders
50. Number of video monitors
51. Number of video projectors

52. Number of video recorders
53. Number of video monitors
54. Number of video projectors

DEUX GRAVURES ENIGMATIQUES DE FONT-DE-GAUME

En 1959, reprenant avec Jean Vertut le détail de la décoration gravée de Font-de-Gaume, nous remarquâmes, sur la paroi gauche d'un boyau rampant qui s'ouvre au ras du sol dans la « Salle des petits bisons », des traits gravés très encroûtés de calcite. Ces traits paraissent avoir échappé à l'attention de l'abbé Breuil, ou peut-être ne pas lui avoir paru assez explicites pour être relevés. Leur intérêt tient en effet plus à leur situation et aux parallèles qu'ils évoquent qu'à leur qualité plastique, à vrai dire médiocre.

C'est en cherchant systématiquement les figures ou les signes exécutés dans les fentes ou les recoins que je m'engageai dans le cul de sac où se trouvent ces traits sinueux, gravés avec fermeté mais partiellement envahis par les efflorescences de la paroi. On y voit deux profils faciaux, placés vis-à-vis et animés chacun par un œil ovale (Fig. 1 et 2 A). Celui de droite est humain: le front, le nez, le menton et le cou sont gauchement rendus mais suffisamment explicites. Celui de gauche est tout à fait singulier: le bas du visage se prolonge en une sorte de museau terminé par une courte trompe. L'incommodité de la position du graveur, couché sur le côté dans ce boyau étroit, explique la gaucherie avec laquelle les deux visages sont exécutés.

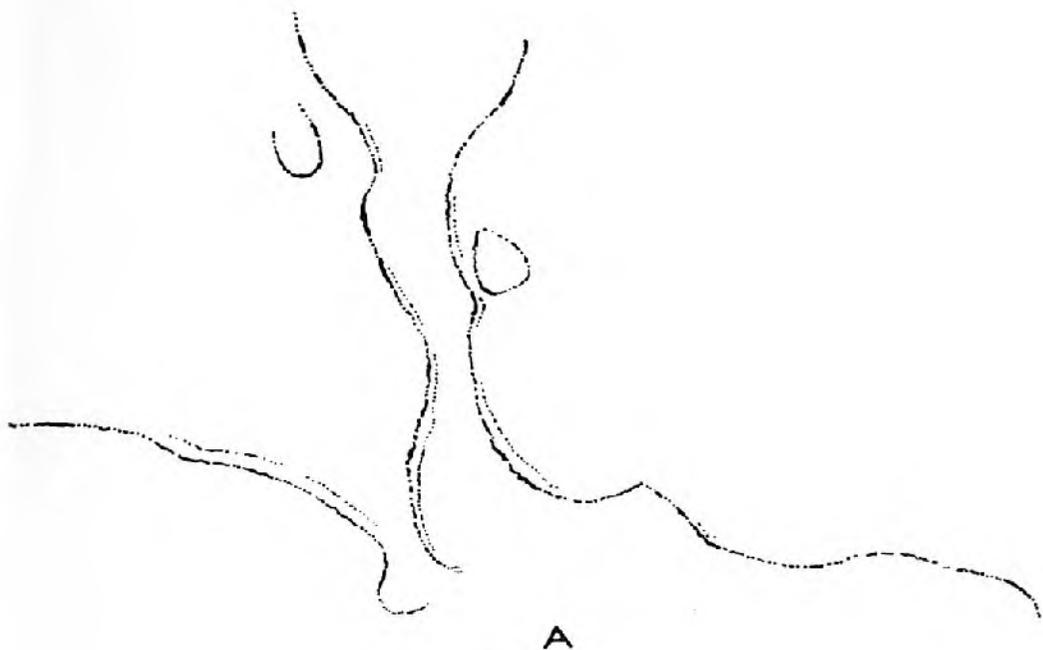
Malgré leur caractère modeste, ces figures offrent à plusieurs points de vue un réel intérêt. Les représentations de visages humains, dans l'art pariétal ou mobilier, sont relativement abondantes, mais les figures couplées ou groupées n'apparaissent que dans un nombre de cas très limité: à plusieurs reprises aux Combarelles, au bout des galeries ou dans les tournants, à Rouffignac au point le plus éloigné de la branche qui prolonge la galerie Breuil, à Marsoulas dans le dernier élargissement du couloir, avant les dernières figures, à Altamira en marge du grand plafond et dans la galerie profonde, peu avant les cervidés et bouquetins qui terminent la décoration. A Font-de-Gaume même, enfin, la seule figure humaine relevée par l'abbé Breuil se trouve dans la salle des petits bisons, sur la paroi dans laquelle s'ouvre le boyau où sont gravés nos deux profils.

La situation topographique des représentations humaines dans les ensembles pariétaux est presque constante: ce sont les recoins, les fonds, les bords de composition qui offrent les figures d'hommes peintes ou gravées (Angles-sur-l'Anglin, le Gabillou, Lascaux, Villars,

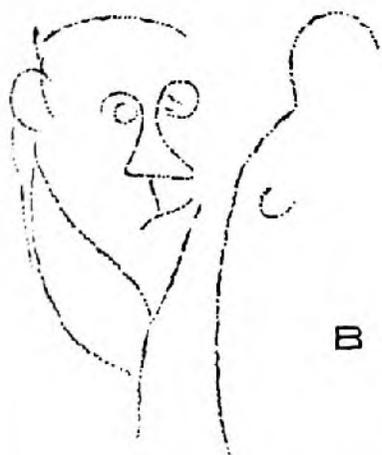
Saint-Cirq, Pech-Merle, le Portel, les Trois-Frères, Niaux, Los Hornos). Les figures de Font-de-Gaume, comme celles des autres grottes à visages groupés, répondent à ce caractère d'ailleurs déjà noté par Breuil. Un autre fait est assez intéressant : les deux visages se faisant face ne sont pas sans rapport avec les figures de Rouffignac (Fig. 2 c), dont l'une possède un profil relativement normal, alors que la seconde s'étire en museau au nez très long et retroussé. L'exagération du profil humain en un véritable museau ou bec est un fait fréquent dans l'art paléolithique ; elle a donné lieu à l'hypothèse des personnages masqués, hypothèse difficilement contrôlable étant donné les transitions qui existent entre le profil normal et le profil bestialisé.

Il est curieux de trouver à Rouffignac et à Font-de-Gaume le même assemblage de deux visages, dont l'un est doté d'un appendice nasal hypertrophique, dans des situations comparables. Le rapprochement est plus frappant encore si l'on considère que les deux grottes, situées dans la même région, offrent les mêmes mammouths à œil triangulaire et les mêmes signes tectiformes. Les Combarelles, qui présentent signes tectiformes et mammouths de même facture générale, contiennent, elles aussi, plusieurs groupes de visages, les uns normaux, les autres bestialisés sans offrir toutefois l'appendice caractéristique des précédentes. Il est à remarquer que Bernifal, qui comporte également mammouths et tectiformes, ne semble pas présenter de visages ; beaucoup des figures de Bernifal sont gravées très finement et difficiles à suivre, il n'est pas impossible qu'une recherche minutieuse conduise à retrouver, dans quelque recoin, des figures humaines. Les signes tectiformes vrais n'intéressent qu'un petit nombre de grottes groupées autour des Eyzies (Font-de-Gaume, Bernifal, les Combarelles, Rouffignac) où l'on retrouve les mêmes mammouths et, pour trois d'entre elles, les mêmes visages ; il n'est pas sans intérêt de constater qu'à Marsoulas, où se trouvent des signes pectinés voisins de ceux qu'on rencontre aux Combarelles et à Font-de-Gaume dans des compositions antérieures aux tectiformes, les visages sont aussi présents ; on remarque même auprès du visage de face le plus connu (Fig. 2 b) un contour curieux de créature à oreille ronde dont le tracé nasal se prolonge vers le bas.

Il resterait à élucider le sens qu'on peut prêter à ces visages. Le premier point serait de savoir s'il s'agit réellement d'un couple de personnages ou s'il ne s'agit que d'une rencontre fortuite. Il est difficile de trancher de manière décisive : le fait qu'à Font-de-Gaume et à Rouffignac deux personnages, dont un à long nez, se trouvent associés, ne constitue qu'une présomption en faveur d'un thème, présomption rendue assez forte parce que les deux couples se trouvent isolés dans des situations topographiques comparables. Les figures masculines, les félins, les rhinocéros ont leur localisation privilégiée dans les fonds et l'on peut supposer que les deux personnages sont masculins. On peut aussi imaginer qu'il s'agit d'un couple. A l'appui de cette hypothèse, on trouverait un argument dans quel-



A



B



C

A, figures énigmatiques de Font-de-Gaume. — B, visage humain et mammouth de Marsoulas. — C, figurations humaines de Rouffignac.

ques cas où le visage humain ou le personnage bestialisé sont associés à un figure ou un symbole féminin, comme à Angles, au Gabillou ou à Pech-Merle. A Angles, un petit visage est situé au-dessus des torsos féminins, au Gabillou un personnage à tête de bison est relié à deux signes du type quadrangulaire à division médiane; à Pech Merle, un homme percé de traits, au visage étiré en bec est en rapport de voisinage avec un signe de type en accolade voisin des claviformes. Dans ces deux dernières cavités, les figures sont situées dans les fonds.

Il est vraisemblable que dans plusieurs cas, dans des régions reculées des ensembles pariétaux, un personnage à face bestialisée (bison, oiseau ou face humaine étirée en museau) a été figuré et que dans deux cas au moins un second personnage à visage normal a été placé en face. La richesse de l'imagination symbolique des Paléolithiques n'était certainement pas inférieure à celle des Australiens ou des Esquimaux actuels, or lorsqu'on voit quelles variations imprévisibles peut prendre le même thème d'un groupe à l'autre, lorsqu'on voit surtout à quel point l'imagination occidentale est de peu de secours pour recréer un contexte, il serait vain d'essayer de serrer de trop près l'interprétation de telles représentations. A moins de se tenir à un niveau de banalité tout à fait insatisfaisant, on ne saurait que verser dans l'imagination gratuite, mais, même si c'est pour aboutir à une « carte muette », il est indispensable de rechercher systématiquement les thèmes qui ont animé la pensée figurative des hommes du Paléolithique supérieur.

A. LEROI-GOURHAN.

L'ART PRÉHISTORIQUE

L'Art préhistorique possède une très forte et admirable unité d'inspiration. Cette unité, il la doit à son genre de vie de grands chasseurs, imposé par les conditions climatiques de la grande et ultime décrue glaciaire. Les thèmes animaliers sont riches, divers, presque toujours obsédants. Mammouth, rhinocéros à narines cloisonnées, antilope, cerf, ours, bison, cheval ou renne, isolés ou groupés, se surchargeant mutuellement ou s'ordonnant en frises admirables, se retrouvent sur les menus objets mobiliers, sur les parois des surplombs ou des grottes, gravés, sculptés, peints ou dessinés... Ces thèmes continus évoquent, inlassablement, la civilisation de la Chasse. L'animal y reste Roi. Beaucoup plus qu'un art des grottes, songeons aux auvents rocheux d'Angles ou du Cap-Blanc, à l'art mobilier des habitats du loess, il s'agit d'un art animalier et d'un art de chasseurs.

Cet art des grands chasseurs est un *Art Occidental*. Il est né dans ce triangle privilégié que limitent, au nord, le rebord périgourdin du Massif Central, au sud, les chaînes pyrénéenne et cantabrique. Sans doute n'est-il pas possible, présentement, de localiser des berceaux plus précis. Mais nous pouvons être sûrs que l'Art est parti de là, de ce secteur aquitano-cantabrique, pour gagner lentement le monde franco-hispanique, de la vallée de la Seine aux plateaux madrilènes. Il en débordera largement pour s'étendre vers le centre de l'Europe et les profondeurs de l'Asie, pour envahir le monde méditerranéen, de la Pileta à la Baume Latrone, de Polesini à Romito, à Levanzo, à l'Addaura.

Voici seulement une décennie, les éléments chronologiques dont nous disposions évoquaient une très large antiquité pour la plus lointaine humanité, possesseur du « coup de poing » ou du « biface » abbevillien : quelques 120 000 ans, pour une chronologie courte ; 500 000 et même 800 000 ans pour une chronologie longue. Les premiers éléments « artistiques » se plaçant vers 40 000 ans, pensait-on (les *Quatre cents siècles* de l'Abbé H. Breuil, cette admirable synthèse de notre art préhistorique), la phase artiste de l'humanité couvrait le dernier tiers ou le dernier vingtième de l'évolution générale.

Les perspectives récentes sont fort différentes. Les plus anciens documents lithiques, des gorges profondes d'Oldoway, en Afrique

orientale, dépassent allègrement le million, les deux millions d'années. Par le potassium et l'argon radio-actifs, le chiffre de 2 300 000 ans est avancé pour les premiers galets éclatés par l'action de l' « homme », l'Australopithèque. Retenons au moins ce recul vertigineux, susceptible encore de s'accroître, au hasard de découvertes nouvelles, des galets éclatés de l'Ere tertiaire œuvrés par quelque pré-Australopithèque !

L'optique chronologique concernant les grands chasseurs est également nouvelle. La fin du vieux monde paléolithique, la fin du Moustérien, au temps de l'ours des cavernes, se précisent vers 45 000 ans à Gibraltar, 36 000 ans pour du Moustérien de tradition acheuléenne, 30 000 ans pour du « Moustérien attardé ».



Le Rhinocéros de la grande frise de Rouffignac (détail)

(Cliché Cl. Barrière. - L.-R. Nougier).

Le nouveau monde leptolithique des grands chasseurs, attachés à l'outillage léger des lames et des lamelles s'annonce, avec de riches et subtiles transitions vers les mêmes dizaines de millénaires: 29 200 pour l'Aurignacien de la Quina, 29 880 et 28 350 pour l'Aurignacien de Willendorf, 34 000 pour le Périgordien inférieur d'Arcy-

sur-Cure... Les rudiments artistiques se situent donc vers 30 000 ans. Trois cents siècles, au lieu de quatre cents, pour une évolution totale de 2 300 000 ans, presque quatre vingt fois plus longue.

Dans le détail chronologique de cet art animalier préhistorique, les perspectives nouvelles sont intéressantes.

Les grandes écoles artistiques deviennent, chronologiquement, fort proches l'une de l'autre. A la notion trop rigide de « cycles artistiques », il convient de proposer l'idée d' « Ecoles artistiques », qui, souvent, se chevauchent, plus qu'elles ne se succèdent. Le domaine de l'Art, fut-il art préhistorique, reste justiciable de la fantaisie de ses créateurs, des influences régionales, des modes et des écoles d'apprentissage. L'école aurignaco-périgordienne jalonne les galets gravés de la Colombière en 14 950 et 14 500. Les charbons de sapin de Lascaux, associés à une grande sagaie et à une lame à dos abattu de caractère périgordien ne datent pas les peintures de Lascaux, tout en suggérant pour elles une chronologie de l'ordre de 13 550.

L'École solutréo-magdalénienne bénéficie de concordances rassurantes. Le Magdalénien moyen de Saint-Marcel se place en 12 986 et 11 109. Celui d'El Juyo, dans les Cantabres en 13 050 et le Magdalénien à niveau de coquilles d'Altamira, avec les mêmes réserves que celles faites à Lascaux donne 11 950. De merveilleux bouquetins gravés sur un os de renne de la grotte de la Vache, à Alliat se datent de 10 500 dans une couche archéologique magdalénienne. Les mêmes bouquetins aux cornes annelées se retrouvent de l'autre côté de la vallée du Vicdessos, dessinés sur les parois de la grotte de Niaux.

Les conséquences de ces récentes datations sont graves. L'art, sous ses formes définies, ne s'impose que vers 20 000 à 15 000 ans. Il n'a duré, dans son domaine originel aquitano-cantabrique, que dix à cinq millénaires. Tous les chefs-d'œuvre se groupent dans les *cinq derniers millénaires*, entre 15 000 et 10 000, aussi bien les chefs-d'œuvre de l'école périgordienne que ceux de l'école magdalénienne. Graphie et style donnent leur originalité, beaucoup plus que leur chronologie respective.

Alors que la chronologie générale réalise des bonds prodigieux, la chronologie des Chasseurs d'Occident se réduit, pour l'essentiel de production artistique, entre 15 000 et 10 000 ans. Cinq millénaires seulement d'intense et féconde activité artistique enferment cette grande Révolution artistique occidentale.

Les problèmes d'interprétation de l'art préhistorique ne sont plus écrasés, obsédés, par une lourde chronologie. L'optique peut être toute différente. Ces chasseurs sont nos ancêtres directs. On suit leurs traces, sans interruption, jusqu'à nous. Pour les comprendre, il est désormais inutile de franchir les continents et les millénaires, les genres de vie et les climats les plus extrêmes. Nos ancêtres magdaléniens sont plus proches de nous que les Winebago du Wisconsin, les Sakai de Perak ou les Banyoro de l'Ouganda. Il est préférable de faire sienne, une fois de plus, cette solide boutade de

l'abbé Breuil, « ce sont des Homme comme nous, ni plus beaux, ni plus laids, ni plus bêtes, ni plus intelligents que nous... » Ces éternels chasseurs magdaléniens, n'y a-t-il pas même un gibier qu'ils n'ont jamais chassé... l'Homme !

Sculptures monumentales ou mobilières, dessins ou peintures s'expliquent essentiellement comme témoignages de la Chasse. Images-réalité qui se superposent comme autant d'actes créateurs, rites de destruction des animaux percés de flèches, mystère des animaux incomplets, magie du couple, animaux affrontés, sanctuaires de plein air ou esplanades souterraines, puissance et suggestion des faits de la nature, reliefs créateurs de représentations, tout s'impreigne de la vie animale, de la vie même. La terre s'associe étroitement à la vie et lentement, sûrement, pour les derniers millénaires de l'évolution humaine, devient la terre-mère. Les idées religieuses du monde classique s'abreuvent généreusement dans les profondeurs de nos grottes périgourdines ou cantabriques. La pensée occidentale y prend naissance, s'y enracine.

Devant Pindal l'Atlantique, au porche de Covalanas comme au porche de Gargas ou de Niaux, du plateau de Lascaux ou du plateau de Rouffignac, se développe l'opposition majeure entre l'immensité du Ciel et les profondeurs de la Terre. Dans les galeries de la Pasiega ou de la Pileta, l'animal sort, mystérieux, d'une « Bouche d'Ombre ».

Sous le grand plafond rouge de Rouffignac, serpentins et serpents emmêlés, annoncent, déjà les sombres divinités chthoniennes. Le grand plafond aux dessins, de la même caverne, se surcharge de plus de cinquante figures, et lui seul. Les raisons de ce choix sont profondes. Seul, ce plafond donne accès aux étages inférieurs, aux entrailles de la Terre, et l'image n'est point vaine pour un chasseur magdalénien. À l'étage inférieur, une seule diaclase conduit difficilement vers le ruisseau des ténèbres. Le pilier rocheux qui la surmonte, et lui seul, est surchargé de peintures. Tout sort de là, toute la vie animale surgit de cette diaclase matricielle de Rouffignac. Désormais, cette continuité de pensée se prolonge jusqu'à l'histoire.

Les manifestations artistiques se poursuivent également, et il convient de nuancer ce que l'on pouvait penser jusqu'à maintenant. Le « mystère » de la disparition de l'Art perd de son opacité. L'école périgordienne se prolonge dans l'école picturale du Levant espagnol, et Alpera ou Minateda sont les héritiers directs de l'art de Lascaux, avec des chronologies plus récentes, venant mourir à l'aube de la révolution néolithique. L'école méditerranéenne, elle aussi, est l'héritière de l'école périgordienne. Elle se place présentement entre 10 et 7 000 ans. Les gravures animalières de Levanzo sont solidement datées de 7 744 ans avant notre ère. L'art rupestre du Maghreb, l'art des chasseurs de la vallée du Nil, assurent une jonction avec l'inspiration animalière du Proche-Orient pré-classique.

L'École magdalénienne, dans ses phases archéologiques finales,

évolue vers des tendances géométriques et des pensées abstraites. Les lissais à désors géométriques du Sauveterrien de Rouffignac, datés de 7 000 ans avant notre ère, montrent que cette tendance à l'abstraction n'est pas éteinte en Occident. Dans la grotte de la Pileta, l'Andalouse, au style animalier méditerranéen succèdent le style dynamique du Levant et le style symboliste du Néolithique et du Bronze... Dans la grotte de Levanzo, les peintures schématiques d' « idoles humaines », en forme de violon sont identiques aux idoles de l'Egée et du Proche-Orient. Quelles sont les plus anciennes figures ? celles de Levanzo ou celles de l'Orient ?

La question doit se poser aujourd'hui, alors qu'elle ne se serait pas posée voici une décennie.

De même, les modes constructifs incitent à réfléchir. Si les tholos mycéniennes se datent entre 1610 et 1500, les tholos armoricaines se datent au Carbone 14 de 3 200 et, par approche, les tholos de los Millares de 3 500.

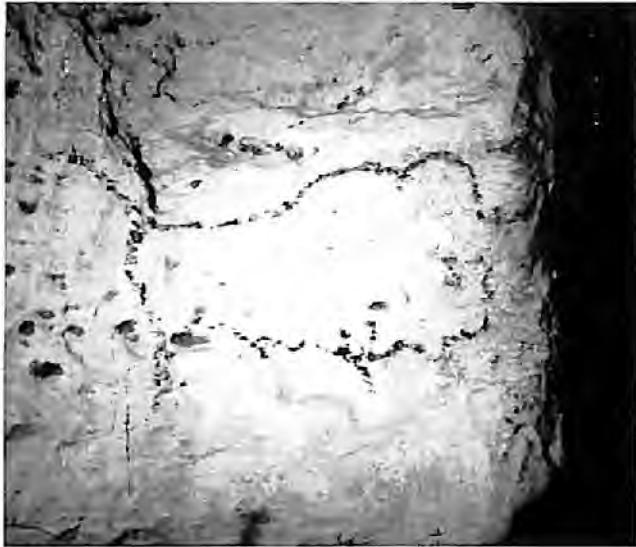


Anthropomorphe dessiné à hauteur noble sur le palier de l'étage inférieur de Rouffignac.

(Cliché Cl. Barrière, L.R. Nougier).

Il convient, désormais, d'interpréter les rapports culturels entre Occident et Orient, sans la moindre idée préconçue, en sachant s'affranchir de l'idée profondément ancrée que la civilisation est née en Orient. L'art des grands chasseurs, image d'une civilisation véri-

table, porteur d'une haute pensée humaine est né en Occident... Et nous savons que cet art animalier a fait école, a gagné le monde. Les fouilles récentes du porche de Rouffignac, excellemment menées par Claude Barrière, apportent un nouvel élément de prudence, dans l'appréciation de ces rapports entre l'Occident et l'Orient, entre l'Orient et l'Occident: une couche archéologique, datée de 7 005, par le carbone 14 a livré plusieurs « couteaux » de silex, avec le lustré typique des végétaux qu'ils ont coupés. Plusieurs de ces couteaux, avec lustré, ont été recueillis dans la couche inférieure, dont on attend la datation. Elle sera sans doute de l'ordre de 7 500 ans.



Bison de l'étage inférieur de Rouffignac.

(Cliché Cl. Barrière, L.-R. Nougier).

Cette datation des premiers « coupeurs d'herbe » d'Occident, prélude à la grande révolution économique et démographique du Néolithique est du même ordre de grandeur que les datations d'établissements pré-agricoles et pré-céramiques du Proche-Orient.

Les premières découvertes archéologiques prennent volontiers une saveur originale de genèse, d'aire de départ. De la découverte initiale, s'irradient, dans toutes les directions, courants civilisateurs et influences culturelles. Or, la première découverte a autant de chance d'être point d'arrivée que point de départ ! Les civilisations campgniennes, les premières civilisations forestières et agricoles d'Occi-

dent, ne naissent pas au site éponyme du Campigny, le premier cité, dans notre histoire de la Préhistoire. On serait plutôt tenté de dire qu'elles s'y fondent, avec les éléments nouveaux, céramique méditerranéenne, domestication, apport du premier métal, pour y achever leur évolution.

Les exemples se multiplieraient aisément, surtout en évoquant les rapports possibles entre Orient et Occident. Les nouvelles datations suggèrent la plus grande prudence et doivent se garder des idées reçues. Mais en ce centenaire de la Préhistoire en Périgord, un fait reste solidement acquis, précieusement confirmé par les datations nouvelles, l'Occident reste la patrie du grand art rupestre, le triangle aquitano-cantabrique en est le « berceau ».

Louis-René NOUGIER

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880

1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890

LA PALEONTOLOGIE HUMAINE EN DORDOGNE

Le département de la Dordogne, qui correspond approximativement à l'ancienne province du Périgord, a été et demeure un des centres de développement de la Paléontologie Humaine.

Il fut l'une de ces régions où s'affirma, au siècle dernier, la notion de contemporanéité de l'espèce humaine et d'espèces animales aujourd'hui éteintes. En 1864, Ed. Lartet découvrait le célèbre Mammouth gravé de la Madeleine, « où, comme l'écrivait Marcellin Boule, l'un de nos lointains ancêtres a inscrit lui-même, d'une façon charmante, la preuve décisive de son antiquité géologique ». Quelques années après, en 1868, Louis Lartet établissait l'ancienneté des squelettes humains trouvés au lieu-dit Cro-Magnon, aux Eyzies. Et les découvertes d'hommes fossiles allaient se multiplier ; elles se poursuivent encore. Un grand élan fut donné par D. Peyrony, dont le nom demeurera en Préhistoire, puis continué par F. Bordes et d'autres chercheurs.

Il ne s'agit point pour nous de donner une liste exhaustive de ces trouvailles. Un tel travail a été fait, pour les hommes du Paléolithique supérieur, par M^{me} de Sonnevill-Bordes, qui, pour chacun d'eux, a précisé les conditions de gisement, l'âge géologique, et, dans le même esprit, pour les Néanderthaliens, par B. Vandermeersch.

Ces nombreux spécimens n'appartiennent point seulement à l'histoire de notre science et ne doivent être considérés comme simples objets de musée. Beaucoup restent incomplètement décrits, et, réexaminés dans les perspectives actuelles de la Paléontologie Humaine, ils nous permettent de reprendre d'anciens problèmes et d'aborder des sujets nouveaux. Évoquer les développements de la Paléontologie Humaine en Dordogne, ce n'est pas seulement ressusciter un passé glorieux, c'est aussi, et plus encore peut-être, tracer la voie à des recherches futures.

Les plus anciens restes humains trouvés en Dordogne appartiennent au type de Néanderthal, porteur de la civilisation moustérienne, qui vécut dans notre pays aux premiers temps de la glaciation würmienne. Les populations antérieures, dont plusieurs gisements archéologiques attestent la présence en cette région de France, nous sont encore inconnues dans leur aspect physique.

Sur trois grands problèmes, les Néanderthaliens de Dordogne nous apportent des éclaircissements :

- 1^o ampleur de la variabilité chez les Néanderthaliens adultes.
- 2^o connaissance de l'enfant néanderthalien.
- 3^o rites du Néanderthalien.

LES NEANDERTHALIENS ADULTES

Relativement à ce problème trois découvertes importantes ont été faites en Dordogne ¹ : la Ferrassie, Combe-Grenal, Regourdou.

La station de la Ferrassie se trouve à 3 km 500 du Bugue, le long de la route qui, partant de cette localité, conduit à Mauzens-Miremont. Etablie au voisinage d'une source, orientée au midi, elle devait constituer un séjour de prédilection pour le Néanderthalien. Trois gisements se succèdent du nord au sud : un petit abri moustérien, une grotte ayant fourni une industrie aurignacienne et gravettienne ; un abri, relativement vaste, où furent trouvés, par D. Peyrony et L. Capitan, en association avec une industrie moustérienne, les restes de six squelettes, un homme adulte (fig. 1), une femme adulte, trois jeunes enfants et, probablement, un fœtus.



Fig. 1. — Crâne de l'Homme de la Ferrassie

1. Je laisse de côté la découverte du Moustier faite dans des conditions singulières, maintes fois racontées, et qui lui enlèvent toute valeur scientifique.

Le gisement de Combe-Grenal, tout proche de la petite ville de Domme, est connu depuis les premières années du XIX^e siècle. Mais il a fallu attendre les recherches, encore en cours, de F. Bordes, pour que soit entreprise une étude méthodologique et scientifique de cette grotte qui apparait maintenant comme le site moustérien le plus important d'Europe, et dont on peut attendre également d'importantes révélations sur les périodes anté-moustériennes. Dans un niveau moustérien à denticulés, F. Bordes a mis au jour des restes de Néanderthaliens adultes.

Nous signalerons enfin le gisement de Regourdou, tout proche de Lascaux. Il s'agit d'une vaste grotte dont le plafond s'est effondré sur le remplissage moustérien. Les fouilles, commencées par R. Constant, aboutirent à la découverte de restes admirablement conservés d'un Néanderthalien adulte.

Sans développer des arguments techniques, qui ne sauraient trouver place ici, nous dirons seulement que les Néanderthaliens de Dordogne, tout en offrant les caractéristiques de ce type humain, se rapprochent, par certains traits, de l'homme moderne. Ils nous incitent à ne pas admettre sans nuances l'opinion de Marcellin Boule, reprise et accentuée après lui par des chercheurs moins avertis, que l'homme de Néanderthal appartient à une lignée tout à fait indépendante de celle qui aboutit à l'homme moderne. Les spécimens que nous connaissons montrent d'incontestables signes de régression (pas forcément d'archaïsme) en même temps que l'ample variabilité de ces anciennes populations.

LES ENFANTS DE NEANDERTHALIENS

En ces dernières années, par suite de circonstances fortuites, par suite surtout du plus grand soin apporté à la pratique des fouilles, les découvertes d'enfants néanderthaliens ont été relativement nombreuses, et, dans ce domaine, la Dordogne se place nettement en tête des autres régions de France.

Dès 1909, D. Peyrony avait exhumé de la grotte du Pech de l'Aze, proche de Sarlat, un crâne d'enfant, provenant d'un niveau présumé moustérien de tradition acheuléenne. Une reconstitution nouvelle vient d'en être faite qui permettra sans doute d'en préciser les caractères anatomiques.

De la grotte de Combe-Grenal, dont nous avons déjà parlé, F. Bordes a extrait une portion de mandibule d'enfant associée à une industrie moustérienne de type La Quina. Enfin, sur le territoire de la commune de Campagne-du-Bugue, à quelques kilomètres des Eyzies, dans la grotte du Roc de Marsal, ouverte au sommet d'une falaise dominant de 130 mètres un vallon descendant sur la Vézère, J. Lafille a exhumé un squelette d'enfant (fig. 2). Le cadavre avait été placé dans une fosse artificielle, couché sur le côté droit, la tête reposant sur une sorte de coussin fait d'os de mammifères. Tout autour du squelette, de petits blocs de grès avaient été disposés de façon

régulière, tandis que deux molaires de cheval se trouvaient au voisinage du bassin. L'industrie associée serait, selon F. Bordes, un Moustérien typique. Ce spécimen du Roc de Marsal est le premier qui fournit des données sur le squelette post-cranien d'un enfant néanderthalien. Son étude, actuellement en cours, promet donc d'intéressants enseignements sur les modalités de la croissance comparée du Néanderthalien et de l'homme moderne et sur le problème de la signification biologique de l'enfance.

LE PSYCHISME DU NEANDERTHALIEN

Lorsque le paléontologiste dénombre à travers les strates géologiques les restes humains, les situe les uns par rapport aux autres et essaye de déterminer la direction évolutive de leur lignée, ce n'est pas seulement une métamorphose organique qu'il tente de reconstituer, mais le sens d'une évolution psychique, en un mot l'évolution même de l'esprit.

Nous n'avons pas, dans cette étude, à examiner les industries de l'homme de Néanderthal. Nous dirons simplement que cet homme a su mettre en œuvre des techniques très perfectionnées et que certaines formes de son outillage lithique ne présentent guère de différences avec celles de l'*Homo sapiens* du Paléolithique supérieur.

Mais ce que nous voudrions surtout souligner c'est que les gisements de Dordogne permettent de pénétrer, beaucoup plus profondément que partout ailleurs, dans le psychisme de ce vieux type humain.

A la Ferrassie comme à Regourdou nous observons, d'une manière indiscutable, l'existence de pratiques funéraires. Nous pouvons en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que l'homme de Néanderthal croyait à une survie, qu'il y avait en lui un élément de spiritualité.

Les fouilles si bien conduites du Regourdou, par E. Bonifay avec la collaboration de B. Vandermeersch, viennent de nous apporter une intéressante nouveauté. Les restes humains gisaient dans une fosse artificielle ; des plaques calcaires en tapissaient le fond, des blocs de pierre la recouvraient, formant un sorte de tumulus. Un « mur » séparait cette première fosse d'une seconde, fermée non plus par des pierres disjointes, mais par une dalle rocheuse d'un poids de 800 kg environ. Tout cet ensemble avait été édifié avec beaucoup de soin, les interstices entre la grande dalle et son support ayant été fermés par des pierres plus petites. Et, dans cette fosse, un ours, et non point un homme, avait été inhumé. D'autres fosses ont été dégagées, qui contenaient également des restes d'ours. La signification rituelle de ces aménagements ne peut guère être contestée ; le Néanderthalien a pratiqué le culte de l'Ours.

L'ORIGINE DE L'HOMO SAPIENS

Comment, et en quelle région du globe, s'est fait le passage des populations des civilisations moustériennes aux populations du



Fig. 2. — Squelette d'enfant provenant de la grotte de Roc de Marsal.

Paléolithique supérieur, du type humain néanderthalien au type humain *sapiens*? Question fort controversée, problème dont on ne voit pas encore très exactement comment il devrait être posé; mais, là encore, c'est peut-être en Dordogne que nous pourrions percevoir les éléments d'une solution.

Les découvertes de Palestine ont suggéré qu'en cette région de l'Asie, l'*Homo sapiens* avait pu prendre directement naissance, par transformation sur place, à partir du Néanderthalien qui vécut en ces lieux. Hypothèse fort vraisemblable, mais n'excluant pas qu'une telle mutation ait pu se produire ailleurs.

Pour l'Europe occidentale le problème a été repris par F. Bordes, non plus à partir de l'Anthropologie, comme au Proche-Orient, mais à partir de l'Archéologie préhistorique.

La civilisation la plus ancienne du Paléolithique supérieur est le Périgordien dont le type, comme son nom l'indique, a été pris en Périgord. Géologiquement, il se place dans la deuxième partie de l'interstade Würmien II-III, tandis que le Moustérien de tradition acheuléenne se terminerait dans la première partie du même interstade.

Les affinités du Périgordien avec le Moustérien de tradition acheuléenne sont extrêmement étroites. Il y a passage graduel, insensible, de l'un à l'autre, et, dans certains gisements, au Pech de l'Aze par exemple, on a pu discuter pour savoir si une industrie devait être attribuée au Moustérien de tradition acheuléenne ou au Périgordien; il n'y a donc nul hiatus dans les manifestations de l'esprit. La même continuité existe-t-elle entre les types anatomiques?

C'est en Dordogne que fut trouvé, en 1908, dans un abri de la commune de Monferrand, le plus ancien type humain du Périgordien, l'homme de Combe-Capelle. Le squelette provenait du niveau inférieur du Périgordien I et reposait sur la roche en place. Le crâne présente plusieurs traits évoquant le Néanderthalien (la ressemblance se trouve accentuée si l'on considère en même temps le crâne, du même type, de Predmost en Tchécoslovaquie). Toutefois, nous sommes déjà loin, structurellement, avec ces premiers représentants de l'*Homo sapiens*, du type néanderthalien, et l'on peut se demander s'il y a eu, entre eux, un intervalle de temps suffisant pour que s'accomplissent les transformations anatomiques permettant de passer de l'un à l'autre.

Mais, ici, il faut tenir compte d'une remarque de F. Bordes. Nous ignorons quel était l'homme porteur de la civilisation du Moustérien de tradition acheuléenne, tous ou presque tous les Néanderthaliens connus ayant été trouvés associés à un Moustérien de type la Quina. Que cet homme du Moustérien de tradition acheuléenne ait eu des traits néanderthaloïdes ne paraît pas douteux; qu'il les ait eus aussi accentués que les hommes du Moustérien de type La Quina n'est nullement prouvé. En tous cas c'est entre lui et l'homme de Combe-Capelle qu'il faudrait établir la comparaison. Si nous ne pouvons prétendre apporter une solution au problème de

l'origine de l'*Homo sapiens*, il est possible d'esquisser une ligne de recherches: essayer de découvrir l'homme du Moustérien de tradition acheuléenne pour le comparer aux Périgordiens. Et là encore, quelques-uns des riches gisements de Dordogne sont susceptibles de fournir un jour les éléments d'une solution.

Comme nous le disions au début de cette étude, notre objet n'est point de présenter une énumération complète des restes humains fossiles actuellement connus en Dordogne. Certains spécimens célèbres, tel que celui de Chancelade qui ne pose pas de problème particulier, ont même été laissés de côté. Nous avons voulu montrer que la Dordogne, terre classique de la science des origines de l'homme, demeure un des hauts-lieux de la recherche en Paléontologie humaine.

Jean PIVETEAU.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

LES DECOUVERTES D'ART PARIETAL EN PERIGORD

Les premières recherches préhistoriques entreprises en Périgord par E. Lartet et H. Christy à partir de 1863, et par beaucoup d'autres archéologues à leur suite ¹, furent illustrées rapidement de nombreuses découvertes d'objets mobiliers en os, en ivoire ou en pierre décorés de dessins d'animaux : Laugerie-Haute et Laugerie-Basse, la grotte Richard, dite grotte des Eyzies, l'abri de la Madeleine notamment, fournirent de multiples témoignages de l'art quaternaire ².

Il fallut cependant attendre jusqu'en 1895 la première découverte d'une décoration rupestre pariétale, à la Mouthe ³. En avril 1895, pour agrandir l'entrée de cette grotte qui lui servait de resserre, son propriétaire Lapeyre désobstrua une étroite ouverture par laquelle Ed. et G. Berthoumeyrou se faufilèrent et pénétrèrent jusqu'à une distance d'un peu plus de 200 mètres, apercevant, les premiers, quelques-uns des dessins gravés. E. Rivière, qui depuis 1888 visitait la région où il avait entrepris des fouilles ⁴, fut appelé et se rendit sur place au mois de juin pour authentifier l'ancienneté des dessins.

Avant la Mouthe, quelques grottes ornées avaient déjà été signalées hors du Périgord : grotte Chabot dans le Gard (L. Chiron, 1878), plafond d'Altamira, Espagne (S. de Sautuola, 1879), grottes de l'Ardèche (Ollier de Marichard, 1879), grotte du Figuier, Ardèche (L. Chiron, 1890) ⁵. On sait avec quelles réticences, voire quels sarcasmes, certains archéologues accueillirent ces découvertes.

1. Cf. PRUDHOMMEAU (M.). — Les Eyzies et la Préhistoire en Dordogne. — *Bulletin de la Société d'études et de recherches préhistoriques*, les Eyzies, n° 9, 1959, pp. 22-29 et ROUSSOT (A.). — *Catalogue de l'Exposition Centenaire de la Préhistoire en Périgord*. — Périgueux, Office départemental de Tourisme, 1964.
2. On trouvera dans ce même volume une étude de M^{me} de Saint-Périer sur l'art mobilier.
3. On sait que les dessins de la grotte de Rouffignac avaient été remarqués et signalés très anciennement, puisqu'en 1575 F. de Belleforest mentionne « des peintures en plusieurs endroits, et la trace ou marque de pas de plusieurs sortes de bestes grandes et petites » dans la *Cosmographie Universelle de tout le Monde*.
4. Notamment à Cro Magnon, à la grotte Gondran, dans la grotte Rey et dans celle des Combarelles, galerie de droite.
5. En août 1896, dans la grotte de Pair-non-Pair (Gironde), F. Daleau déchiffrait les figures gravées qu'il avait aperçues en décembre 1883 après la fouille des couches archéologiques qui les recouvraient. Le 18 mai 1897, F. Régnauld attira l'attention de la Société Archéologique du Midi sur les peintures de Marsoulas (Haute-Garonne) ; sa note ne fut même pas imprimée.

En 1901, L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony reconnurent les gravures des Combarelles et les fresques peintes et gravées de Font-de-Gaume. En 1902, une délégation du congrès de l'A.F.A.S. se rendit aux Eyzies et à la Vache, accréditant officiellement l'art des grottes ⁶. Mais déjà en 1896, l'archéologue périgourdin M. Féaux avait clairement exprimé les critères d'authentification des œuvres rupestres après sa visite de la Vache; il est juste d'en citer les termes: « D'abord, l'obturation de l'entrée du couloir par le dépôt de brèches qui remplissaient primitivement la première grotte et de tout temps empêché d'y pénétrer; les représentations d'animaux disparus de nos contrées depuis les temps quaternaires n'ont pu être faites que par des hommes qui les connaissaient, leurs contemporains, par conséquent. Reste la supposition d'une supercherie commise depuis la découverte de la caverne. Mais outre la difficulté, on pourrait dire l'impossibilité d'exécuter un pareil travail dans des endroits où l'on ne peut se tenir debout, l'existence de quelques-unes de ces gravures au plafond d'une chambre qui touche presque le dépôt d'argile, il faut aussi remarquer que la couleur des traits gravés est exactement la même que celle de la roche voisine, ce qui ne saurait être s'ils étaient de facture récente.

» Enfin, la comparaison de ces dessins avec ceux si connus que l'on retrouve sur les os et les bois de rennes quaternaires, montre bien que ce sont les mêmes mains qui les ont faits et l'on y retrouve la même hardiesse de lignes et d'attitudes parfois réellement artistiques. » ⁷

Depuis 1895, une cinquantaine d'abris et de grottes ornées est venue enrichir l'inventaire de l'art pariétal périgourdin. De nombreuses publications leur ont été consacrées: notes de prise de date, monographies, ou corpus. C'est l'abbé Breuil qui a réalisé la plus grande part des relevés et publications de ces dessins, souvent en collaboration avec D. Peyrony et L. Capitan ⁸.

L'inventaire suivant résume et complète celui publié dans le gros ouvrage, actuellement introuvable, de l'abbé Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal* ⁹, et celui, fragmentaire, d'A. Laming-Emperaire, dans les *Documents* de sa thèse ¹⁰. Faute de place, les

6. Cf. la photographie « historique » prise devant l'entrée de la Vache, publiée dans *Quatre cents siècles d'art pariétal*, fig. 335.

7. FÉAUX (M.). — Excursion à la grotte de la Vache, près Les Eyzies. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 23, 1896, pp. 335-346.

8. Cf. BREUIL (H.). — Ma vie en Périgord, t. 87, 1960 pp. 114-131 et ROUSSIER (A.). — Hommage à l'abbé Breuil, *ibidem*, t. 88, 1961, pp. 176-181 (bibliographie). — Une bibliographie complète des travaux de l'abbé Breuil a été publiée dans une brochure intitulée *Hommage à M. l'abbé Henri Breuil pour son quatre-vingtième anniversaire*, Macon, M^{lre} Henri Martin, éditeur, novembre 1957.

9. BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles d'art pariétal*. — Centre d'études et de documentation préhistoriques, Montignac, 1952, 413 p., 531 fig.

10. LAMING-EMPERAIRE (A.). — *La signification de l'art rupestre paléolithique*. — Paris, Picard, 1962, 424 p., 49 fig., 24 pl., 10 tableaux, 1 carte h-t. Cet ouvrage et celui de l'abbé Breuil étant fréquemment cités dans notre article, nous ne les mentionnerons que sous forme abrégée. De même nous abrègerons *Bulletin de la Société préhistorique française* en B.S.P.F., et *Congrès préhistorique de France* en C.P.F.

notices historiques et descriptives de chaque site sont écourtées et nous ne citons que les références bibliographiques principales.

Seules seront envisagées les œuvres rupestres *pariétales*, c'est-à-dire exécutées sur les parois des grottes et abris, ou sur des blocs ou écailles manifestement détachés de la paroi. Il existe des blocs décorés volumineux, que les paléolithiques ont cependant pu disposer à leur guise dans leur habitat (Fourneau-du-Diable), ou transporter (Abri Cellier, la Ferrassie, Laussel...). Ces œuvres justifient par leur nombre un inventaire particulier, quoique dans beaucoup de cas leur style et leur technique s'apparentent plutôt à l'art rupestre pariétal ¹¹.



INVENTAIRE DES GROTTES ET ABRIS ORNES ¹²

TEYJAT (grotte de la Mairie à), commune de Teyjat. M.H.C. * ¹³

Rive droite du Bas, ruisseau affluent du Bandiat, à 10 kilomètres au nord-est de Nontron. La grotte s'ouvre près de l'école. Dès 1889, Perrier du Carne y effectua des fouilles. En 1903, D. Peyrony vint y découvrir les gravures. En octobre 1904, P. Bourrinet reprit la fouille du gisement, aidé fréquemment par D. Peyrony ; de nouveaux blocs gravés furent alors exhumés.

Les gravures ont été exécutées sur une ancienne coulée de calcite blonde située à une dizaine de mètres du porche, et sur des blocs détachés de celle-ci. Certains de ces blocs avaient été dressés contre la paroi et furent recouverts par la couche archéologique C (Magdalénien VI) et par des éboulis détritiques stériles ; deux autres étaient enfouis dans le dépôt stérile B intercalé entre la couche inférieur A (Magdalénien V) et le dallage sur lequel se sont installés les magdaléniens VI. Un fragment de la cascade gravée fut trouvé dans la couche supérieure C.

L'ensemble des gravures rupestres ¹⁴ comprend une cinquantaine de dessins finement gravés, souvent achevés, en huit panneaux. Les rennes prédominent, puis les cerfs et les chevaux ; quatre bisons, trois bovidés se suivant, et deux ours complètent la décoration.

-
11. Dans certains cas, il est difficile de déterminer si un bloc détaché de la paroi fut décoré *avant* ou *après* sa chute.
 12. Nous n'ignorons pas que cet inventaire peut être incomplet, certaines découvertes n'ayant fait l'objet d'aucune prise de date ou publication. — On trouvera dans ce volume une étude de M^{me} de Sonnevile-Bordes sur les documents rupestres (art pariétal et sur bloc) datés par leur contexte archéologique.
 13. Nous avons choisi un ordre de répartition géographique, du nord au sud, en suivant les vallées. Les grottes et abris ouverts aux visites publiques sont affectés d'un astérisque.
 14. Il est malaisé de dire si tous les dessins ont été effectués sur la coulée avant qu'elle ne soit brisée.

Certaines figures sont bien détaillées, expressives, dans une attitude naturelle ; d'autres sont schématiques, esquissées et incomplètes.

CAPTAN (L.), BREUIL (H.), BOURRINET (P.) et PEYRONY (D.). — La grotte de la Mairie à Teyjat (Dordogne). — *Revue de l'École d'Anthropologie*, Paris, 1908, pp. 153-173, 13 fig. et pp. 198-218, 23 fig.
CAPTAN (L.), BREUIL (H.), PEYRONY (D.) et BOURRINET (P.). — Les gravures sur cascade stalagmitique de la grotte de la Mairie à Teyjat (Dordogne). — *Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, Genève, 1912, pp. 498-514, 13 fig.
BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 312-314, fig. 370-375.

VILLARS (grotte de), commune de Villars. M.H.C. *

Sur la rive gauche du Trincou, au lieudit le Cluzeau à quatre kilomètres en amont de Villars. En 1958 le Spéléo-Club de Périgueux découvrit les dessins rupestres dans cette belle grotte à concrétions qu'ils exploraient depuis 1953. Étudiée par l'abbé Glory qui en a donné un inventaire incomplètement illustré, elle comprend, répartis dans deux salles proches de l'entrée, 29 sujets dont 8 chevaux peints en noir ¹⁵, 2 bisons, 2 bovidés, 1 ours gravé, 5 anthropomorphes dont un peint face à un bison semi-ployé, et plusieurs signes. Certaines peintures ont été diluées par des suintements et souvent recouvertes d'un voile de calcite plus ou moins transparent.

GLORY (A.) et PIERRET (B.). — La grotte ornée de Villars (Dordogne). — *B.S.P.F.*, t. 57, 1960, pp. 355-361, 4 fig.

FOURNEAU-DU-DIABLE (gisement du), commune de Bourdelles. M.H.C.

Rive droite de la Dronne, à 1800 mètres en amont de Bourdelles. Lors des fouilles qu'ils entreprirent entre 1909 et 1930, Belvès et D. Peyrony mirent à jour, entre la falaise et de gros blocs éboulés, un fond de hutte du Solutréen supérieur ¹⁶. Un bloc sculpté de bovidés était disposé contre le mur nord. Un deuxième gros bloc était noyé sur la même face nord dans l'angle nord-ouest ; compte tenu de son volume (1,5 m³), il est probable que les paléolithiques ne l'ont pas déplacé. Sur sa face apparente, D. Peyrony a remarqué en 1924 « de nombreuses taches noires très altérées, donnant le profil confus de deux bêtes se suivant ». Au pied de ce rocher, dans la strate moyenne, fut trouvé un important amas d'ocre rouge. C'est à cette phase moyenne de l'occupation de la hutte que D. Peyrony rapporte la « décoration » de ce bloc. Devant le rocher, trois trous étaient creusés dans le sol.

PEYRONY (D.). — Les gisements préhistoriques de Bourdelles (Dordogne). — *Archives de l'I.P.H.*, mémoire 10, juin 1932, pp. 63-64, fig. 49.

15. La teinte bleutée de certaines figures est le résultat d'une altération de l'oxyde de manganèse.

16. La couche solutréenne a été divisée par D. Peyrony en trois strates qui appartiennent toutes au Solutréen supérieur.

BERNOUS (grotte des), commune de Bourdeilles. M. H. C.

Rive droite de la Dronne, à 800 mètres en amont de Bourdeilles, peu après le gisement et l'abri des Francillous. La grotte fut découverte en 1927 lors d'une exploitation de castine par les Ponts et Chaussées. La même année D. Peyrony, visitant la grotte, aperçut des gravures où il déchiffra 3 figures. En 1929, aidé par son fils Elię, il fouilla à l'entrée une couche archéologique contenant quelques silex moustériens mélangés à des silex pouvant être rapportés à l'Aurignacien typique.

La cavité est une galerie unique rectiligne perpendiculaire à la falaise. Elle mesure 24 mètres de long ¹⁷. Les dessins sont localisés sur la paroi gauche, entre 3 et 9 mètres de l'entrée, mais des vestiges de traits gravés se remarquent sur la même paroi jusqu'à 12 mètres de profondeur.

D. Peyrony a déchiffré un mammoth, un rhinocéros, puis un ours. Ces trois figures sont d'un style médiocre, comparable à celui de dessins aurignaciens de la Ferrassie.

PEYRONY (D.). — Les gisements préhistoriques de Bourdeilles (Dordogne). — *Archives de l'I.P.H.*, mémoire 10, juin 1932, pp. 5-9 fig. 4-5.

BEUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 315.

PETIT-PUYROUSSEAU (abri du), commune de Périgueux.

Situé sur le flanc du coteau dominant le quartier du Toulon à Périgueux (rive gauche de l'Isle), l'abri, découvert en 1875, fut fouillé par M. Féaux en 1875-1876, puis par J. Champagne au début du siècle. Ce dernier trouva deux fragments de roche provenant *peut-être* des parois ou du plafond, avec « gravures de dessins » ; il les donna à E. Rivière qui les signale sans les décrire. L'industrie du Petit-Puyrousseau est un Périgordien supérieur à gravettes.

RIVIÈRE (E.). — Trente-sept années de fouilles préhistoriques... — *Congrès de l'A.F.A.S.*, Lyon, 1906, p. 19 du tiré à part.

GABILLOU (grotte de), commune de Sourzac. M.H.C.

Rive droite de l'Isle, à quelques centaines de mètres en aval de Mussidan. La grotte est une étroite fissure, longue d'une trentaine de mètres, qui s'ouvre sous une maison du hameau de Gabillou. Les premiers dessins furent aperçus par deux ouvriers maçons qui refaisaient le mur obturant la cavité. M. Chamarty, son neveu et M. Truffier entreprirent une première étude qui fut admirablement poursuivie par son propriétaire actuel le Dr J. Gaussen. Celui-ci fouilla en outre un gisement du Magdalénien III situé à l'entrée de la grotte.

¹⁷. Et non 42 mètres comme indiqué par erreur par D. Peyrony et, à sa suite, certains auteurs.

Sur les parois et le plafond sont gravées 223 figures et signes, dont 15 présentent des traces de couleur. Les chevaux dominant (56), puis les rennes (21). A noter plusieurs félins et ours, 2 lièvres, 5 animaux fantastiques, 2 figurations humaines, 2 anthropomorphes et 3 sorciers dont un, cornu, le dos couvert d'une dépouille animale (?), rappelle les personnages hybrides des Trois-Frères (Ariège). Parmi les 68 signes, notons 2 tectiformes, 10 quadrillages, et plusieurs autres types que l'on retrouve à Lascaux.

GAUSSEN (J.). — La grotte ornée de Gabillou (près Mussidan, Dordogne). — *Publications de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux*, mémoire n° 3, Bordeaux, Delmas, 1964.

ROUFFIGNAC (grotte de), commune de Rouffignac. M.H.C.*

Cette grotte, l'une des plus vastes de France pour la longueur de ses galeries (10 kilomètres), est située entre les vallées de l'Isle et de la Vézère, à 4 kilomètres au sud de Rouffignac, 8 des Eyzies, sur le flanc droit d'une vallée qui pique au sud vers Manaurie. Visitée depuis des siècles, la grotte était souvent décrite dans les ouvrages anciens de cosmographie et de géographie qui mentionnaient parfois des « peintures, vestiges de plusieurs sortes de bestes ». La première citation se trouve dans la *Cosmographie Universelle de tout le Monde* de Belleforest (1575).

Il y a quelques années, le propriétaire de la grotte, M. Ch. Plassard, avait attiré l'attention de MM. L.-R. Nougier et R. Robert sur les peintures ; ceux-ci visitèrent la grotte le 26 juin 1956, puis appelèrent l'abbé Breuil, qui vint le 17 juillet confirmer l'authenticité des dessins et l'importance de cette « découverte » officielle. On sait que la vaine et stupide polémique qui suivit n'eut aucun rapport avec la Science. L'étude des phénomènes naturels qui commandent la conservation des dessins préhistoriques, la rigueur anatomique des figures d'animaux disparus de France, leur style, leur nombre, écartent tous les doutes.

Rouffignac est la grotte des mammouths, isolés ou groupés en hardes parfois affrontées ; les bouquetins, les bisons, les chevaux et plusieurs rhinocéros complètent la faune dominante de la grotte. Ces figures sont peintes en noir, gravées, ou incisées dans la couche argileuse ou marnifiée recouvrant parois et plafonds. A noter en outre un grand plafond à tracés « macaroniques ».

NOUGIER (L.-R.) et ROBERT (R.). — *Rouffignac, I, galerie Henri Breuil et grand plafond*. — Firenze, Sansoni, 1959.

SUDRIE (grotte de la), commune de Villac.

Rive gauche de l'Elle, affluent de la Vézère. La grotte est située sous le hameau de la Sudrie, à 1200 mètres au sud-est de Villac. Elle est creusée dans une formation de grès rouge permien. A 40 mètres à gauche de la grotte ornée, un gisement fut fouillé en 1884

par Salviat sous le gros rocher formant abri. C'est en 1932 que L. Peyrille et Delmas découvrirent les gravures. En 1964, J. Couchard et A. Roussot reconnurent des vestiges de gravures indéterminables dans une cavité prolongeant sur la droite l'abri précité.

Dans la grotte, la principale figure, la seule déterminable, est une grande biche tournée à gauche, longue de 155 centimètres, profondément gravée, sur un panneau situé à deux mètres face à l'entrée.

GLORY (A.), BAY (R.) et KOPY (F.). — Gravures préhistoriques de l'abri de la Sudrie (Dordogne). — *Rivista di Scienze preistoriche*, t. 4, 1949, pp. 97-100, 2 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 291 et fig. 359 18.

LASCAUX (grotte de), commune de Montignac. M.H.C.

Rive gauche de la Vézère, sur le flanc du coteau dominant la ville, patrie de Joubert. Les circonstances de la découverte de la grotte, le 12 septembre 1940, par Marsal et Ravidat, sont bien connues. Célèbres sont les peintures hautes en couleurs, notamment dans la première grande salle et le diverticule axial où elles ont été exécutées sur une couche de calcite cristallisée recouvrant parois et plafonds. Dans le couloir de droite, l'abside, la nef et le diverticule terminal, s'associent gravures et peintures en des superpositions parfois complexes. Quinze cents figures gravées ont été à ce jour déchiffrées par A. Glory.

L'abbé Breuil et D. Peyrony avaient rapporté la majeure partie de la décoration au premier cycle aurignaco-périgordien. Les analyses de charbons par la méthode du C 14, l'étude des quelques documents lithiques et osseux, la comparaison avec d'autres sites mieux datés (Gabillou), laissent supposer que les dessins de Lascaux doivent être un peu rajeunis.

La grotte est fermée au public depuis le mois d'avril 1963. Une commission scientifique, groupant plusieurs spécialistes en biologie, climatologie et minéralogie, cherche à pallier les dégradations dues à l'afflux des visiteurs 19.

BATAILLE (G.). — *Lascaux ou la naissance de l'art*. — Genève, Skira, 1955.

BREUIL (H.). — Découverte d'une remarquable grotte ornée au domaine de Lascaux, Montignac (Dordogne). *Acad. des Insc. et Belles-Lettres*, 1940, pp. 387-490 et *La Grotte de Lascaux*, *Bull. de la Soc. hist. et archéo. du Périgord*, t. 67, 1940, pp. 485-490.

18. L'auteur y publie le relevé qu'il a exécuté en 1937. Le décalque d'A. Glory, op. cit., en diffère nettement mais paraît plus conforme à la réalité.

19. On sait que des modifications de structure sont intervenues au niveau de la couche de calcite supportant les peintures. La végétation algale qui s'est développée sur les fresques s'accompagne en effet d'altérations physico-chimiques et cristallographiques graves intéressant le support même des colorants. Les recherches en cours sont d'autant plus délicates qu'elles sont les premières effectuées dans ce domaine souterrain, et que lors de la découverte de la grotte peu d'observations furent effectuées permettant de connaître l'état original du milieu.

- BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 106-151, fig. 71-115.
LAMING-EMPERAIRE (A.). — *La signification de l'art rupestre...*, passim et pp. 239-287, fig.
LAMING-EMPERAIRE (A.). — *Lascaux. Peintures et gravures.* — Paris, Union générale d'Éditions, 1964.
WINDELS (F.). — *Lascaux « Chapelle sixtine » de la Préhistoire.* — Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1948 20.

MERVEILLES (abri des), commune de Sergeac *.

Vallée de la Vézère, rive gauche, quelques mètres avant le débouché du vallon des Roches. L'abri, fouillé par A. Reverdit, E. Rivière et surtout Mac Curdy (1924-1930) puis F. Delage (1933-1934), a fourni des industries moustériennes et du Périgordien à Noailles. R. Castanet, fils du fouilleur qui travailla longtemps avec D. Peyrony, nous a montré sur la droite de l'abri des vestiges de traits gravés et peints. La couleur rouge ne semble pas être, en effet, due à une oxydation naturelle de la roche. Un sillon gravé, esquissant un dos de bison, est à vérifier après décapage d'une importante couche d'algues et de mousses.

BLANCHARD (abri), commune de Sergeac. M.H.C. *

Situé sur le flanc droit du vallon des Roches, affluent de la Vézère, l'abri fut fouillé vers 1878 par A. Reverdit et en 1909-1911 par L. Didon. Les deux niveaux archéologiques appartiennent à l'Aurignacien I et II.

Dans la couche E, superposée à la couche archéologique supérieure D, L. Didon a trouvé deux blocs représentant, selon H. Breuil, deux figures de bovidés, en rouge et noir. A. Glory, en raccordant les deux blocs conservés au Musée du Périgord, a reconstitué un seul animal à quatre pattes, au ventre lourd, ayant plutôt la forme d'un cheval 21.

- BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 276 et fig. 315.
DIDON (L.). — Faits nouveaux constatés dans une station aurignacienne des environs de Sergeac. — *Congrès inter. d'Anth. et d'Arch. préhist.*, Genève, 1912, t. 1, pp. 337-350, 8 fig. (résumé d'un article précédent et mention, sans figures, des blocs peints).
GLORY (A.). — Les peintures de Lascaux sont-elles périgordien-nes ? — *Antiquités nationales et internationales*, fasc. II, Jull. 1960, pp. 26-32, 3 pl.

20. Et une multitude de références (plus de 150 titres) dont nous donnerons une liste détaillée prochainement.

21. Dans *L'Age de Pierre* (Paris, Albin Michel, 1960), H. Breuil et L. Berger-Kirchner mentionnent (p. 44), provenant de la fouille de Didon, un bloc orné d'un « bouquetin femelle dont le sexe est incisé » (?). Devant l'abri existe encore un gros rocher, éboulé de la voûte ancienne (?), portant des traits gravés à déchiffrer.

CASTANET (abri), commune de Sergeac. M. H. C. *

Dans le même vallon des Roches, à quelques mètres en amont de l'abri Blanchard. Le gisement aurignacien fut fouillé par D. Peyrony et M. Castanet. Deux couches archéologiques A et C étaient séparées par des éboulis calcaires stériles B ²².

Dans le niveau d'interoccupation B, D. Peyrony signale « plusieurs grandes plaques portant des anneaux à plat et parfois des parties gravées ou peintes en rouge ou en noir, dont les dessins étaient inintelligibles, mais dénotaient une décoration de la voûte au cours de la première occupation », et, dans la couche C « un nombre important de plaques calcaires de toutes dimensions, dont une face régularisée présente des traces de peintures noires ou rouges », reposant sur la couche archéologique, la face décorée en bas. « Elles provenaient toutes de la voûte effondrée » ²³.

PEYRONY (D.). — Le gisement Castanet, vallon de Castelmarle, commune de Sergeac (Dordogne), Aurignacien I et II. — *B.S.P.F.*, t. 32, pp. 418-443, 22 fig.

REVERDIT (abri) commune de Sergeac. M.H.C. *

Sur la rive gauche du vallon des Roches, face à l'abri Castanet. L'abri porte le nom de l'archéologue qui le découvrit et le fouilla en 1878. M. Féaux (1879), M. Castanet (1909), L. Didon et D. Peyrony (à partir de 1910) puis F. Delage (1911-1914) y entreprirent également des recherches. C'est en 1923 que M. Castanet découvrit la décoration sculptée sur la voûte de l'abri. La coupe stratigraphique relevée par Delage montre deux niveaux archéologiques du Magdalénien III.

La frise sculptée comprend cinq animaux tournés à droite, dont trois bien conservés. On y reconnaît encore un cheval et deux bisons. Dans les déblais, Delage a trouvé d'autres fragments sculptés et des morceaux de calcaire à vestiges de couleur noire et rouge provenant peut-être de la voûte.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 276-277, fig. 313.

DELAGE (F.). — *Les Roches de Sergeac* (Dordogne). Abri Reverdit. — *L'Anthropologie*, t. 45, 1935, pp. 235-317, 21 fig. (dont trois croquis de la frise sculptée, par l'abbé Breuil).

LABATTUT (abri), commune de Sergeac. M.H.C.

Sur la rive gauche du vallon des Roches, en aval de l'abri Reverdit. Le gisement fut fouillé par L. Didon en 1912-1913. Ces recherches sont restées inédites dans leur ensemble. H. Breuil

22. D. Peyrony attribuait à l'Aurignacien I la couche inférieure, à l'Aurignacien II la supérieure. D. de Sonneville-Bordes rapporte cette dernière à une stade évolué de l'Aurignacien I.

23. D. Peyrony publie quatre des plaques (fig. 21 et 22), qui doivent en principe être toutes au Musée des Eyzies. Sur l'une d'elles, nous avons cru reconnaître un bison incomplet, en bandes rouges et noires, aux jambes raides.

(*Revue Anthropologique* de 1927 et 1929) donne quelques indications stratigraphiques. On aurait donc deux couches de Périgordien à Noailles, surmontées par un faible niveau solutréen.

L'art rupestre est représenté par plusieurs blocs détachés de la voûte ou de la paroi de l'abri. Tous ²⁴ auraient été trouvés par Didon dans la couche stérile entre les deux niveaux périgordiens. Ce sont : un bloc orné d'un cheval en fort relief (Muséum d'Histoire naturelle de New-York, selon Laming-Emperaire); un bloc portant une main cernée de peinture noire; un ensemble de dalles, dont deux principales, se raccordant, comprennent un mammoth, un cervidé (?), un bison, peints en noir avec traces de couleur rouge pour le fond et quelques détails des dessins ²⁵ (Musée de Saint-Germain-en-Laye); une plaque décorée d'un cerf élaphe au trait noir, à ramure bien développée, en perspective tordue; plusieurs blocs à vestiges de peinture.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 276-277, fig. 314 et 316.
GLOZY (A.). — Les peintures de Lascaux sont-elles périgordiennes ? — *Antiquités nationales et internationales*, fasc. II, juillet 1960, pp. 26-32, 3 pl.

FORET (grotte de la), commune de Tursac, M.H.C.

Flanc gauche du vallon de Fontpeyrine, peu avant son débouché sur la rive gauche de la Vézère, à 100 mètres de l'abri du Facteur ²⁶, non loin de la Maison Forte de Reignac ²⁷. La cavité comprend une étroite galerie principale à peu près rectiligne, longue d'une vingtaine de mètres, à deux « étroitures », où D. Le Dren découvrit en 1952 un renne gravé et un panneau de dix animaux gravés sur une fragile chape argileuse recouvrant une banquette rocheuse. A l'entrée de la grotte, avant la galerie, existent des vestiges de traits gravés.

Les figures sont petites (20 à 30 cm) et par leur style rappellent plusieurs dessins de Gabillou. Rennes, chevaux, bouquetin et félin composent la faune figurée. Sous le premier renne isolé est un signe quadrillé.

LE DREN (D.). — La grotte de la Forêt à Tursac. — *Bulletin de la Société d'Etudes et de Recherches préhistoriques*, Les Eyzies, n° 9, 1959, pp. 46-48, 1 pl. ²⁸.

MADELEINE (abri de la), commune de Tursac, M.H.C.

Le grand abri de la Madeleine est situé au bord de l'eau, sur la rive droite de la Vézère, face au château de Marzac. Fouillé dès 1863

24. Sauf peut-être le bloc décoré d'une main négative noire, dont je n'ai pu retrouver ni la position stratigraphique, ni la localisation actuelle.

25. Récemment étudiés et publiés ainsi que le bloc suivant, par A. Glory, *op. cit.*

26. Aurignacien et Périgordien à Noailles.

27. Solutréen supérieur et Magdalénien.

28. Un article, paru en 1953 dans le C.P.F., co-signé par A. Glory et l'abbé Jardel, n'était pas illustré.

par E. Lartet et H. Christy, puis par Girod, Massénat, Rivière, il fut repris de 1910 à 1913 par L. Capitan et D. Peyrony. Les trois niveaux du Magdalénien supérieur y sont représentés, surmontés par un horizon azilien.

Dans la partie la plus profonde de l'abri, entre deux blocs rocheux, sur une surface assez régulière de la paroi, D. Peyrony a signalé quelques traits gravés indéchiffrables recouverts en majeure partie de stalactite²⁹. Dans les déblais, deux blocs se raccordant, détachés de la voûte, donnent une tête de bison au nez busqué, à une corne et une oreille, à l'œil expressif, de style magdalénien supérieur.

CAPITAN (L.) et PEYRONY (D.). — La Madeleine... — *Publications de l'Institut international d'Anthropologie*, n° 2, 1928, pp. 115-117, fig. 69.

PEPUE (Roc de la), commune de Manaurie.

Le rocher de la Pépue est situé à dix mètres sur la gauche de la D 31 allant de Manaurie à Fleurac, 400 mètres après avoir passé le pont sur le ru de Manaurie. Il est formé de blocs de grès³⁰ sur dix mètres de long et cinq de hauteur maximale. La face orientale du plus volumineux est érodée en forme d'abri bas ; c'est sur sa surface que D. Peyrony déchiffra en 1918 et, avec son fils, en 1922, deux figures animales mêlées à de nombreux sillons se recoupant, certains manifestement naturels, d'autres tracés par l'homme. L'attribution au Paléolithique de ces deux figures, un équidé et un capridé, n'a pas été confirmée par H. Breuil.

PEYRONY (D.). — Gravures préhistoriques du Roc de la Pépue, à Peyrelevade, commune de Manaurie (Dordogne). — *Revue anthropologique*, 1922, pp. 116-118, 2 fig.

LAUGERIE-HAUTE (abri de), commune des Eyzies, M.H.C. *

Situé sur la rive droite de la Vézère en amont des Eyzies ce gisement célèbre fut d'abord fouillé par E. Lartet et H. Christy dès 1863, et par de nombreux « archéologues » dont O. Hauser. Les recherches entreprises ensuite par D. Peyrony et son fils permirent de préciser la stratigraphie importante de ce site en découvrant, sous les couches solutréennes, des niveaux aurignaciens, périgordiens et protomagdaléniens. Plus récemment (1955 et sq.), une fouille de sauvetage et de ravivage de la coupe-témoin orientale permit à F. Bordes de préciser et de compléter les résultats obtenus par D. Peyrony.

29. Il s'agit en fait de calcite transformé en *moon milk*.

30. Il s'agit de grains de sable agglomérés par un ciment siliceux, formations que l'on rencontre dans les sables tertiaires du Périgord et qui apparaissent par érosion des terrains encaissants plus meubles. Ces dépôts détritiques semblent postérieurs aux « sables du Périgord » et se trouvent par plaques ou par nappes en discordance sur le plateau sédimentaire du Crétacé supérieur.

Dans presque tous les niveaux ont été trouvés des fragments de pierre calcaire tombés de la voûte portant des vestiges de gravures ou de peintures témoignant d'une décoration renouvelée de l'abri ³¹.

D. Peyrony décrit, en outre, comme un « temple-abri » un « coin retiré, fermé en avant par de gros éboulis, auquel on n'accédait que par un étroit passage longeant la falaise du côté ouest, n'ayant été au Magdalénien V, ni un habitat, ni un atelier... [qui devait être] le lieu sacré, le temple de quelque tribu... » Sur la voûte, à l'extrémité orientale de l'abri, existe en effet un panneau de deux séries de gravures médiocres assez dégradées, de lecture malaisée.

BORDES (F.). — Nouvelles fouilles à Laugerie-Haute Est. Premiers résultats. — *L'Anthropologie*, t. 62, 1958, p. 212 (sur le bloc peint).
PEYRONY (D. et E.). — Laugerie-Haute, près des Eyzies (Dordogne). — *Archives de l'I.P.H.*, mémoire 19, juin 1938, passim et pp. 72-73, fig. 54.

POISSON (abri du), commune des Eyzies. M.H.C. * ³²

Le vallon de Gorge d'Enfer débouche sur la rive droite de la Vézère entre le Grand Roc et le Roc de Tayac. L'abri du Poisson, actuellement muré, jouxte l'abri Lartet sur le flanc sud (rive gauche) du vallon, en contrebas de la falaise. P. Girod, qui le découvrit, fouilla la couche aurignacienne en 1892 ; D. Peyrony en 1917-1918 fit déblayer l'abri et reconnut un niveau du Périgordien supérieur séparé de l'Aurignacien I par 40 cm d'éboulis stériles. Le poisson sculpté fut découvert par Marsan en 1912 ; acquis en secret par le Musée anthropologique de Berlin, par l'intermédiaire d'O. Hauser, il était en cours de dépose quand, le 11 novembre 1912, D. Peyrony intervint et fit poser les scellés par décision ministérielle.

L'abri est en forme d'abside semi-circulaire de 8 m de largeur et 7 de profondeur. De nombreux traits gravés indéchiffrables se trouvent sur toute la surface du plafond. Le poisson est sculpté à 4 mètres du surplomb extérieur, à 2 mètres environ du fond de l'abri, la tête orientée à peu près est-sud-est ³³. Il s'agit d'une œuvre associant la gravure et la sculpture par champlevé, exécutée par raclages et piquetage. Longueur totale 105 cm ; D. Peyrony signale deux anneaux cassés sur la partie dorsale de la nageoire caudale. Dans les déblais des fouilles antérieures, D. Peyrony a

31. D. Peyrony les signale plus précisément dans les couches suivantes : B, Périgordien III de Peyrony, VI de Bordes ; H', Solutréen inférieur ; couche d'interoccupation entre les Magdaléniens I et II (à l'est) ; J, couche d'interoccupation entre les Magdaléniens III et V (à l'est) ; sommet de K, Magdalénien V. En outre, F. Bordes a trouvé dans la couche 39 (éboulis thermoclastiques entre la couche 38, protomagdalénienne, et la couche 40 du Périgordien VI) un bloc qui « présentait sur sa face inférieure des traces de peinture polychrome, noire et rouge (probablement contours noirs remplis de rouge) ».

32. On peut visiter cet abri, accompagné du guide de Laugerie-Haute.

33. C'est-à-dire vers la Vézère. Mais cette disposition a-t-elle une signification ?

ramassé deux fragments de jambes sculptées, enduits d'ocre rouge, et deux pierres peintes en rouge et gravées. Sous l'abri reste une grande dalle détachée de la voûte présentant des traits gravés.

BREUIL (H.) et SAINT-PÉRIER (R. de). — Les Poissons, les Batraciens et les Reptiles dans l'art quaternaire. — *Archives de l'I.P.H.*, mémoire 2, juillet 1927, pp. 7-8, fig. 1 (relevé du poisson par H. Breuil).

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 304-305, fig. 350 (photo).
PEYRONY (D.). — Les abris Lartet et du Poisson à Gorge d'Enfer (Dordogne). II. Abri du Poisson. — *L'Anthropologie*, t. 42, 1932, pp. 245-268, fig. 2-11.

LARTET (abri), commune des Eyzies. M.H.C.

En amont de l'abri du Poisson, dont il n'est séparé que par un bec rocheux, l'abri mesure 16 mètres de long. Il fut découvert et fouillé en 1863 par les deux « pionniers de la Préhistoire » Lartet et Christy. D. Peyrony y effectua une fouille en 1918. L'Aurignacien I était bien représenté, le Périgordien inférieur par quelques silex.

Dans les déblais, D. Peyrony a trouvé les fragments d'une grande pierre calcaire portant, sur une face régularisée, des traces de couleur rouge et noire ; « la face opposée était irrégulière, comme si elle avait été arrachée de la roche ».

PEYRONY (D.). — Les abris Lartet et du Poisson à Gorge d'Enfer (Dordogne). I. Abri Lartet. — *L'Anthropologie*, t. 42, 1932, pp. 241-244, 1 fig.

OREILLE D'ENFER (abri-grotte d'), commune des Eyzies.

En amont des deux précédents et de la grande « Gorge d'Enfer », un petit abri donne accès à une galerie d'une vingtaine de mètres. Sous l'abri, le gisement, du Périgordien supérieur à burins de Noailles et du Solutréen supérieur, a été fouillé par E. Lartet, E. Rivière (1899), puis L. Giroux et bien d'autres, souvent clandestinement. Les gravures, situées sur une banquette à droite de l'entrée de la grotte, furent découvertes en 1922 par J. Massias³⁴. Elles étaient enfouies sous le remplissage périgordien selon H. Breuil. Pour leur style, il est en effet probable qu'elles se rapportent à cette époque. Le panneau, long d'un mètre, est incisé de traits profonds parmi lesquels se reconnaissent deux silhouettes de petits ruminants.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 307 et fig. 355.

DEMELLE (abri), commune des Eyzies.

Derrière l'église de Tayac, un affleurement rocheux longe le coteau sur lequel s'étagent les maisons du village, de la combe de

34. Le rocher gravé a été découpé et transporté au Musée des Eyzies.

Tayac, au nord, à la grotte de la Croze à Gontran, au sud. Plusieurs abris y sont creusés, servant souvent actuellement de bûcher ou de poulailler. Du nord au sud on trouve donc : les abris Demelle, à l'angle de la combe, Delluc, Crolus et Fournier, puis la Croze.

Dans la partie gauche du premier existent des traces de gravures où l'abbé Breuil, lors de sa « retraite » forcée en juin 1940, avait déchiffré une corne gravée de ruminant, que nous avons pu retrouver.

GLORY (A.). — Les gravures préhistoriques de l'abri Delluc. Les Eyzies (Dordogne). — *B.S.P.F.*, t. 46, 1949, pp. 217-219, 1 fig. (l'auteur mentionne les quatre abris précités, la figure correspond au relevé des gravures de l'abri Delluc).

DELLUC (abri), commune des Eyzies.

L'abri mesure 5 mètres de largeur, il est profond de 4, haut de 1,75. En 1947 l'abbé Glory y a déchiffré quatre dessins schématiques, de style aurignacien, au milieu de nombreux traits parasites : une tête de bovidé (?), un bouquetin, un ours et un avant-train de jeune bovidé.

GLORY (A.), *op. cit.*, fig.

CROLUS (abri), commune des Eyzies.

Quinze mètres plus loin le rocher est de nouveau creusé de deux abris. Dans celui de droite R. Peyrille découvrit, en 1922, un petit cheval sculpté que l'abbé Breuil vit en 1926. A. Glory en 1949 n'en a retrouvé qu'une patte arrière et la croupe.

GLORY (A.), *op. cit.*

FOURNIER (abri), commune des Eyzies.

Dans cet abri en partie effondré, A. Glory signale « une voûte incisée de traits curvilignes gravés profondément et longs de 0,20 à 0,25. Certains motifs peuvent évoquer des silhouettes de croupe et de pattes d'animaux... ».

GLORY (A.), *op. cit.*

CROZE A GONTRAN (grotte de la), commune des Eyzies. M.H.C.

Située comme les précédents abris sur la rive gauche de la Vézère, la grotte est creusée presque au sommet du coteau à la limite méridionale du village de Tayac, à 100 mètres de l'église. Après un porche formant abri, une galerie unique, plusieurs fois coudée, longue de 25 mètres environ, se termine par deux branches qui se rejoignent. Entre 1892 et 1893, E. Rivière effectua quelques fouilles superficielles à l'entrée. En 1907 l'abbé Vidal, curé de Tayac, fit vider le couloir et recueillit « divers objets » qui « lui furent

dérobés ». Les silex qu'il avait conservés étaient « d'un aurignacien assez vieux ». En 1908, les gravures furent aperçues par des amis de l'abbé Vidal qui les signala à l'abbé Breuil.

Ce sont tout d'abord des tracés digitaux stalagmités sur des coupolettes du plafond ; puis un panneau, sur la paroi droite du premier coude, finement gravé d'un bison, d'un mammoth et d'un cheval ; plus loin, après le deuxième coude, sur la paroi gauche et le plafond, un cheval long d'un mètre et deux plus petites figures d'un bovidé et d'un cheval ; au fond de la galerie à gauche, un bouquetin plus profondément incisé, à deux pattes arrières détaillées et une esquisse de patte antérieure, devant un signe (?) de traits parallèles obliques.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — La Croze à Gontran (Tayac) grotte à dessins aurignaciens. — *Revue anthropologique*, t. 24, 1914, pp. 277-280, 4 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 306, fig. 354.

PATAUD (abri), commune des Eyzies. M.H.C.

A l'entrée des Eyzies, sur la rive gauche de la Vézère, ce gisement est fouillé depuis quelques années par le professeur Movius, de l'Université d'Harvard, et son équipe. Les résultats ne sont pas encore publiés. Le professeur Movius nous a signalé que de nombreuses plaquettes avec des gravures et des taches de couleur rouge ou noire, détachées de la voûte de l'abri, ont été trouvées dans la couche 3 (Périgordien VI). Non encore assemblées, elles n'ont fait l'objet d'aucun déchiffrement.

FONT-DE-GAUME (grotte de), commune des Eyzies. M.H.C. *

L'entrée de la grotte se trouve dans la falaise d'un vallon affluent de la vallée de la Beune (rive gauche), à un kilomètre en amont des Eyzies. La grotte était connue depuis longtemps quand D. Peyrony, qui avait exploré le 8 septembre 1901 la galerie des Combarelles avec L. Capitan et H. Breuil, la visita le 15 et y découvrit la décoration gravée et polychrome qui fut remarquablement publiée en 1910.

Les nombreux dessins d'animaux et les signes forment un ensemble complexe d'époques variées où les superpositions sont fréquentes. Les peintures n'ont jamais eu depuis leur découverte la netteté des fresques de Lascaux ; il n'en demeure pas moins qu'elles se dégradent peu à peu en raison des alternances de dissolution et de recristallisation des carbonates par l'eau de condensation, abondante sur les parois de la deuxième partie de la cavité.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — *La caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies (Dordogne)*. — Monaco, 1910 (publié sous les auspices du Prince Albert de Monaco).

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 74-89, fig. 32-50.

COMBARELLES (grotte des), commune des Eyzies. M.H.C. *

Le petit vallon des Combarelles part sur la rive gauche de la vallée des Beunes, à 1 500 mètres en amont de Font-de-Gaume. A 100 mètres à l'intérieur de la combe, sur la droite, s'ouvre la grotte précédée d'un porche d'où partent deux galeries. La première à gauche, longue de 237 mètres, plusieurs fois coudée, se prolonge par un deuxième réseau inférieur très argileux, où coule un ruisseau. Les gravures n'existent que dans la galerie supérieure.

Le 8 septembre 1901, L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony recherchaient le gisement d'où provenait la Vénus en calcite ambrée découverte dans un chemin de Sireuil ; ils étaient guidés par Pomarel ; celui-ci leur ayant dit avoir aperçu des gravures dans sa grotte des Combarelles, ils s'y rendirent et reconnurent de nombreux dessins. L'abbé Breuil, le plus jeune et le plus svelte, rampa ce jour-là jusqu'au fond de la galerie. Les trois préhistoriens revinrent souvent pour étudier et décalquer les trois cents gravures qui couvrent, sur 70 mètres, les deux parois de la grotte. Sept gravures sont rehaussées de couleur noire, deux animaux sont peints en noir, deux tectiformes en rouge, une main humaine est cernée de noir. Parmi les gravures, outre la faune classique du Magdalénien, signalons plusieurs représentations humaines souvent masquées ou caricaturées, et des anthropomorphes.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — *Les Combarelles aux Eyzies (Dordogne)*. — Paris, Masson, 1924 (Institut de Paléontologie humaine).

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 90-101, fig. 51-66.

COMBARELLES II (grotte des), commune des Eyzies *.

La deuxième galerie de la grotte part sur la droite et va rejoindre la falaise sur la vallée de la Beune. E. Rivière avait entrepris des fouilles à son entrée vers 1894 ; en 1937, A. Pomarel perça un remplissage de brèche ossifère et d'argile qui l'obturait au bout de quelques mètres ; il découvrit des gravures que D. Peyrony vint authentifier. Dix-sept figures ont été déchiffrées par H. Breuil qui les attribue au Magdalénien ancien. Une tête d'antilope saïga, bien caractéristique, est certes le dessin le plus « original » de cet ensemble ³⁵.

PEYRONY (D.). — Gravures pariétales de la galerie de droite de la grotte des Combarelles. — *C.P.F.*, 12^e session, Toulouse-Foix, 1936, pp. 736-739, 3 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 101 et 105, fig. 67-70.

35. Cet animal fut rarement figuré dans l'art quaternaire. Ses ossements se retrouvent dans les couches du Magdalénien inférieur, mais non, en Périgord, au Magdalénien supérieur, excepté à Reignac. Une tête silhouettée de saïga est gravée au plafond de la grotte de Rouffignac.

REY (grotte), commune des Eyzies.

La grotte s'ouvre dans la falaise non loin des Combarelles, à quelques mètres avant l'angle du vallon sur la vallée de la Beune. C'est une galerie assez argileuse dont l'entrée fut fouillée par l'abbé Landesque, puis, entre 1892 et 1894, par E. Rivière. L'abbé Breuil aperçut en 1909 « des vestiges presque effacés et inintelligibles de gravures sur la paroi droite, dans la zone éclairée et couverte de petites algues vertes ».

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — *Les Combarelles aux Eyzies (Dordogne)*. — Paris, Masson, 1924, p. 9.

GREZE (grotte de la), commune de Marquay * 36.

Rive droite de la vallée de la Grande Beune. La grotte est située en contre-bas de la route qui, laissant celle de Marquay, monte vers le hameau de Bardenac. Une première salle, plutôt un abri profond, où sont les dessins, se continue par un couloir bas qui n'est pas décoré. En 1904, le D^r Ampoulange, fouillant le remplissage de ce porche, découvrit les gravures. Plusieurs années après, l'abbé Breuil s'aperçut « qu'il y avait, très évanoui, le bas-relief d'un gros bison du vieux Magdalénien », sur la paroi droite 37.

La seule figure complète est un bison mâle, long de 60 centimètres, profondément gravé sur la paroi de gauche. Une patte par paire, tête et corps de profil absolu, cornes de face, placent cette figure, par son style, au Périgordien. Des pattes et d'autres vestiges gravés ont survécu à la délitation des parois.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et AMPOULANGE (M.). — Une nouvelle grotte préhistorique à parois gravées. — *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1904, pp. 320-325, 3 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 287 et fig. 327.

CAP-BLANC (abri du), commune de Marquay. M.H.C. *

Toujours sur la rive droite de la Grande Beune, à 600 mètres en amont de la Grèze, l'abri du Cap Blanc est exposé au sud-ouest. Long de quinze mètres, profond en moyenne d'un mètre et demi, il possède à droite un renforcement formant une petite salle de deux mètres sur quatre.

C'est au cours d'une fouille effectuée en 1909 pour le compte du D^r J.-G. Lalanne que R. Peyrille, ayant trouvé un bloc, détaché de la voûte, sculpté d'un bison 38, nettoya la paroi de l'abri des terres

36. Guide de l'abri du Cap Blanc, que l'on trouve au hameau de la Grèze.

37. En 1905 l'abbé Breuil avait fouillé devant l'abri un foyer du Magdalénien III.

38. Ce bison, long de 45 centimètres, à une patte par paire, est conservé au Musée d'Aquitaine de Bordeaux où il est entré récemment avec l'importante donation Lalanne.

et concrétions, mettant au jour la frise sculptée. En avant de l'abri, les deux foyers sont du Magdalénien III selon H. Breuil. Par la suite (1930), D. Peyrony reconnut à gauche un niveau azilien superposé à une couche magdalénienne.

Sur treize mètres sont sculptées treize figures principales, dont un bovidé, cinq grand chevaux, les vestiges d'un sixième, l'avant-train d'un autre ³⁹, trois animaux indéterminés, dont deux, au-dessus du troisième cheval, ont leurs têtes accolées (bovidés ?), enfin deux petits bisons, dont un esquissé, sont sculptés sur les deux derniers chevaux de la frise ⁴⁰. Des points d'ocre rouge sur plusieurs figures attestent que ces œuvres étaient également peintes.

LALANNE (G.) et BREUIL (H.). — L'abri sculpté de Cap-Blanc à Laussel (Dordogne). — *L'Anthropologie*, t. 22, 1911, pp. 385-402, 6 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 282-285, fig. 322-325.

LAUSSEL (grand abri de), commune de Marquay.

Un peu en amont, passé le manoir de Laussel, le grand abri fut fouillé à partir de 1908 par le Dr Lalanne et une équipe dirigée par R. Peyrille. Les bas-reliefs étaient tous sculptés sur des blocs trouvés dans la couche du Périgordien supérieur, sauf la « Vénus à la corne » exécutée sur une face d'un énorme éboulis. C'est une femme aux formes opulentes, la main gauche, gravée, posée sur le ventre, le bras droit replié, tenant une corne de bovidé treize fois striée. La tête, tournée à droite, n'est pas détaillée. La sculpture se détache du fond grâce à un travail de champlévé obtenu par piquetage creusant sur la droite du corps et autour de la tête un profond sillon. De nombreuses traces de peinture rouge se voient sur toute la surface sculptée ⁴¹.

LALANNE (G.). — Bas-reliefs à figuration humaine de l'abri sous roche de « Laussel » (Dordogne). — *L'Anthropologie*, t. 23, 1912, pp. 129-149, 7 fig.

LALANNE (J.-G.) et BOUYSSONIE (J.). — Le gisement paléolithique de Laussel... L'art à Laussel. — *L'Anthropologie*, t. 50, 1946, pp. 127-129, fig. 84-85 et 120, et pl. coul. h.-t. (sur la « Vénus à la corne »).

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 278-285, fig. 317.

COMARQUE (grotte de), commune de Sireuil. M.H.C.

Sur la rive gauche de la Grande Beune, face à Laussel, le château de Comarque est bâti sur une falaise creusée à sa base d'un

39. Ce dernier, situé à droite du troisième grand cheval, le plus célèbre, fut détaché lors de la découverte par le Dr Lalanne ; nous ignorons où il se trouve.

40. M. S. Blanc aurait signalé une main sculptée, que j'ai vue, qui n'est pas très convaincante. Des collaborateurs du Professeur Leroi-Gourhan ont également reconnu un bouquetin sculpté.

41. Les sculptures de Laussel, sauf celle vendue frauduleusement en Allemagne par un collaborateur indélicat du Dr Lalanne, sont conservées au Musée d'Aquitaine.

abri et d'une petite grotte dans laquelle l'abbé Breuil et P. Paris découvrirent des sculptures et gravures.

Les principales figures se trouvent dans un étroit diverticule à droite de la salle unique. Les chevaux, gravés ou sculptés, prédominent et rappellent par leur style ceux du Cap Blanc. Quoique sans contexte lithique ces œuvres sont attribuées au Magdalénien III par H. Breuil ⁴².

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — Nouvelles grottes ornées de la vallée de la Beune. I. La grotte de Comarque. — *L'Anthropologie*, t. 26, 1915, pp. 505-514, fig. 1-10.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 285.

CALEVIE (grotte de la), commune de Meyrals.

Dans la vallée de la Petite Beune, la grotte ornée est située presque au sommet du coteau, sur la rive gauche, à 500 mètres en aval de Bernifal ⁴³. Les gravures furent découvertes par D. Peyrony (et L. Capitan ?) en 1903. Une première publication parut en 1904, illustrée de dessins schématiques. L'abbé Breuil effectua en 1928 des relevés qui furent publiés en 1952.

Le panneau gravé, faiblement éclairé par la lumière du jour, comporte quatre chevaux, deux entiers, deux têtes et, sur la droite, une tête d'équidé (?) utilisant le relief naturel de la paroi. Les dessins, très émoussés, rappellent ceux du vieux Magdalénien selon H. Breuil.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — Une nouvelle grotte à parois gravées, La Calévie (Dordogne). — *Revue de l'École d'Anthropologie*, Paris, 1904, pp. 379-381, 2 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 290-291, fig. 334.

BERNIFAL (grotte de), commune de Meyrals. M.H.C. *

L'entrée de la grotte est située dans un combe qui descend rapidement sur la rive gauche de la Petite Beune. En août 1902, D. Peyrony pénétra dans la cavité par une ouverture dans le plafond de la première salle ; en 1935 il déboucha l'ancienne entrée qui semble avoir été murée par les derniers paléolithiques qui abandonnèrent la grotte. Les premiers relevés de l'abbé Breuil, publiés en 1903, sont extrêmement schématiques et imprécis ; ceux qu'il refit en 1928, publiés partiellement en 1952, sont plus véridiques.

Une première salle est ornée de quelques peintures : esquisse

42. Comme pratiquement toutes les sculptures rupestres, qu'elles soient ou non accompagnées d'industries de cette époque.

43. Partant de la combe où s'ouvre la grotte connue de Bernifal, on suit la falaise qui domine la vallée d'une quinzaine de mètres. La grotte ornée est la huitième cavité que l'on rencontre au bout de 500 mètres. L'entrée principale forme un porche séparé par un pilier rocheux (quelques mètres en amont un étroit couloir débouche dans la première salle). Le panneau gravé est situé dans la troisième salle, face à l'entrée.

d'un mammoth au trait rouge et vestiges divers ⁴⁴, panneau d'une trentaine de points noirs, sur la paroi gauche; panneau de mains cernées de noir, barres, et mammoth brun-noir à droite. Par un passage retréci on accède à la deuxième partie de la cavité à l'entrée de laquelle se trouvent plusieurs panneaux gravés de mammoths, tectiformes, chevaux, hémionc et bisons. Vers le fond de la grotte, sur la gauche, part un diverticule étroit où sont gravés quatre mammoths.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — Les figures gravées à l'époque paléolithique sur les parois de la grotte de Bernifal (Dordogne). — *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, Paris, 1903, pp. 202-209, 5 fig.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 288-291, fig. 328-333.

NANCY (grotte de), commune de Sireuil.

Sur la rive droite de la Petite Beune, entre le moulin de Vicilmouly et celui de Cazelle, face à Bernifal, se jette le vallon du Goulet. La grotte est située au sommet du flanc gauche, peu avant son confluent sur la vallée. Découverte par des carriers en 1913, elle fut visitée la même année par P. Paris qui y mena l'abbé Breuil en 1915. Celui-ci étudia et publia deux vestiges de sculptures très effacées, dont un cheval, à droite de l'entréc, et deux gravures, un bison et un bouquetin, dans la dernière salle. En mars 1964, en recherchant les gravures avec nous, M. A. Chauffriasse découvrit, non loin des deux précédents un troisième dessin, d'un cheval, dont la gravure est très effacée par délitation de la roche granuleuse.

L'abbé Breuil attribuait les sculptures au vieux Magdalénien, les gravures au Périgordien.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — Nouvelles grottes ornées de la vallée de la Beune. II. La grotte Nancy à Viell-Mouly (Sireuil). — *L'Anthropologie*, t. 26, 1915, pp. 515-517, fig. 11 et 12.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 287.

BEYSSAC (grotte de), commune de Sireuil.

Sur la rive droite de la Petite Beune, la grotte s'ouvre au pied du grand surplomb rocheux formant abri à 80 mètres en amont du château de Beyssac. En août 1915, H. Breuil, visitant la grotte avec P. Paris et ses fils, remarqua une main gauche cernée de couleur rouge. Elle est encore bien visible, se détachant sur un fond de calcite blanche recouvrant la paroi ⁴⁵, à 2,60 m. du sol, sur la paroi droite

⁴⁴. Ces peintures étaient recouvertes d'une épaisse couche de moon milk (5 à 40 mm). Un décapage de la paroi pourrait faire apparaître d'autres figures.

⁴⁵. Cette calcite, épaisse de un à deux millimètres, recouvrait parois et plafonds dans les premiers mètres de la cavité. Bien conservée dans les parties hautes, elle est fortement corrodée au-dessous et disparaît entièrement; le calcaire jaune lui-même est corrodé. Une étude physique et climatologique est en cours.

du boyau principal, à 8 mètres de l'entrée ⁴⁶. Quelques vestiges d'ocre rouge existent non loin de la main.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — Nouvelles grottes ornées de la Beune. III. Grottes de Beyssac. — *L'Anthropologie*, t. 26, 1915, pp. 517-518, fig. 13.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 237.

CHATEAU LA TOUR (abri du), commune de Saint-André-d'Allas.

Sur la même rive de la même vallée, entre les châteaux de Beyssac et de Puymartin, le château du Roc d'Allas, grande bâtisse du XVIII^e siècle, est construit sur un rocher dont la base est creusée d'une grotte-abri. H. Breuil signale « une seule figure de petit cheval, assez incomplète, tournée à gauche, mesurant environ 0,45 mètres de long, qu'y découvrit autrefois le fils Peyrille et que j'ai copiée » ⁴⁷.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 290, repris par Laming-Empeaire (A.). — *La signification de l'art rupestre...*, p. 324.

ROC (grotte du), commune de Saint-André-d'Allas.

Toujours sur la rive droite de la Petite Beune, en amont du hameau d'Allas, et après le Pas-Estret, la vallée s'élargit quelque peu au niveau d'un vallon affluent venant du nord. A droite, soit quelques mètres en amont du vallon, deux ouvertures donnent sur une grande salle basse. En 1949, Lassar et L. Peyrille découvrirent une première gravure de cheval sur la paroi droite du premier porche en arc surbaissé de 4 mètres de large et 2 de flèche. Par la suite, Glory, Lassar et Ampoulange, en relevant le plan de la grotte, trouvèrent une autre tête d'équidé et des peintures rouges « semblaient représenter des têtes de bovidés » (cité par Laming-Empeaire).

LAMING-EMPERAIRE (A.). — *La signification de l'art rupestre...*, p. 324 (d'après un renseignement oral de D. Peyrony).

PUYMARTIN (grotte de), commune de Marquay.

Le château de Puymartin est au sommet du coteau sur la rive droite de la Petite Beune, en amont des précédents. La grotte s'ouvre en contrebas de la terrasse au sud du bâtiment. Sur le mur de droite et au plafond de la première salle existent des gravures qui furent découvertes en 1949 par Glory, Lassar et Ampoulange. Ce sont « surtout des quadrillages, des tracés curvilignes et peut-

46. Après la main, le boyau se prolonge sur plusieurs mètres en une galerie basse non décorée, où furent trouvés quelques éclats de silex. La main n'est pas éclairée par la lumière du jour en raison de la forme coudée de la galerie d'accès.

47. Ce relevé, à ma connaissance, ne fut pas publié. Nous avons visité tous les sites décrits dans cet inventaire, sauf celui-ci, sa propriétaire, M^{me} de La Tour, se refusant catégoriquement à laisser pénétrer dans cette grotte-abri qui lui sert de réserve !

être la silhouette d'un mammouth » (cité par Laming-Empeire d'après un renseignement oral de D. Peyrony). Existente également des traits de peinture noire dont l'authenticité est à vérifier et, dans un diverticule à droite, des vestiges de gravures peu lisibles.

LAMING-EMPEIRE (A.). — *La signification de l'art rupestre...*, p. 324.

MOUTHE (grotte de la), commune des Eyzies. M.H.C. *

Non loin du hameau qui lui a donné son nom, la grotte de la Mouthe est située sur le plateau de la rive gauche de la Vézère, à 1.500 mètres au sud-est des Eyzies. Son entrée est un porche surbaissé de neuf mètres de largeur, donnant sur une première grande salle au fond de laquelle part le boyau désobstrué en 1895.

Les premiers dessins commencent à 94 mètres de l'entrée. Plafonds et parois des couloirs et des petites salles sont décorés de figures gravées et peintes de plusieurs époques, probablement de l'Aurignacien au Magdalénien. Outre une faune variée, dans laquelle se distinguent deux rennes tachetés, un dessin de « hutte », gravé et peint, retient l'attention.

En 1959, une équipe de spéléologues périgourdins composée de MM. De Faccio, Lagrange et Vidal a exploré un boyau après la hutte. Deux figures ont été reconnues : un rhinocéros et un bison au trait noir, recouverts de calcite (renseignement oral de J. Lagrange).

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 292-303, fig. 335-347 48.

SAINT-CIRQ (grotte de), commune de Saint-Cirq-du-Bugue. M.H.C.

Entre les Eyzies et le Bugue, sur la rive droite de la Vézère, la grotte « Sous le Roc » ou grotte Noël Brousse, s'ouvre, en haut du village, dans une falaise retaillée au Moyen-Age. Un gisement magdalénien y fut fouillé en 1935-1936 par H. et L. Kidder. Dans la grotte proche, B. Mortureux signala à H. Breuil et S. Blanc des gravures et vestiges de sculptures sur la droite de la première salle donnant directement sur l'extérieur. En mai 1953, M. Mortureux et sa femme, A. Glory, B. Pierret, l'abbé Jardel, et R. Constant, explorant une galerie étroite prolongeant le porche, découvrirent à l'entrée une figuration humaine et divers vestiges gravés. Ce « sorcier » mesure 50 centimètres de haut ; il est tourné à gauche ; le sexe est figuré ; les deux pieds et un seul bras sont dessinés ; la tête a la forme d'un cercle ébréché à l'emplacement de la face ; quelques traits gravés sur le dos correspondent peut-être à une tunique ; il tient une « flèche » à la main.

BLANC (S.). — Une nouvelle grotte ornée près des Eyzies, la grotte Noël Brousse à Saint-Cirq. — *C.P.F.*, 14^e session, Strasbourg-Metz, 1953, pp. 178-182, 1 fig. (photo).

48. Publications des principaux relevés exécutés par H. Breuil de 1924 à 1928.

BARA-BAHAU (grotte de), commune du Bugue. M.H.C.*

Sur la rive droite de la Vézère, la grotte est creusée dans le massif calcaire dominant la ville du Bugue. Le 1^{er} avril 1951, Maud Casteret accompagnant son père, le célèbre spéléologue, dans une exploration de la caverne, aperçut les gravures au pied du gros cône d'éboulis noyés d'argile colmatant le fond de la galerie à 116 mètres de l'entrée. Les dessins sont localisés sur la voûte surbaissée à gauche de l'éboulis ; ils se développent sur une longueur de 20 mètres environ en deux panneaux superposés. Certaines gravures sont tracées au doigt ou avec un bâton sur l'argile du plafond, d'autres sont incisées au silex. Ces œuvres, d'un style souvent fruste, utilisant fréquemment des accidents naturels de la paroi, doivent correspondre aux premières périodes de l'art quaternaire : Aurignacien et Périgordien.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, pp. 308-309, fig. 360-363.

GLORY (A.). — La caverne ornée de Bara-Bahau (au Bugue-sur-Vézère, (Dordogne). — *C.P.F.*, 15^e session, Poitiers-Angoulême. 1956, pp. 527-535, 6 fig.

GLORY (A.). — *Bara-Bahau, Le Bugue-sur-Vézère (Dordogne)*. — Paris, Proba, s. d. (1955 ou 1956), 7 fig.

FERRASSIE (gisement de la), commune de Savignac-de-Miremont M.H.C.

Le rocher de la Ferrassie est en contre-bas du hameau, au bord de la route départementale 32 E, à 3,5 kilomètres au nord du Bugue, sur la rive gauche d'un ruisseau se jetant dans la Vézère au Bugue. D. Peyrony, en collaboration avec L. Capitan, fouilla le gisement ⁴⁹ de 1902 à 1922.

Des éclats et dalles calcaires à gravures et peintures, paraissant réellement provenir d'une décoration ancienne des parois ou de la voûte, ont été trouvés dans les couches aurignaciennes. De la couche H', Aurignacien III, D. Peyrony décrit deux dessins peints : un cervidé en noir et rouge sur fond rouge, un caprin (bouquetin ?) en bandes noires sur fond rouge ⁵⁰.

BREUIL (H.). — *Quatre cents siècles...*, p. 307, et fig. 357.

CAPITAN (L.) et PEYRONY (D.). — Les origines de l'art à l'aurignacien moyen. Nouvelles découvertes à la Ferrassie. — *Revue anthropologique*, Paris, t. 31, 1921, pp. 92-112, 21 fig.

PEYRONY (D.). — La Ferrassie. — *Préhistoire*, t. 3, 1934, pp. 1-92, 89 fig. (étude d'ensemble).

49. Le site de la Ferrassie comprend en fait trois gisements : un petit abri moustérien, une grotte (Aurignacien, Périgordien supérieur et traces de Solutréen), et le grand abri, au pied de la falaise exposée au sud-est, où se superposent plusieurs couches moustériennes (avec sépultures), puis des niveaux du Paléolithique supérieur : Périgordien ancien, Aurignaciens I A (ex-Périgordien II), II, III, IV et Périgordiens supérieurs.

50. Cf. article de D. de Sonneville-Bordes dans ce même volume.

MONTFORT (grotte-cave de), commune de Vitrac.

Dans cette grotte-cave du hameau de Montfort, sur la rive droite de la Dordogne, l'abbé Glory, en 1953, déchiffra trois gravures préhistoriques: un clayonnage, une « paillotte » (?) et le dessin d'un animal bien médiocre, peut-être un bovidé.

GLORY (A.). — Gravures préhistoriques d'une grotte-cave à Montfort près de Vitrac (Dordogne). — *C.P.F.*, 14^e session, Strasbourg-Metz, 1953, pp. 284-286, 1 fig.

JUBILE (grotte du), commune de Domme.

Dans la haute falaise dominant la rive gauche de la Dordogne, la grotte du Jubilé, connue de longue date, « agrandie » récemment par la découverte de nouvelles salles, est bien connue des touristes qui visitent la vieille bastide médiévale. M. R. de Laurière y signala de nombreuses gravures dans la galerie la plus proche du porche ancien. Il apparut que beaucoup de ces dessins, et leur détermination, son souvent le fruit de l'imagination de leur découvreur. J'ai cependant examiné les parois et vu quelques vestiges de traits gravés anciens, mêlés à des lignes naturelles de corrosion et à des graffiti modernes. On peut penser que cette galerie fut autrefois décorée, mais il ne reste pas grand chose, sous réserve d'une exploration plus attentive ⁵¹.

LAURIÈRE (R. de). — Communications... — *B.S.P.F.*, t. 58, 1961, pp. 136 et 662.

MARTINE (grotte de la), commune de Domme.

Cette cavité est creusée également sous la ville de Domme. Son entrée est située dans une rue proche de la place de la Halle. L'entrée actuelle est un aven dans lequel on descend par un escalier passant par un égout. Cette première partie de la grotte a servi de « dépotoir » depuis la période néolithique, et M. J. Lachastre y fouille le cône d'éboulis qui révèle une occupation très ancienne du plateau de Domme ⁵². Parallèlement à ces fouilles, une équipe de spéléologues conduite par le propriétaire, M. R. Berny, explore les salles et couloirs de cette vaste cavité. En septembre 1963, dans un couloir dont on avait percé le colmatage de calcite, apparaissait une première figure d'un bison au trait noir, d'un style rappelant certains bisons de Pech-Merle (Lot). De nombreux signes, taches, barres,

51. L'abbé Glory, après un premier examen, avait contesté ces gravures préhistoriques. Quelques temps après il en a accepté quelques-unes.

52. LACHASTRE (J.). — Le site préhistorique de Domme. Notes préliminaires. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 90, 1963, pp. 27-30, pl., et l'article dans ce volume.

isolés ou groupés, se retrouvent dans l'ensemble de la grotte. L'exploration n'est pas terminée ⁵³.

LACHASTRE (J.). — Découverte de peintures préhistoriques à Domme (Dordogne). — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 91, 1964, pp. 19-24, 6 fig.

LA ROQUE-GAGEAC (abri de), commune de La Roque-Gageac.

Lors d'une exploration effectuée en septembre 1953, l'abbé Glory a déchiffré et décalqué une gravure préhistorique (tête de cheval si ma mémoire est bonne), dans l'abri du Fort, situé au milieu de la falaise dominant le village, sur la rive droite de la Dordogne. Cette découverte est inédite.

VIELVIC (grotte de), commune de Vielvic.

Cette grotte est située sur la rive droite de la vallée de la Couze, dans sa partie la plus amont, au lieu-dit la Brunie, non loin de Belvès. Vers 1960, M. J. Villefer et des amis spéléologues l'explorèrent et virent une peinture au trait noir dans un boyau bas. Il s'agirait d'une tête de cheval avec son encolure selon J. Villefer ; M. E. Peyrony, qui visita la grotte avec M. le Professeur Bordes, croit se souvenir d'un bison (?). La grotte n'étant qu'à quelques mètres au-dessus du fond de la vallée, la galerie où se trouve la peinture est régulièrement inondée ⁵⁴.

LALINDE (abri de), commune de Lalinde.

Dollé et Pontier ont découvert en 1931 ou 1932 une dalle gravée qui semblait s'être détachée de la voûte, dans un des abris dont la localisation n'est pas précisée, sur la rive droite de la Dordogne en aval de Lalinde. La dalle, brisée, était ornée d'une tête de mammoth.

PONTIER. — A propos de la représentation d'une tête de mammoth sur une dalle calcaire provenant de la Dordogne, près Lalinde. — *B.S.P.F.*, t. 29, 1932, pp. 123-125, 1 fig. (signalé par Laming-Empeiraire, op. cit., p. 323).

53. Peu après le bison, une salle dont la voûte remonte vers la surface est jonchée d'ossements paléolithiques cimentés par la calcite: loup, cheval, hyène renne et mammoth dont on a retrouvé les dents et les défenses.

54. Aussi n'ai-je pu voir cette figure lors de ma visite récente.

Ainsi, des dessins rupestres pariétaux ont été reconnus dans 52 sites périgourdins ⁵⁵. Certaines œuvres se trouvent au fond de cavernes obscures (Font-de-Gaume, les Combarelles, Lascaux, Rouffignac), d'autres se situent à l'entrée, dans les zones éclairées par la lumière du jour (Teyjat, les Bernous, et, partiellement, Nancy, Gabillou). Il apparaît également que plusieurs habitats paléolithiques étaient décorés ⁵⁶.

En 1910 ⁵⁷, l'abbé Breuil écrivait déjà : « Les premières traces de fresques ou de dessins n'apparaissent à Font-de-Gaume qu'à une soixantaine de mètres de l'entrée ; ce fait, rapproché des constatations analogues notées à la Mouthe, aux Combarelles, à Bernifal..., serait susceptible, en dépit d'autres faits contraires, de faire croire à une localisation intentionnelle des décorations pariétales au fond de galeries obscures...

« La cause de la distribution apparente des gravures et peintures de préférence dans des corridors obscurs pourrait bien provenir d'une cause toute différente : les conditions de conservation défavorables, soit à l'ouverture de la caverne, soit même à une distance plus ou moins considérable de l'entrée ont généralement détruit les autres.

« On conçoit donc qu'il y aurait imprudence à affirmer que les peintures et les gravures de cavernes ne se prolongeaient pas, presque partout, jusqu'au voisinage du jour, qu'il n'y en avait pas de toutes semblables en plein air, à la surface de ces grandes parois rocheuses des abris de Laugerie et des Eyzies. La localisation, si exclusive à première vue, est peut-être illusoire, elle provient peut-être de ceci que seules ont échappé à la destruction les fresques et les gravures qui se cachaient loin des agents atmosphériques de destruction. »

Et la suite des découvertes a bien donné raison à l'abbé Breuil. On peut penser que des dizaines de sites ornés ont été perdus par érosion et corrosion biochimique et physique ⁵⁸. A l'époque paléolithique les œuvres d'art rupestre n'étaient donc pas seulement localisées dans des *sanctuaires* obscurs connus des seuls *initiés*. Ces œuvres, exposées à la vue de tous, furent-elles toutes exécutées dans un but rituel ? C'est possible, mais il est probable que leur signifi-

55. Il n'est pas sûr que cette liste soit complète, certaines découvertes étant inédites.

56. Comme le prouvent les nombreuses plaquettes détachées de la paroi, découvertes dans les couches sous-jacentes. En outre, toutes les sculptures ont été exécutées sur la paroi des abris, à la lumière du jour, sauf celles de Comarque, dans une grotte peu profonde.

57. *La caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies*, chap. V, pp. 53-58.

58. Il faut penser à la nature pétrographique du calcaire local, souvent gréseux. Les phénomènes thermiques, la décomposition chimique de la roche et parfois la ventilation des cavités ont pu provoquer la délitation grain par grain, détruisant toute trace de décor sur une paroi.

cation rituelle, magique, a pu différer selon les époques, les tribus et la proximité ou non de l'habitat. C'est dire que nos pauvres interprétations risquent fort d'être approximatives et partiales ! ⁵⁹

Alain ROUSSOT.

59. Je tiens à remercier tous ceux qui ont facilité mon étude de l'art rupestre en Périgord: M. le Professeur Bordes, directeur de la circonscription préhistorique, et M. Sarradet, conservateur des Bâtiments de France, qui m'ont accordé les autorisations nécessaires; MM. A. Chauffriasse et B. Hulin qui m'ont aidé sous terre; M. Cl. Andrieux, ingénieur au C.N.R.S., qui me fait bénéficier de son expérience minéralogique et climatique des cavités; M^{me} de Sonnevile-Bordes pour les renseignements et conseils qu'elle ne cesse de me prodiguer; les propriétaires, conservateurs et guides des grottes, abris et musées: M. Varagnac, conservateur du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye; M. E. Peyrony, conservateur du Musée National de Préhistoire; M. L. Valensi, conservateur du Musée d'Aquitaine; M. le D^r Rudelle, propriétaire de l'abri du Cap Blanc; M. le comte J. de Milly, propriétaire de la grotte de la Forêt, etc.

LES PREMIERES DECOUVERTES PREHISTORIQUES

En 1864, en France et à l'étranger, le monde savant et intellectuel eut la révélation des abondantes richesses des gisements préhistoriques du Périgord.

Le 29 février 1864, la séance de l'Académie des Sciences de Paris fut illustrée par deux communications à ce sujet: celle de MM. Lartet et Christy et celle du Marquis de Vibraye.

Le grand hebdomadaire *L'Illustration* dans sa chronique scientifique du 30 avril 1864, pouvait, sous le titre de *Paléontologie* et, à propos des découvertes en Dordogne, déclarer: « Il existe dans l'atmosphère scientifique des courants qui, à des moments indéterminés, affectent et remuent profondément... Nous sommes dans un de ces instants où les découvertes se succèdent, où l'esprit en éveil cherche à épeler notre histoire dans les monuments des anciens âges, à remonter à nos origines, à fixer l'époque de notre apparition sur le globe, à chercher quels animaux étaient nos contemporains et comment leurs races se sont éteintes ou ont émigré, tandis que l'homme a continué à habiter le même coin de notre terre ».

Edouard Lartet (1801-1871), originaire du Gers, d'abord avocat puis paléontologue apprécié en Europe, après étude avec le géologue toulousain Leymarie, de la grotte d'Aurignac en Haute-Garonne, avait apporté, le 19 mars 1860, à l'Académie des Sciences de Paris une « *Note sur l'ancienneté géologique de l'espèce humaine dans l'Europe Occidentale* ». Les esprits étaient tellement divisés à ce sujet que l'Académie n'osa pas faire imprimer cette communication. La Société Royale de Londres s'en empara et en 1861 les *Annales des Sciences Naturelles* finirent par en donner le texte français.

La science anglaise était allée de l'avant. En 1700, Conyers avait découvert dans les graviers de la Tamise un silex taillé associé à des ossements de mammoth. En 1800, à Londres, la Société des Antiquaires, avait, en une exposition, présenté pour la première fois une série de silex ouvrés trouvés dans le Suffolk. Lartet avait fait la connaissance d'Henri Christy, riche homme d'affaires britannique, passionné des anciennes civilisations, grand voyageur et grand collectionneur.

Par ailleurs, depuis cinquante ans avant 1860, des Périgourdiens collectionnaient les silex taillés et visitaient des grottes. Mais ils étaient surtout des amateurs de toutes les antiquités et leur science

paléontologique et géologique était mince. Un seul, le vicomte de Gourgues s'était penché avec attention sur les travaux de Boucher de Perthes ¹.

Il s'était établi un commerce de ces silex taillés et un périgourdin des Eyzies, Abel Laganne, en avait adressé tout un lot à Paris à J. Charvet en l'avisant qu'au besoin il lui en ramasserait bien davantage. Edouard Lartet, qui estimait fort Charvet, les vit ainsi que des fragments de brèches contenant des ossements de rennes ². Il fut tellement intéressé qu'il en avisa son ami Christy. Ce dernier, avec une générosité rare, offrit son aide intellectuelle et financière. Leur départ pour les bords de la Vézère fut décidé et il fut conclu que la moitié des trouvailles resterait à la France, ainsi que les pièces exceptionnelles, le reste étant destiné, comme les récoltes antérieures de Christy, au British Museum. Enfin le mécène anglais voulait qu'un grand ouvrage sur les fouilles fût publié à ses frais.

Lartet et Christy arrivèrent en Dordogne en août 1863. Six mois après avait lieu leur communication à l'Académie des Sciences. En développement de la communication, un article en anglais fut publié à Londres dans le *Geological Society Journal* (tome XX, 1864). L'article en français fut inséré par *La Revue Archéologique* de Paris. La couverture du tiré à part porte: *Cavernes du Périgord. Objets gravés et sculptés des temps pré-historiques dans l'Europe Occidentale*, par MM. Ed. Lartet et H. Christy. Extrait de la *Revue Archéologique Paris*, aux bureaux de la *Revue Archéologique*, librairie Académique Didier et C^{ie}, Paris, in-8^o, 37 pages, 10 gravures dans le texte et deux planches hors-texte. Il y a un sous-titre au début du texte: « Sur des figures d'animaux gravés ou sculptés et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la présence humaine ».

De suite des revues et publications françaises firent grand cas et de la communication et de l'article ³.

Les travaux du Marquis de Vibraye furent moins orchestrés que ceux de Lartet et Christy mais s'appliquèrent aussi fort sagement sur les gisements des bords de la Vézère explorés concurremment dès 1863. Agronome, propriétaire du château de Cheverny en Touraine, conquis vers 1858 aux idées de Boucher de Perthes, de Vibraye, du bassin de la Loire, vint au Périgord en passant par la Charente. Ses études furent fort utiles. Ses collections, rangées à Cheverny enrichirent à sa mort le Museum de Paris

1. BOUCHER DE PERTHES (1785-1869), après des recherches dans sa région d'Abbeville, avait publié en 1847 les trois volumes de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

2. Cf. *Cavernes du Périgord*, par Lartet et Christy, page 12.

3. En particulier: *La Revue contemporaine* du 30 avril 1864 et les *Communications faites à l'Institut* publiées chez Baillière, Paris, 1864, sous le titre: *L'homme fossile en France*.

LES PRECURSEURS PERIGOURDINS

Avant de signaler des passages particulièrement intéressants du compte rendu de la campagne de 1863 de Lartet et Christy en Dordogne, nous voudrions tirer d'un oubli malgré tout immérité, des Périgourdins passionnés du passé qui, devançant les savants consacrés, recueillirent, avant 1863, des silex qu'ils ne savaient pas taillés dans une préhistoire encore insoupçonnable.

Il s'agit de Jouannet, Wlgrin de Taillefer, de Mourcin, d'Audierne et enfin de Gourgues.

JOUANNET

Ceux qui désirent posséder une connaissance aussi complète que possible de Jouannet doivent se référer à l'étude que lui a consacré, sous les auspices de la Société historique et archéologique du Périgord, le préhistorien particulièrement averti Docteur André Cheynier: *Jouannet, grand-père de la préhistoire*, 101 pages, Brive, 1936; in-8°, 101 p.

Indiquons l'essentiel de ce que fut ce savant modeste. Cette qualification convient réellement à François Vatar de Jouannet (1745-1845) né à Rennes. Après de solides études, dont la licence en droit, il vint à Périgueux comme prote à l'imprimerie Dupont et comme professeur à l'Institution Loqueyssie. En 1812, il fut principal provisoire du collège de Périgueux, puis, en 1815, professeur au collège séminaire de Sarlat où il eut comme élève de rhétorique et philosophie le jeune abbé Audierne. Son mariage en 1817 le fixa à Bordeaux, où il devint bibliothécaire municipal. Après avoir été nommé correspondant de l'Institut en 1833, il mourut à Bordeaux.

Même après son départ de la Dordogne, il continua à s'y intéresser et à publier des études sur les antiquités ou la vie économique du Périgord, parues particulièrement dans le *Calendrier du Département de la Dordogne* de 1811 à 1837.

Dans le *Calendrier* de 1814 il expose ses premières découvertes de silex taillés, faites en 1810 à Ecornebœuf près de Périgueux. Dans le *Musée d'Aquitaine*, publié à Bordeaux en 1824, il donna une étude reproduite en 1827 dans les *Annales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Dordogne*, sous le titre: *Notice sur les armes et autres instruments en pierre et en bronze découverts en Aquitaine*.

Jouannet indique tous les détails sur ces premières fouilles qui l'amènèrent, sur les coteaux et vallons du sud de Périgueux, où les restes gallo-romains abondaient, à trouver aussi des silex ouvrés qu'il attribua aux Gaulois. « En peu de temps, dit-il, je me trouvai possesseur d'un assez grand nombre de ces haches. Dans l'espace de trois ans, j'en ai recueilli trente entières, et plus de deux cents en débris. J'ai retiré du même coteau plus de cinquante pointes de flèches, de javelots ou de lances en silex, d'autres instruments et beaucoup de pierres de fronde. Depuis, quelques curieux, à mon exemple, ont recueilli à Ecornebœuf ces pierres taillées et en ont

rassemblé un nombre encore plus considérable ». Et il s'étend sur plusieurs pages à décrire minutieusement ces silex travaillés, polis ou non. Il comprit vite l'art de transformer une pierre brute en instrument utilitaire ou de défense.

Avant les recherches de Jouannet en 1810, aucun amateur du passé n'avait remarqué en Périgord et étudié les instruments en silex. Il cherche et, dans le compte rendu de ses fouilles à la grotte de Badegol dans la commune de Beauregard près Terrasson, il attire l'attention sur les haches en pierre du Latium en Italie, décrites et représentées dans le *Metallotheca*, imprimé à Rome en 1717, ouvrage posthume de Mercati (1541-1593).

Bien d'autres grottes et localités du département furent l'objet de ses trouvailles : Pey de l'Azé à Lacanéda, Combe-Granal à Domme, Lamonzie-Saint-Martin, etc... Il étudie les résultats de ses fouilles, les décrit en naturaliste érudit et les compare soit aux antiquités danoises, soit aux armes et outils actuels des indigènes de la Nouvelle-Zélande ou du Canada.

Jouannet fut vraiment un précurseur émérite, modeste et désintéressé.

WLGRIEN DE TAILLEFER

De Taillefer (né à Villamblard 1761, mort à Périgueux 1833), dans ses *Antiquités de Vésone* (2 vol. in-4°, Périgueux, 1821-1826) s'occupe surtout des antiquités romaines et du moyen âge, mais il suit la mode et parle des Gaulois et des Celtes, bien que les monuments gardent leurs secrets et que les documents romains anciens soient rares à leur sujet. Il attribue donc les différentes sortes de silex taillés à l'industrie des Gaulois, tout en étant troublé par le fait que les auteurs latins n'aient jamais parlé de l'utilisation d'outils et d'armes de pierre par les tribus de la Gaule et que, de plus, dans les grottes visitées par Jouannet, les silex taillés se trouvent mélangés à des ossements.

J.-T. DE MOURCIN

On sait que de Mourcin (né à Périgueux 1774, mort à Périgueux 1856), qui fut surtout un philologue, a été un important collaborateur des *Antiquités de Vésone*. Il n'est donc pas étonnant d'y trouver au tome II, pages 652 et 653, un long inventaire très précis de 5005 silex taillés recueillis par lui au 15 août 1826. On y remarque des pièces depuis 6 lignes (13 mm 536) jusqu'à un pied (32 cm 5). De Mourcin a réparti ces 5005 pierres en 26 appellations, d'après les formes et les utilisations qu'il imaginait.

Le nombre des silex taillés passés entre les mains de de Mourcin dut être considérable. Lors de ses voyages à travers tout le département de la Dordogne, de 1824 à 1828, il rédigea de rapides notes qui furent publiées après sa mort dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (de 1877 à 1881). Il y mentionne souvent ses découvertes de silex ouvrés qu'il ramasse dans

les grottes ou en surface, un peu partout. A Combe-Grenal près de Domme: « j'ai rapporté de cette grotte des silex retravaillés », et il paraît qu'il y en avait de grandes quantités. A Campagne, près d'un camp « gaulois »: « on y trouve beaucoup de poteries, de silex travaillés et des fragments de haches; en passant j'ai ramassé de tout cela ».

En 1834, lorsque le préfet Romieu et le maire de Périgueux de Marcillac décidèrent avec l'abbé Audierne de créer le Musée départemental dans l'ancienne chapelle des Pénitents blancs qui était près des cloîtres de Saint-Front, Audierne y mit les collections de silex et de fossiles, offertes par Jouannet, certaines des siennes qu'il donna et d'autres qu'il fit acheter, mais de Mourcin aurait refusé de faire un cadeau parmi ses collections, aimant mieux en tirer un parti plus avantageux.

ABBÉ AUDIERNE

Il ne nous appartient pas de parler d'une existence assez agitée de l'abbé Audierne (né à Sarlat 1798, mort à Paris 1891), de son rôle important comme vicaire général de Mgr de Lostanges, de tout ce qu'il fit pour l'instruction publique en Dordogne, de ses fonctions d'Inspecteur des Monuments Historiques, du retrait qu'il subit de ses fonctions ecclésiastiques dans le diocèse de Périgueux. Pendant plus de trente ans, il consacra son talent d'écrivain aux antiquités et à l'histoire du Périgord. Son *Périgord illustré* (1851) a contribué à éveiller le goût des études historiques et archéologiques. Mais, s'il sauva de nombreux documents et monuments, on est obligé de constater qu'il écrivait souvent à la hâte et qu'une certaine prudence doit être observée devant quelques-unes de ses assertions.

Le *Périgord Illustré* contient onze pages (avec figures) sur les armes en silex recueillies à Ecornebœuf, attribué aux Gaulois et nommées: haches, dards, traits, pierres de frondes, armures de flèches, poignards.

Disciple de Jouannet, son ancien professeur à Sarlat, Audierne fouille des grottes sans grande méthode et conclut que les gisements de silex taillés se trouvent dans toutes les vallées et plateaux du Périgord.

Quelques mois avant l'arrivée en Dordogne de Lartet et Christy, dès février 1863, il confie à l'imprimeur Dupont, de Périgueux le manuscrit intitulé: *De l'origine et de l'enfance des Arts en Périgord ou de l'âge de la pierre dans cette province avant la découverte des métaux*. L'opuscule in-8 comporte 56 pages et six planches hors-texte.

Sans avoir rien découvert par lui-même, il alla où Jouannet était allé et s'empara des trouvailles de ce travailleur modeste. Il les vulgarisa et ce fut son mérite. Il eut le tort de les envelopper de

4. Sur les classifications diverses envisagées et sur les appellations de Moustérien, Magdalénien, proposées avec succès plus tard par de Mortillet, consulter GRAND (P.M.). — *Découverte de la Préhistoire*. — Club français de livre, 1960.

théories et de considérations qui n'avaient pas assez de bases scientifiques et qui procédaient surtout de son ingéniosité: assujettissement obligatoire de l'apparition de l'homme au cadre qu'il se faisait des récits bibliques, origine des premiers artisans des pierres taillées du Périgord parmi les descendants de Gomer, petit-fils de Noé, arrivée de ces tribus suivant un ordre qu'il détermine avec précision et qui, venant de l'est du Sarladais, auraient gagné peu à peu toute la région.

Dès l'annonce de la vague de savants chercheurs qui déferla sur le Périgord, il aspira à être reconnu comme le grand précurseur sur place. L'article de *L'Illustration* du 30 avril 1864 apparaît comme établi sous son inspiration. Sa brochure, *De l'origine et de l'enfance des Arts...* y est citée avec éloge et analysée longuement. Le compte rendu de la communication à l'Académie de Lartet et Christy ne vient qu'après, et plus succinctement. En 1865, Audierne rédigea plusieurs lettres revendiquant son rôle primordial, lettres qui furent publiées dans *L'Opinion Nationale*.

En juin 1864, l'Abbé Audierne édita chez Dupont à Périgueux, une brochure de dix pages in-8: *Indication générale des grottes du département de la Dordogne*. Le but est défini dès le début: « Je signale aux naturalistes, géologues, paléontologistes et archéologues les principales grottes du Périgord ». Et il termine en résumant ainsi ses points de vue:

« Ayant attiré plus particulièrement sur nos grottes l'attention des paléontologistes et des archéologues par notre brochure sur *l'âge de la pierre en Périgord*, nous nous bornons à constater aujourd'hui: 1° que plusieurs de ces grottes ont servi de demeures primitives aux hommes de l'âge de la pierre que nous nommons troglodites; 2° que d'autres ont servi aussi de retraite ou de tombeau à des animaux qui ne vivent plus dans notre climat ou dont l'espèce est entièrement perdue; 3° enfin, que plusieurs de ces grottes, par la présence des objets travaillés qu'on y découvre mêlés à des ossements d'animaux, prouvent la simultanéité de l'existence de l'homme avec ces mêmes animaux.

«... Nous avons déjà publié que nous pensions que les hommes qui ont habité primitivement nos grottes et que les animaux dont on y retrouve les ossements, n'y étaient venus qu'après le déluge. Ce n'est pas légèrement que nous avons émis cette opinion; cependant, comme le passé est enveloppé d'épaisses ténèbres et que ce n'est qu'en tâtonnant qu'on peut en sonder les abîmes, nous la subordonnons aux nouvelles études qui nous porteraient plus tard à la modifier ».

ALEXIS DE GOURGUES

Né en 1801 à Bordeaux, mort également à Bordeaux en 1885, mais ayant passé une grande partie de sa vie dans son château bergeracois de Lanquais où il habitait avec son beau-frère Charles des Moulins (1798-1875), archéologue, botaniste et géologue, prési-

dent de la Société Linnéenne de Bordeaux, le vicomte Alexis de Gourgues a été maître des requêtes au Conseil d'Etat, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, inspecteur de la Société Française d'Archéologie pour la Dordogne, conseiller général de la Dordogne en 1849, membre fondateur et vice-président de la Société Historique et Archéologique du Périgord.

De la vingtaine de ses diverses publications, sans compter celles de sa spécialité de numismate, on ne retient guère aujourd'hui que son toujours consulté *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, sorti en 1873 de l'Imprimerie Nationale, et ses *Réflexions sur la vie et le caractère de Montaigne publiées à l'occasion d'un manuscrit d'éphémérides de sa famille*, imprimé en 1856.

On oublie qu'il fut un avisé chercheur en préhistoire et on voit encore à Lanquais une partie de ses collections.

En 1858, ceux qui étudiaient les antiquités nationales, groupés alors, dans la Société Française d'Archéologie, tinrent un important Congrès à Périgueux et à Cambrai. Dans le compte-rendu de plus de 700 pages imprimé à Caen en 1859, on cherche en vain une communication sur les découvertes de pierres travaillées et d'ossements anciens.

Seul le vicomte de Gourgues, dans un mémoire de 27 pages intitulé *Sur quelques questions relatives à l'époque celtique*, ose consacrer sept pages à ces sujets nouveaux. Il déclare :

« Possesseur d'une nombreuse collection de ces silex taillés, auxquels l'usage a donné le nom de haches celtiques, je pensais qu'il y avait pour moi un certain devoir à faire connaître ceux qui j'ai recueillis aux environs de Lanquais ».

Mais de Gourgues est troublé par les études de Boucher de Perthes « du plus haut intérêt sur les antiquités celtiques et antédiluviennes ». Imaginer des populations industrieuses « au-delà des temps » avant le déluge de la Bible, le dérouta. Il discute et il s'exclame : « Je me demande quels sont les silex qui, parmi nos haches et nos flèches, sont incontestablement celtiques. M. de Perthes, à qui j'ai fait dernièrement un envoi, m'a répondu que, parmi ces pierres pétrocoriennes, il en avait reconnu une pour appartenir au diluvium ».

Quelques années plus tard, Alexis de Gourgues nous met au courant de l'évolution de sa science. Il fait paraître : *Foyers divers de silex taillés en Périgord. Première partie, Bords de la Vézère*. Bordeaux, Coderc, Dégreteau et Pujol, avril 1866, in-8, 38 pages.

Cette publication débute ainsi modestement :

« Le numéro du *Moniteur* du 20 mars dernier [1866], contient un article sur les ossements et silex taillés du Périgord, où mon nom se trouve incidemment cité dans la phrase suivante : « Longtemps avant les découvertes de MM. Lartet et Christy, M. de Gourgues avait recueilli aux environs de son château de Lanquais des silex de la forme dit racloirs, qui figurent dans sa précieuse collection d'armes celtiques ».

« Je ne sais à qui attribuer un souvenir aussi bienveillant, mais il en résulterait pour moi une priorité qui doit retourner à ceux à qui elle est due: avant tous, en Périgord Jouannet, alors professeur à Sarlat, avait découvert et recueilli nos silex, et dès 1820, il avait inséré dans l'*Annuaire du département* des notices dont les descriptions n'ont pas été dépassées; à Périgueux MM. de Mourcin et Audierne. M. des Moulins et moi, nous primes le goût de ces études auprès de Jouannet qui aimait à causer de ses découvertes, et donnait aussi avec la plus grande générosité.

«... Mais il est vrai de dire que M. Lartet, avec son regrettable (*sic*) ami M. Christy, et M. le Marquis de Vibraye, sont réellement ceux à qui, par leur science en paléontologie, et l'importance des fouilles qu'ils ont fait exécuter, nous devons la révélation des richesses qui offrent les bords de la Vézère ».

Dans sa brochure, de Gourgues se révèle un préhistorien de classe internationale. Il évoque naturellement les travaux de ceux qui cherchent en Dordogne et abandonne tout parti pris. Comme nous l'avons vu plus haut, il est en rapport avec Boucher de Perthes en 1858, un an avant la célèbre rencontre à Abbeville des savants anglais et français où furent jetées les bases de la science préhistorique. Il parle des aperçus de l'abbé Bourgeois, des avis de de Mortillet qui étudiaient en France mais il cite les recherches de l'anglais John Flower. Il parle des cités lacustres de Suisse et d'Italie, des « têtes de lances en forme de feuilles » du Danemark.

Il est préoccupé par les difficultés d'établir pour les gisements et pour les différentes couches de gisements une classification. Personne, on le sait, n'était alors d'accord, pas même Lartet et Christy entre eux.

Il lie l'existence des gisements sous abris rocheux bien au-dessus des fonds de vallées actuels à des « surexhaussements » généraux des eaux: « cet excès dans le régime des eaux ne peut être une simple inondation locale, il exige dans son universalité une cause générale et aucun n'y répond mieux que la période postglaciaire ».

Et avant de finir il évoque « ces vides effrayants qui s'étendent à l'origine de tous les peuples ».

Alexis de Gourgues n'a donné ni seconde, ni troisième partie après cette « première partie » que nous venons d'analyser. On ne peut que regretter de n'avoir pas davantage la trace des études de ce probe savant.

LA PREHISTOIRE PERIGOURDINE DE LARTET ET CHRISTY

Sachant maintenant ce que Lartet et Christy trouvèrent en venant prospecter en août 1863 les gisements de la Dordogne, nous allons feuilleter leur *Cavernes du Périgord*.

5 Il est à souhaiter que cette collection du château de Lanquais soit un jour mise en ordre et présentée.

Les premières phrases de leur compte rendu dénotent la prudence de leurs méthodes :

« L'étude des cavernes à ossements réclame une attention réfléchie et aussi un peu de cette expérience que la pratique des explorations peut seule procurer. L'observateur s'y trouve souvent en présence de faits si complexes qu'il est bien difficile, même avec un esprit dégagé de toute préconception, de ne pas tomber dans quelques erreurs d'appréciation quant aux circonstances qui ont déterminé ou accompagné l'introduction des ossements. Il faut aussi tenir compte des événements consécutifs qui ont pu modifier la répartition des matériaux constituant les dépôts ossifères, et quelquefois même intervertir l'ordre de leur superposition originelle ».

Ils parlent d'abord des grottes déjà signalées par d'autres observateurs. *Combe-Granal* à Domme, *Pey de l'Azé* à Lacaneda ⁶, *Liveyre* à Tursac, *le Moustier* à Peyzac.

Après avoir énuméré les espèces animales dont les os peuvent être identifiés ils disent : « Le caractère le plus distinct de la grotte du Moustier ressort de la forme et des dimensions comparatives des armes et outils en pierre que nous y avons recueillis en très grand nombre. La nature des silex mis en œuvre a aussi quelque chose de particulier, et, si on devait établir une distinction chronologique entre les diverses stations de l'âge de la pierre dans le Périgord, c'est assurément sur la considération des silex taillés du Moustier que l'on pourrait s'appuyer ».

La Gorge d'Enfer à Tayac : « Ce sont les premières grottes que nous avons visitées à notre arrivée en Périgord en août 1863 ». Le salpêtre y avait été exploité sous la Révolution.

La grotte des Eyzies à Tayac. A peu de distance des bâtiments de la forge et à 35 mètres au-dessus des eaux de la Beune. C'est de cette grotte que provenaient les échantillons remarquables à Paris en 1862 chez Charvet. Lartet et Christy y organisèrent des fouilles méthodiques.

« Du premier moment que nous eûmes constaté l'état intérieur de cette dernière caverne, nous pressentîmes le parti que nous pourrions en tirer pour la démonstration la plus rigoureuse de la coexistence de l'homme et des espèces animales dont les ossements y avaient été introduits ».

Un certain nombre de mètres carrés de brèche furent soigneusement extraits. Le Musée de Périgueux reçut un des meilleurs spécimens. Deux autres allèrent au Muséum de Paris, un autre fut destiné au Musée de Saint-Germain-en-Laye que Napoléon III créa en 1863. Un certain nombre de brèches furent réparties entre divers musées

⁶. Anciennement décrites par Jouannet et plus tard par Desnoyers, fouillées à nouveau par l'abbé Audierne, en octobre 1863; Lartet et Christy y trouvèrent des sols bouleversés où les ossements et les silex à tailles peu soignées étaient mélangés.

de France, d'Angleterre, d'Europe continentale. Au British Museum, en lavant la plaque de brèche reçue, on découvrit un aiguille en bois de renne. A Vienne (Autriche) on dégagea une incisive humaine. Après avoir décrit les nombreux silex taillés trouvés, Lartet et Christy parlent :

« ...d'images ou représentations d'animaux de ces temps pré-historiques qui nous ont été transmises par des traits gravés sur une roche relativement assez dure, un schiste ou phyllade quartzifère. Ce sont, nous le supposons, les premiers exemples de la gravure sur pierre, remontant à des temps si éloignés de notre époque ».

Passant ensuite à la faune ils signalent comme « exceptionnel » un métacarpien du petit doigt d'un jeune « felis » de grande taille présentant des traces nombreuses d'entailles et de rayures.

Ils décrivent ensuite trois « des stations extérieures » qu'ils ont explorées.

La Madeleine à Turzac (sic) :

« Cette station est à l'exposition du sud, au pied d'un escarpement à peu près vertical des calcaires du terrain de craie. Elle est à vingt cinq mètres environ de la Vézère et à six mètres au-dessus de son niveau. Le dépôt ossifère s'étend de quinze mètres environ le long des rochers ; il a sept mètres de large. Son épaisseur moyenne est de 2 mètres 50 ; mais dans certains endroits elle dépasse trois mètres ».

Un fragment de crâne humain fut trouvé mélangé aux os d'animaux et aux silex taillés. Y furent découverts aussi quelques pièces en bois de renne sculpté et représentant des formes animales.

Laugerie Haute à Tayac :

Gisement d'une étendue de 112 mètres de long. Des molaires de grand cerf d'Irlande et d'éléphant furent recueillies ainsi que beaucoup de pierres taillées de formes diverses.

Laugerie Basse distant du précédent de 300 mètres environ.

« ...station dont l'intérêt spécial est de nous avoir conservé les plus beaux spécimens de l'art et de l'industrie de ces temps primitifs... »

« ...ce qui donne le plus d'intérêt aux découvertes faites dans ce gisement de Laugerie-Basse, ce sont les représentations de divers animaux gravées au simple trait, sur les empaumures des bois de renne, et aussi quelquefois sculptées en relief ou en ronde-bosse sur le merrain de ces mêmes bois ».

Lartet et Christy, regrettant que les limites obligées de leur travail leur aient fait omettre bien des détails, tirent des conclusions dont les principales sont :

« Une race humaine, aborigène ou non, a vécu dans cette région qui fut plus tard le Périgord, en même temps que le renne, l'auroch, le bouquetin, le chamois, etc... »

« Ces peuplades ne connaissaient point l'emploi des métaux ; leurs armes et leurs outils étaient tantôt en pierre simplement tail-

lées et non polie, tantôt en os ou en cornes solides d'animaux façonnés pour divers usages.

» Ils vivaient des produits de la chasse et de la pêche...

» Aucun animal ne paraît avoir été domestiqué par eux...

» Outre la chair des animaux, ils utilisaient aussi leurs peaux...

» ...Nous avons retrouvé leurs aiguilles, faites en bois de renne et percées pour recevoir le fil de couture ; enfin, au bas des os de la jambe de ces mêmes rennes d'autres incisions très significatives nous révèlent qu'ils y coupaient les tendons pour les fendre et les diviser en fils, comme le font encore de nos jours les Esquimaux.

» Leurs objets de parure, leurs ustensiles ornés de façon si diverse et quelquefois avec une régularité symétrique, témoignent de leurs instincts de luxe et d'un certain degré de culture des arts ».

Quel furent les Périgourds cités par Lartet et Christy comme les ayant aidés dans leurs recherches de 1863 ?

Ils citent « les renseignements pleins d'obligeance » de M. Des-sale, archiviste du département, de M. de Beauroyre, le « concours bienveillant » de M. Mercier-Pageyral, ancien élève de l'école polytechnique et maire de Tayac ». Alain Laganne, des Eyzies « a surveillé et dirigé avec une si louable intelligence nos travaux de recherches en Périgord ».

Dans deux lettres à l'abbé Audierné de 1866 et 1869 ⁷ Edouard Lartet indique, encore, comme « savants et érudits » et ayant facilité ses recherches et celles de son fils Louis ⁸, le supérieur du Séminaire de Sarlat et le Père Jésuite Sanna-Solaro, du même collège, qui envoyait des objets préhistoriques au Musée Kirchhine à Rome et découvrait aux Eyzies près de débris humains une défense d'éléphant et à Pey de l'Azé des ossements de rhinocéros.

Cet aperçu sur les travaux de Lartet et Christy ne doit pas se terminer sans que soit évoqué le grand ouvrage voulu et financé par Christy qui mourut trop tôt pour en voir le succès international. En décembre 1865, parut à Londres et en anglais, en deux volumes n-4, *Reliquiæ Aquitanicæ ; being contributions to the archæology and palæontology of Périgord and the adjoining provinces of Southern France*. By Edouard Lartet and Henry Christy.

L'édition plus complète de 1875, que nous possédons, fut éditée à Londres, Paris et Leipzig. Elle comprend xx pages de préface, 302+204 pages illustrées de trois cartes et de 132 gravures sur bois ; 87 planches sont hors-texte ; quatre sont des lithos dessinées en 1863, représentant le Moustier, les Eyzies, le château des Eyzies, le roc de

⁷ Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 1891, p. 212.

⁸ Louis Lartet, né en 1840, fit dès 1865 des communications à l'Académie des Sciences : étant attaché au Muséum il fut chargé par le Ministre Victor Duruy de vérifier et d'exhumer en 1868 l'homme de Cro-Magnon mis à jour lors de l'établissement de la ligne du chemin de fer près les Eyzies. Il fut docteur ès-sciences et professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. La Société historique et archéologique du Périgord le compta parmi ses membres correspondants.

Tayac ; les autres planches portent les reproductions des trouvailles en silex taillés, en bois de renne, en os gravés, en ossements humains et animaux.

C'est un véritable et très honorable monument à la gloire de la Préhistoire du Périgord.



La Dordogne doit reconnaissance à ceux qui mirent en vedette ses gisements préhistoriques : Lartet et Christy et aussi le Marquis de Vibraye. Leurs recherches, la diffusion à travers le monde des résultats de leurs travaux, des pierres taillées, des ossements préhistoriques, gravés ou non sortis du sol périgourdin firent la réputation de la très ancienne antiquité de la région.

Mais ces savants, auraient-ils pu agir de cette manière si avant eux, sur place, les Jouannet, de Taillefer, de Mourcin, Audierne n'avaient recueilli, même maladroitement, de si nombreux vestiges ? Nous avons cru bon de leur rendre hommage.

Nous avons cru juste enfin de tirer de l'oubli un très digne émule de Lartet et Christy et du Marquis de Vibraye, aussi perspicace qu'eux mais modeste : Alexis de Gourgues.

Depuis cent ans, les découvertes préhistoriques, souvent sensationnelles, se sont multipliées et n'ont cessé de confirmer que le Périgord avait été une patrie de choix pour nos lointains ancêtres.

Les premières manifestations de « l'Homo Sapiens » sont placées par les savants de nos jours à des millénaires qui auraient paru déconcertants autrefois. Les études continuent et progressent. Mais il semble que n'est pas encore démodée la conclusion que le chroniqueur de *l'Illustration*, que nous avons déjà cité, écrivait en 1864 : « O science ! que de choses tu as encore à découvrir pour coordonner le présent et le passé de notre globe, pour soulever un coin du voile de son histoire ».

Joseph SAINT-MARTIN.

INVENTAIRE DE L'ART MOBILIER PALEOLITHIQUE DU PERIGORD

La beauté souveraine des fresques découvertes depuis le début du siècle, dans un certain nombre de cavernes en France et en Espagne, et l'attrait du mystère, toujours exercé par les grottes, ont rejeté dans l'ombre, sinon dans l'oubli, l'extraordinaire floraison d'art qui s'est épanouie à la même époque de la Préhistoire, mais sous une apparence beaucoup plus modeste.

Les multiples objets dont se compose le cadre de la vie humaine, même primitive, instruments ou témoins, qui pouvaient servir de support à une gravure ou à une sculpture, tels que les outils, les armes, les déchets d'alimentation, les dents, les galets, les plaquettes de pierre ou simplement les fragments osseux ou rocheux rappelant par leur contour naturel ou accidentel une silhouette animale, aux yeux du chasseur obstiné, ont été utilisés par lui avec une surprenante habileté et souvent un profond sentiment artistique ou peut-être religieux. Ils ont constitué, ensevelis dans la terre protectrice et privilégiée de la France, un incomparable trésor d'archives et d'œuvres d'art mobilier de toutes les techniques, gravure, ronde-bosse, bas-relief, champ-levé, contour découpé, inégalement répandus dans un grand nombre de grottes où l'homme avait installé des foyers quelque peu durables.

Les découvertes successives de trois de ces objets gravés, en os et en bois de renne, les premiers dans la grotte de Veyrier (Haute-Savoie), en 1833 et 1838, le troisième dans la grotte du Chaffaud (Vienne), entre 1834 et 1845, révélèrent au monde que l'homme préhistorique remontait à une très haute antiquité et qu'il possédait déjà une longue hérédité intellectuelle. Quelques observateurs de génie, Lucrèce, Mercati, Buffon, en avaient eu l'intuition, contrairement à toutes les idées reçues sur les origines humaines. Mais on ne le comprit pas dès ces premières découvertes d'os travaillés et décorés, trop différents des simples outils de pierre, à peine dégrossis, que l'homme primitif était jugé seulement capable de concevoir et de tailler: on les attribua aux Celtes ou aux Romains.

C'est Edouard Lartet qui rectifia ces erreurs et qui fut le véritable fondateur de la Paléontologie humaine et de l'Archéologie préhistorique. Né en 1801 dans le Gers, il y fit ses premières découvertes, d'une haute portée pour l'étude de l'homme fossile, puis, il étendit

ses investigations à des gisements préhistoriques dans l'Ariège, dans la Haute-Garonne, à Aurignac, où fut déterminée l'époque aurignacienne, dans la Dordogne, enfin. Il entreprend en 1863, avec son ami anglais Christy, de longues fouilles à la grotte des Eyzies, qu'ils trouvent vidée en partie, sans doute depuis le haut Moyen-âge, à Cro-Magnon, à Gorge-d'Enfer, à Laugerie-Basse, à Laugerie-Haute, à la Madeleine, au Moustier, à Badegoule. Les collections qu'il a constituées à Aurignac sont données par lui, en 1865, au Musée de Saint-Germain pour une part, au Musée de Toulouse, pour l'autre, et celles qui proviennent de ses travaux avec Christy sont divisées entre le Musée de Saint-Germain et le British Museum, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867.

Ainsi se répandait, parmi les amateurs d'art et de science, un mouvement de curiosité et de recherche, dont on se félicitait parce qu'on n'en prévoyait pas les dangers ; il prend dans le Périgord une ampleur particulière en raison du nombre exceptionnel de ses habitats préhistoriques. De nouveaux fouilleurs surgissent, encore à Gorge d'Enfer et à Laugerie-Basse, à la Mouthe, à Cro-Magnon, à Teyjat, à Chancelade... et combien d'autres, inconnus, dont la seule trace est un amas de déblais qu'ils laissent aux alentours des gisements. Ceux qui se font connaître offrent rarement la culture de base et les garanties de savoir spécialisé, de méthodes, de jugement, indispensables à un tel travail. Ce sont pour la plupart de mauvais amateurs, qui cherchent la « belle pièce », en silex principalement, et qui, de leur aveu même « jettent à la rivière les monceaux d'os qu'ils rencontrent... » procédés qui révèlent l'étendue des pertes subies à la fois en observations stratigraphiques et en objets. Si, par bonheur, ce sont des préhistoriens expérimentés, ils font trop souvent confiance à leurs ouvriers, tantôt ignorants, tantôt cupides, qu'ils laissent seuls poursuivre la fouille et ainsi des pièces intéressantes, capitales même, disparaissent au profit de marchands, de collectionneurs ou de musées étrangers. En 1907, un Suisse au service de l'Allemagne, Hauser, s'installe aux Eyzies, où durant des années, il a commis impunément des ravages avant que son expulsion fût obtenue. Des Français même, démentant leur bonne souche, mais n'ayant pas reçu l'acquiescement de l'Etat à leurs propositions, ont vendu des collections entières au British Museum, à des musées d'Allemagne, d'Amérique, il y a peu de temps encore. Et ce chemin vers l'étranger n'est pas oublié.

En effet, les pouvoirs publics sont restés longtemps indifférents à cette destruction de notre patrimoine archéologique, en dépit des avertissements, des vœux, des appels pathétiques : « France, Eveille-toi ! » (Voir la revue *L'Anthropologie*, tomes 42, 45, 46, 48), tandis que « l'étranger nous regardait et nous jugeait ». Des mesures rigoureuses, certes nécessaires ! ont été enfin prises sous forme de lois et de décrets. Leur application depuis vingt ans, n'a pas encore porté tous ses fruits, faute de personnel qualifié, faute aussi de l'appui et de l'information de l'opinion publique cultivée. Il faut montrer à celle-ci, qui s'indigne à juste titre du vol d'une statue du xiv^e siècle dans

une église, qu'elle doit avoir la même révolte devant les jeunes ou les vieux ignorants qu'elle voit gratter la terre sacrée de la Dordogne sans l'autorisation et même l'aide d'un maître, parce que la Préhistoire n'est pas un caprice de « ramasseurs de cailloux », mais une Science, dont l'enseignement est donné dans les Facultés et aussi parce que l'art préhistorique ne se limite pas aux grandes figures des cavernes, comme le font croire, par leur documentation insuffisante, certains historiens d'art, mais qu'il s'est révélé, par des milliers d'exemplaires, sur d'humbles esquilles d'os, que l'incompétent jette dans la rivière.

Si la Dordogne a payé, par suite de sa richesse, un lourd tribut à l'ignorance, aux manies des collectionneurs égoïstes ou à la cupidité, elle a bénéficié, pour la même raison, d'un rare concours de compétences et de dévouements. La découverte en 1901, à sept jours d'intervalle, des Combarelles et de Font-de-Gaume ouvrait aux Eyzies une voie triomphale. Elle attira, bien entendu, des curiosités néfastes, mais aussi un groupe de préhistoriens qualifiés, qui entreprirent l'étude sérieuse des grands gisements et qui, par leur présence constante ou renouvelée, mirent obstacle, au moins dans une certaine mesure, aux fouilles clandestines ou funestes. Sans leur intervention, une large part de l'art mobilier des grottes périgourdines serait demeurée inconnue. Grâce à eux, le Périgord tient une place de première importance, que seules les grottes pyrénéennes peuvent lui disputer, dans le domaine de l'art comme dans celui de la science préhistorique.

Pour célébrer le centenaire des premières découvertes préhistoriques de notre région, on a tout naturellement mis en valeur les somptueuses figures de l'art pariétal, sans tenir compte de l'anachronisme, puisque leur découverte remonte seulement à 62 ans. Aussi nous a-t-il paru juste et opportun de mettre l'accent sur les témoignages moins éclatants, mais si émouvants, de l'art mobilier, dont les premiers reconus ont été trouvés, précisément il y a cent ans, par Lartet et de dresser un inventaire aussi complet que possible de ceux qui ont été publiés durant ce siècle. Nous y ajoutons quelques pièces inédites que nos recherches personnelles ou notre collaboration avec l'abbé Breuil nous a fait connaître.

Notre propos fut, bien entendu, d'établir un simple inventaire numérique, et non descriptif, des objets d'art mobilier, les descriptions étant faites dans les publications et presque toujours accompagnées de figures, généralement plus utiles que les meilleures descriptions. Tandis que leur nombre est un reflet de l'activité mentale humaine dans un gisement, il suggère des comparaisons qui éclairent d'une manière plus précise certains aspects du Périgord préhistorique.

Cet inventaire a nécessité évidemment des recherches bibliographiques assez considérables. Il nous a paru inopportun d'alourdir notre texte de toutes les références que nous avons ainsi réunies. Elles se rapportent en effet à des ouvrages et des articles connus, pour la plupart faciles à trouver, rappelés maintes fois dans les

publications relatives à la Préhistoire et ici même, à l'occasion du centenaire que nous célébrons. Nous avons craint qu'une répétition de notre part ne parût fastidieuse au lecteur et, en outre, ne le trompât sur la véritable intention de notre travail. Nous avons donc limité ici notre bibliographie à quelques ouvrages et à des périodiques classiques ¹ en signalant particulièrement les années où parurent des études importantes depuis le *Répertoire de l'Art Quaternaire*, de Salomon Reinach (1913) et le *Périgord préhistorique*, de Denis Peyrony (1949), qui ont donné une bibliographie ancienne du Périgord à peu près exhaustive.

En 1912, Franck Delage présenta au Congrès préhistorique d'Angoulême un inventaire des grottes et abris de la Dordogne qui donnait un total de 120 habitats, mais il y comprenait les recherches inédites. Notre relevé actuel, fait de même, atteint 176 habitats, dont 117 seulement sont publiés et 72 contenaient des sculptures et des gravures. Parmi ces dernières, nous avons admis les incisions profondes ou régulières, gravées avec un soin visible et dans une intention évidente, bien que mystérieuse: la corne de bison que tient en main la Vénus de Laussel porte treize de ces incisions dites improprement « marques de chasse ».

Pour l'attribution des niveaux archéologiques, nous avons en général maintenu celle qui a été donnée par les fouilleurs à l'origine, sans imposer systématiquement à celles du passé les dénominations modernes, en raison des erreurs qui peuvent en découler. Nous considérons, au surplus, que l'œuvre d'art mobilier, dont ici nous nous occupons exclusivement, est si étroitement liée à l'homme et à l'individu qu'elle est beaucoup moins que l'outillage sous la dépendance du milieu et de l'époque.

BADEGOULE, commune du Lardin: Solutréen et Magdalénien ancien.

76 gravures, plus 80 indéchiffrables, 1 sculpture.

Collection A. Cheynier, Terrasson.

CHEYNIER (A.), *A.I.P.H.* (1), mémoire 23, 1949.

BELCAYRE, commune de Saint-Léon-sur-Vézère: Aurignacien typique.

1 dalle gravée.

DELAGE (F.), *C.P.F.* (1) 1934, *I.A.*, t. 46, 1936, p. 382.

1. Nous utilisons dans nos références les sigles suivants:

A.F.A.S.: Association Française pour l'Avancement des Sciences.

A.I.P.H.: Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine.

B.S.H.A.P.: Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord.

B.S.P.F.: Bulletin de la Société Préhistorique Française.

C.P.F.: Congrès Préhistorique de France.

I.A.: L'Anthropologie.

R.A.: Revue Anthropologique.

S.R.: Salomon Reinach: Répertoire de l'art quaternaire.

BOURDEILLES

LE FOURNEAU DU DIABLE: Périgordien IV, Solutréen et Magdalénien:

15 gravures, 2 sculptures, 5 bas-reliefs.

Musée des Eyzies (moulages au Musée de Brantôme).

PEYRONY (D.), *A.I.P.H.*, mémoire 10, 1932.

ABRI DE LA CHEVRE: Aurignacien ancien.

1 bas-relief.

Musée de Brantôme.

ARAMBOUROU (R.) et JUDE (P.-E.), *Le gisement de la Chèvre, Périgueux, Magne, 1964.*

BRANTOME

LES REBIERES (abri Durand-Ruel): Aurignacien et Gravétien.

RECOURBIE: Magdalénien.

LE BONHOMME: Moustérien, Aurignacien moyen et supérieur.

5 gravures, 2 sculptures.

Musée de Brantôme et collection Saint-Périer à Morigny.

BREUIL (H.) et SAINT-PÉRIER (R. de), *A.I.P.H.*, mémoire 2, 1927.

PITTARD (E.), *I.A.* t. 23, 1912.

SAUTER (M.), *Cahiers de Préh. et d'Arch.*, II, Genève 1946.

Mélanges Pittard, Brive, Chastrusse, 1957, p. 239.

CHAMPS-BLANCS ou Jean-Blancs, communes de Bourniquel et Bayac: Solutréen supérieur et Magdalénien inférieur.

13 gravures, 5 sculptures.

Musée des Eyzies et British Museum (?)

DELAGE (F.), *I.A.*, 1914, p. 230.

CHANCELADE.

ABRI DE RAYMONDEN: Magdalénien ancien, moyen et supérieur.

54 gravures, 4 sculptures.

Musée de Périgueux.

CHEYNIER (A.), *B.S.H.A.P.*, 1955 (fouilles Bouyssonnie).

BREUIL (H.) et SAINT-PÉRIER (R. de), *op. cit.*, passim.

HARDY (M.), *B.S.H.A.P.*, 1891, pp. 65-89, 121-135 et 195-212.

S. R., pp. 54-55.

COMBARELLES (Les), commune des Eyzies: galerie de droite, Magdalénien supérieur.

13 gravures sur os.

Peabody Museum of Yale University; collection Vésignié au Musée d'Histoire Naturelle.

BREUIL (H.), *R.A.* 1927, p. 101.

ROUSSOT (A.), *B.S.H.A.P.*, 1962.

COMBE (La), commune des Eyzies: Périgordien inférieur et Aurignacien.

1 dent humaine perforée et gravée, 1 sculpture grossière.

MAC CURDY (G. Grant), *American anthropologist*, XVI, n° 2, 1914, fig. 38 et 45.

CORGNAC, commune de Saint-Front. Magdalénien.

2 gravures.

Musée de Saint-Germain-en-Laye.

DOULIOT (M.), *A.F.A.S.* 1872.

S.R. p. 61.

CRABILLAT, commune de Sireuil: Magdalénien II.

3 gravures.

CRO-MAGNON, commune des Eyzies: Aurignacien moyen et Gravétien.

7 gravures.

Musée de Périgueux et collection du Dr Moll, à Neuchâtel.

PITTARD (E.), *B.S.H.A.P.*, 1960.

CROZE-DE-TAYAC (La), commune des Eyzies: Magdalénien ancien.

1 gravure.

RIVIERE (E.), *A.F.A.S.*, 1901.

S.R., p. 62.

DOMME.

GROTTE DU PILIER, dans le rocher de Codon: Magdalénien ancien.

3 gravures dont une sur une lampe.

BASTIN (Dr) et CHASSAING (M.), *B.S.P.F.*, 1940, p. 219.

EYZIES (Les).

GROTTE DES EYZIES (grotte Richard) et ABRI PEYRILLE: Magdalénien ancien supérieur.

37 gravures sur os, 38 gravures sur pierre.

Musées des Eyzies, de Saint-Germain-en-Laye, d'Agen, de Berlin, British Museum et collections Capitan, Peyrony, Clergeau, Verworm.

BEGOUEN (H.), *l'A.*, 1932.

GISEMENT DU CHATEAU: Magdalénien supérieur.

1 gravure.

Musée des Eyzies.

LE BOUT DU MONDE: Magdalénien II, III, IV, V, VI et Azilien.

« Quelques » gravures sur os et sur schiste, 1 sculpture.

Achat Hauser.

ABRI PATAUD: Périgordien final.

1 bas-relief en calcaire, 1 gravure serpentiforme, « quelques » gravures géométriques. *Musée de l'Homme.*

MOVIUS (H.-L.), *l'A.* t. 63, 1959.

FERRASSIE (La), commune de Savignac-de-Miremont: Aurignacien I,

II, III, IV et Périgordien supérieur.

15 blocs gravés, 2 sculptures, 7 gravures.

2 gravures dans le Périgordien supérieur.

Musée des Eyzies.

PEYRONY (D.), *La Ferrassie, Préhistoire*, t. III, 1934.

- FONGAL, commune de Peyzac-le-Moustier: Périgordien V.
2 gravures sur pierre.
Une au *Musée des Eyzies*, l'autre vendue en Allemagne par Hauser
(moulage au *Musée des Eyzies*).
- FONT-BRUNEL, commune de Limeuil: Magdalénien supérieur.
1 gravure sur pierre.
DOLLÉ (L. et P.), *C.P.F.*, Périgueux, 1934, p. 157.
- FONT-DE-GAUME, commune des Eyzies: Solutréen et Magdalénien.
2 gravures sur os.
- FORET (La), commune de Tursac: Périgordien final.
1 poinçon gravé.
- GARE DE COUZE, commune de Lalinde: Magdalénien VI.
3 gravures.
BORDE (F.), FITTE (P.), et LAURENT (P.), *l'A.* t. 67, 1963.
FITTE (P.) et SONNEVILLE-BORDES (D. de), *l'A.*, t. 66, 1962.
- GAUBERT (La), abri de la Source, commune de Tursac: Magdalénien
moyen.
3 gravures.
DELAGE (F.), *l'A.*, t. 33, 1923.
- GORGE-D'ENFER, commune des Eyzies: Aurignacien et Magdalénien.
41 gravures. 1 bâton sculpté.
Musée de Saint-Germain-en-Laye.
PEYRONY (D.), *l'A.*, t. 52, 1932.
- GRANDS-ROCHERS, commune de Saint-Amand-de-Coly: Magdalé-
nien III.
13 gravures, 2 fragments de bâtons sculptés.
BLANC (S.) *C.P.F.*, Périgueux, 1934, p. 300.
- GRAVETTE (La), commune de Bayac: Aurignacien et Gravétien.
4 blocs et 1 galet gravés, 3 gravures sur os.
LACORRE (F.), *La Gravette*. Laval, Barnéoud, 1960.
- JOLIVET, commune de Terrasson: Magdalénien II-III et VI.
12 gravures.
BOUYSSONIE (J.), *Mélanges Pittard*, 1957, p. 81.
- LACHAUD, commune de Terrasson: Solutréen et Proto-Magdalénien.
1 gravure.
D. DE SONNEVILLE-BORDES, *l'A.*, t. 59, 1955.
- LALINDE.
GROTTE DE LA ROCHE DE BIROL: Magdalénien III, IV, V et VI.
10 gravures, dont une sur churinga.
Musée des Eyzies, Field Museum de Chicago, Musée de Lyon.
BREUIL (H.), *l'A.*, t. 61, 1957.

LASCAUX, commune de Montignac : Périgordien et Magdalénien.

1 gravure sur une lampe sculptée en grès.

GLORY (A.), *Bul. de la Soc. d'études et de recherches préhistoriques*, les Eyzies, n° 10, 1960.

LAUGERIE-BASSE, commune des Eyzies : Magdalénien III, IV, V, VI et Azilien.

539 gravures, 21 sculptures.

Musées de Saint-Germain-en-Laye, Périgueux, les Eyzies, British Museum.

BOURLON (M.), *I.A.*, t. 27, 1916.

BREUIL (H.), *I.A.*, t. 18, 1907.

LANTIER (R.), *I.A.*, t. 45, 1935.

LAUGERIE-HAUTE, commune des Eyzies : Périgordien III, Proto-magdalénien, Aurignacien V, Proto-solutréen, Solutréen inférieur, moyen et supérieur, Magdalénien I, II, III, Magdalénien V et Azilien.

83 gravures, 8 sculptures.

Musée des Eyzies, Musée de Laugerie-Basse, Peabody Museum of Yale University, collection Louis Giroux.

BORDES (F.), *I.A.*, t. 62, 1958 et t. 65, 1961.

PEYRONY (D. et E.), *A.I.P.H. Mémoire* 19, 1938.

LAUSSEL (Grand Abri), commune de Marquay.

Aurignacien typique supérieur.

11 bas-reliefs, 25 gravures.

Musée d'Aquitaine (sauf un bas relief frauduleusement vendu en Allemagne et perdu).

LALANNE (G.), *I.A.*, t. 22, 1911 ; t. 23, 1912.

LAUSSEL, lieudit le CAP-BLANC, commune de Marquay : Magdalénien III.

4 gravures, 2 sculptures.

LALANNE (G.) et BREUIL (H.), *I.A.*, t. 22, 1911.

LIMEUIL : Magdalénien supérieur et final.

176 gravures.

Musée de Saint-Germain-en-Laye et Musée de Périgueux (1 gravure).

CAPITAN (L.) et BOUYSSONIE (J.), *Limzueil*, Paris, 1924.

LIVEYRÉ, commune de Tursac : Magdalénien.

4 gravures.

Peabody Museum of Yale University.

BREUIL (H.), *R.A.*, 1922.

LONGUEROCHE, commune de Plazac : Magdalénien II-IV, V et VI.
19 gravures.

MADELEINE (La), commune de Tursac: Magdalénien II, III, IV, V, VI et Azilien.

557 gravures, 25 sculptures et bas-reliefs.

Musée de Saint-Germain-en-Laye, Musée des Eyzies, British Museum.

CAPTAN (L.) et PEYRONY (D.) *La Madeleine*, Paris, 1928.

BREUIL (H.) et SAINT-PÉRIER (R. de), *op. cit.*, passim.

MOUTHE (La), commune des Eyzies: Magdalénien ancien.

1 gravure sur une lampe, 1 galet colorié, acquis par l'Yale University avec un « lot d'objets ».

Musée de Saint-Germain-en-Laye, Peabody Museum of Yale University.

BREUIL (H.), *R.A.* 1922, p. 234.

PECH DE LA BOISSIERE, commune de Carsac: Solutréen supérieur et Magdalénien I.

14 gravures.

PECHIALET, commune de Grolejac: Aurignacien final (Gravétien).

1 gravure, 2 sculptures en os.

Musée de Saint-Germain-en-Laye.

BREUIL (H.), *R.A.* 1927.

PETIT-PUYROUSSEAU (Le), commune de Périgueux: Gravétien.

1 gravure, 1 dent de loup ornée de cannelures.

PEYZIE (La), commune de Lisle: Magdalénien supérieur.

2 bâtons de commandement gravés (inédits).

Collection Arsène Henry. (Moulages au Musée de Brantôme).

1 fragment de sculpture en grès.

Collection Saint-Périer à Morigny.

POUZET (Le), commune de Terrasson: Magdalénien.

6 gravures.

DANIEL (R.), *B.S.P.F.* 1942.

REIGNAC, commune de Tursac: Magdalénien supérieur.

1 gravure sur ivoire, sagaies ornées, 2 gravures sur pierre, 1 gravure sur os (inédits).

Musée d'Aquitaine et collection Hulin, Musée du Rempart à Sarlat.

Roussot (A.), *B.S.H.A.P.*, 1962.

REY (Grotte), commune des Eyzies: Magdalénien ancien.

4 gravures (*Collection Pontier*),

2 sculptures: l'une au *Musée de Saint-Germain-en-Laye*, l'autre, acquise par l'Yale University avec « un lot d'objets », ancienne collection Rivière.

ROC-SAINT-CIROQ (Le), commune de Saint-Cirq-du-Bugue: Magdalénien III-IV.

1 sculpture en pierre.

PEYRONY (E.) et SONNEVILLE-BORDES (D. de), *l'A.*, t. 64, 1960 et t. 66, 1962.

ROCHEREIL, commune de Grand-Brassac: Magdalénien V, VI et Azilien.

132 gravures.

JUDE (P.-E), *A.I.P.H.*, mémoire 30, 1960.

ROCHETTES (Les), commune de Saint-Léon-sur-Vézère: Magdalénien.

1 canine de renne perforée, ornée de 12 incisions.

ROQUE-SAINT-CHRISTOPHE (La), commune de Peyzac-le-Moustier: Périgordien IV.

1 gravure (ébauche).

RUTH (Le), commune de Tursac: Aurignacien I, Périgordien IV, Solutréen et Magdalénien IV.

4 os à incisions régulières ou en X.

ABRI CELLIER: Aurignacien I.

6 gravures sur pierre.

1 canine de renne perforée et ornée de 12 incisions.

Musée des Eyzies.

SERGEAC.

ABRI BLANCHARD: Aurignacien I et II.

5 gravures sur pierre, 8 os gravés d'incisions, 1 os gravé en pointillé, 1 sculpture en bois de renne (phallus).

DINON (L.), *B.S.P.F.*, 1911.

ABRI CASTANET: Aurignacien I et II.

1 bâton perforé gravé d'incisions, 7 objets en os ou en ivoire à gravures géométriques, 1 sculpture grossière en pierre.

ABRI LABATTUT: Périgordien supérieur.

4 gravures sur galet.

ABRI DES MERVEILLES: Moustérien et Périgordien supérieur.

1 pierre-figure perforée et rectifiée.

ABRI REVERDIT: Magdalénien III.

11 gravures.

DELAGE (F.), *l'A.*, t. 45, 1935.

ABRI DE LA SOUQUETTE: Aurignacien I, Périgordien IV, Solutréen (traces), Magdalénien III, IV et VI.

4 gravures, 2 sculptures.

Collection Castanet à Castelmerle.

SIREUIL.

1 statuette aurignacienne (Gravétien ?) en calcite, trouvée dans l'ornière d'un chemin.

BREUIL (H.), et PEYRONY (D.), *R.A.* 1930.

SOUCI (Abri du), commune de Lalinde: Magdalénien final et Azilien.
46 gravures.

Musées de Saint-Germain-en-Laye et de Périgueux.

BREUIL (H.) et SAINT-PÉRIER (R. de), *op. cit.*, passim.

TERMO-PIALAT, commune de Saint-Avit-Sénieur: Aurignacien typique.

2 gravures.

Musées de Périgueux et de Toulouse (collections Delugin et Tarel).

TEYJAT

ABRI MÈGE: Magdalénien supérieur (VI).

15 gravures.

C.P.F.: Périgueux, 1905, *R.A.*, 1906, et 1909.

GROTTE DE LA MAIRIE: Magdalénien V et VI.

26 gravures, 1 sculpture en jayet.

CAPITAN (L.), BREUIL (H.), PEYRONY (D.) et BOURRINET (P.).

C.P.F.: Périgueux 1905 et *R.A.* 1906, 1908 et 1909.

TOURTOIRAC: Aurignacien supérieur.

2 gravures.

Collection Raoul Daniel.

TREMOLAT.

ABRI DE ROCHEBECUDE: Magdalénien supérieur.

1 gravure sur une pierre, dont l'autre face est indéchiffable.

Collection Raoul Daniel.

TUILIERE (La), commune de Saint-Léon-sur-Vézère: Magdalénien.

4 gravures.

British Museum.

REVERDIT (A.), *B.S.H.A.P.*, 1878.

TURSAC.

ABRI DU FACTEUR: Périgordien supérieur (Gravétien).

1 statuette féminine en calcite.

Musée de Saint-Germain-en-Laye.

DELPORTE (H.), *l'A.*, t. 63, 1959.

VEZERE (vallée de la), provenance incertaine.

2 gravures (mammouths), découvertes par Lartet et données par lui au Musée de Saint-Germain-en-Laye, où elles ne sont pas.

Matériaux. 1874, p. 34. — *R.A.*, 1905, p. 153.

VIEILMOULY, commune de Sireuil: Gravétien ?

1 gravure sur une côte polie: 38 incisions sur chaque bord.

ROUSSOT (A.), *B.S.P.F.*, 1960.

VILLEPIN, commune de Tursac: Magdalénien supérieur et Azilien.

24 gravures magdaléniennes. 2 galets gravés et peints dans l'Azilien.

Nous arrivons ainsi à un total de 2.329 objets gravés ou sculptés, si nous y joignons une trentaine de gravures magdaléniennes très probablement inédites, provenant pour la plupart du gisement de la Madeleine. Ce nombre, qui semble élevé, est certes bien loin de représenter la part véritable du Périgord dans l'édifice de l'art préhistorique. Des préhistoriens avertis estiment que le contenu de nos gisements a été saccagé dans une proportion de 80 % par les fouilleurs clandestins ou incompétents.

Ce qui reste est encore un monument grandiose. D'une part, plus de cinquante habitats d'apparence modeste, contenaient des gravures, de qualité inégale, souvent médiocres ou en très petit nombre, mais la présence d'un seul travail non directement utilitaire est significative. En outre, on peut établir un rapport intéressant entre l'importance et la qualité de l'outillage et celles des essais artistiques.

D'autre part, deux stations, Limeuil et Rochereil, ont donné chacune plus de cent gravures, sans compter les indéchiffrables, deux autres chacune près de six cents objets d'art. Ces quatre gisements ont apporté une contribution magistrale à l'art mobilier du Périgord, autant par la diversité de l'inspiration et des techniques que par l'originalité de chacun d'eux. Les sobres et vigoureuses figures animales de Limeuil, si homogènes et si différentes des esquisses légères, hésitantes, mouvementées, de Rochereil, apparaissent comme la marque d'un milieu fermé, une sorte de chapelle, qui, semble-t-il, n'a pas eu d'imitateurs. Le réalisme si puissant, si expressif de Laugerie-Basse n'est pas celui de la Madeleine, qui, bientôt, altère son propre réalisme pour s'envelopper dans le mystère de ses stylisations, si nombreuses que les Magdaléniens de la Madeleine doivent en être les créateurs. Mais le secret, ou simplement le procédé, en a été livré à ceux de Laugerie, du Souci, de Chancelade, de Rochereil, puisque nous y retrouvons tantôt avec des variantes, tantôt avec une similitude frappante, ces dessins énigmatiques et séduisants dont le sens, pour beaucoup, nous échappe, en dépit d'interprétations trop souvent contestables. Il nous est donné là une preuve de l'activité et des contacts qui ont existé entre les hommes de ces divers gisements, bien que la distance que les séparait ne fût pas négligeable. Une marque d'influence beaucoup plus lointaine nous est offerte à Laugerie-Basse: une très belle tête de cheval, découpée en os, gravée sur ses deux faces, est si semblable aux têtes de chevaux qu'on a découvertes dans plusieurs grottes magdaléniennes des Pyrénées qu'elle paraît bien en être une réplique, tandis que cette technique et ce style semblent avoir été ignorés dans le Périgord, même à la Madeleine, où cependant le travail de l'os est très poussé. La plupart des gravures y ont été exécutées sur des pièces osseuses façonnées d'avance avec soin. A Laugerie-Basse, au contraire, les gravures abondent sur de simples fragments d'os, certainement ramassés au hasard, dans une impulsion, une brusque et ardente inspiration d'un artiste ou d'un chasseur qui revient d'une chasse heureuse, impulsion beaucoup plus naturelle, à cet âge, qu'un souci d'étude de dessin, comme

on l'a suggéré sans prendre garde à l'anachronisme. Il n'est pas surprenant que ces chasseurs passionnés aient étendu leurs recherches ou au moins leurs relations jusqu'aux Pyrénées.

De tous les habitats du Périgord, Laugerie-Basse est celui qui montre l'activité artistique la plus significative, non seulement par la multiplicité de ses objets d'art — encore dépassée, d'ailleurs, à la Madeleine — mais surtout par la variété de leurs formes, de leur destination, de leur décor enfin qui revêt sur un grand nombre d'entre eux un caractère d'art *achevé* qu'on ne rencontre pas ailleurs. C'est ici que l'art mobilier prend tout son sens, qu'il atteint toute sa puissance d'expression individuelle, avec un tel bonheur qu'on croit parfois reconnaître la main de l'artiste. Derrière son éternel anonymat, l'homme parvient à se découvrir tandis qu'il est doublement absent de la grande fresque murale, collective et impersonnelle, ordonnée d'avance, exécutée ensuite avec des aides.

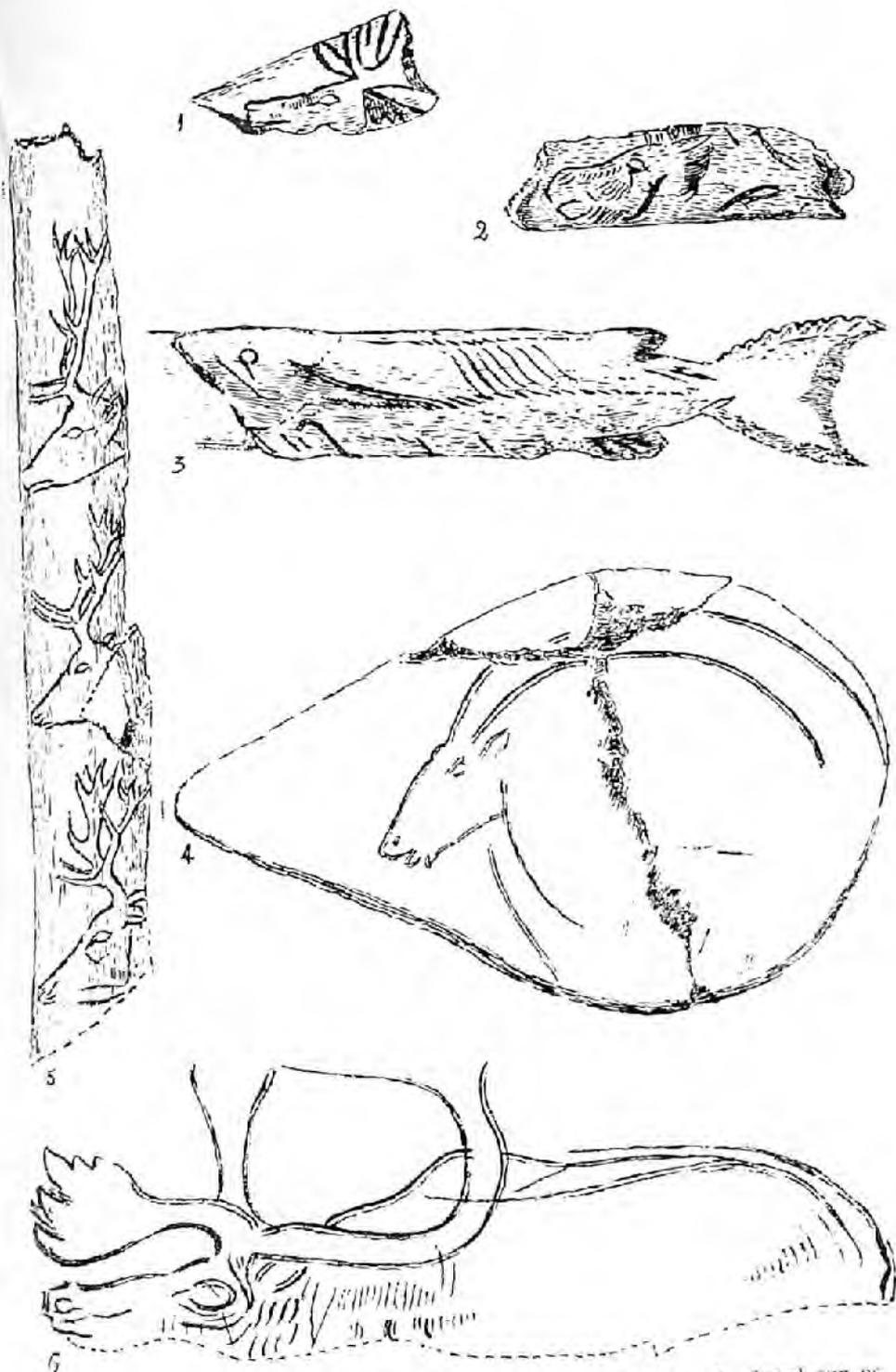
Au contraire, le travail d'art mobilier laissait toute place à l'inspiration personnelle, à la brusque impulsion, à la recherche du détail subtil, au perfectionnement de la dernière heure, à l'inépuisable fantaisie humaine. L'homme pouvait s'y donner à son gré, à son heure, seul avec le projet qu'il avait caressé, près du feu qui le réchauffait, l'éclairait et le portait à rêver. C'est peut-être la raison pour laquelle la découverte de ces œuvres d'art est à la fois si attrayante et si émouvante. Elles ont conservé, sous la sauvegarde de la terre que l'homme a foulée de ses pas, une parcelle de ses rêves, dans leur forme et dans leurs traits si souvent à peine altérés. Elles prennent ainsi la valeur d'un message pour celui qui sait les découvrir avec le soin et le sentiment qu'elles méritent. Si obscur que soit ce message, il n'est jamais indifférent. Même longtemps après sa remise au jour, il peut apporter à l'observateur subtil des clartés nouvelles sur un procédé technique, une influence subie, une manière de penser ou de sentir de celui qui a tracé ces lignes dans une intention mystérieuse.

C'est l'immense intérêt de l'art mobilier, depuis ses plus humbles témoignages jusqu'aux plus éclatants, parce que tous sont l'expression d'un homme déjà proche de nous et dont nous savons si peu.

Raymond de SAINT-PERIER.



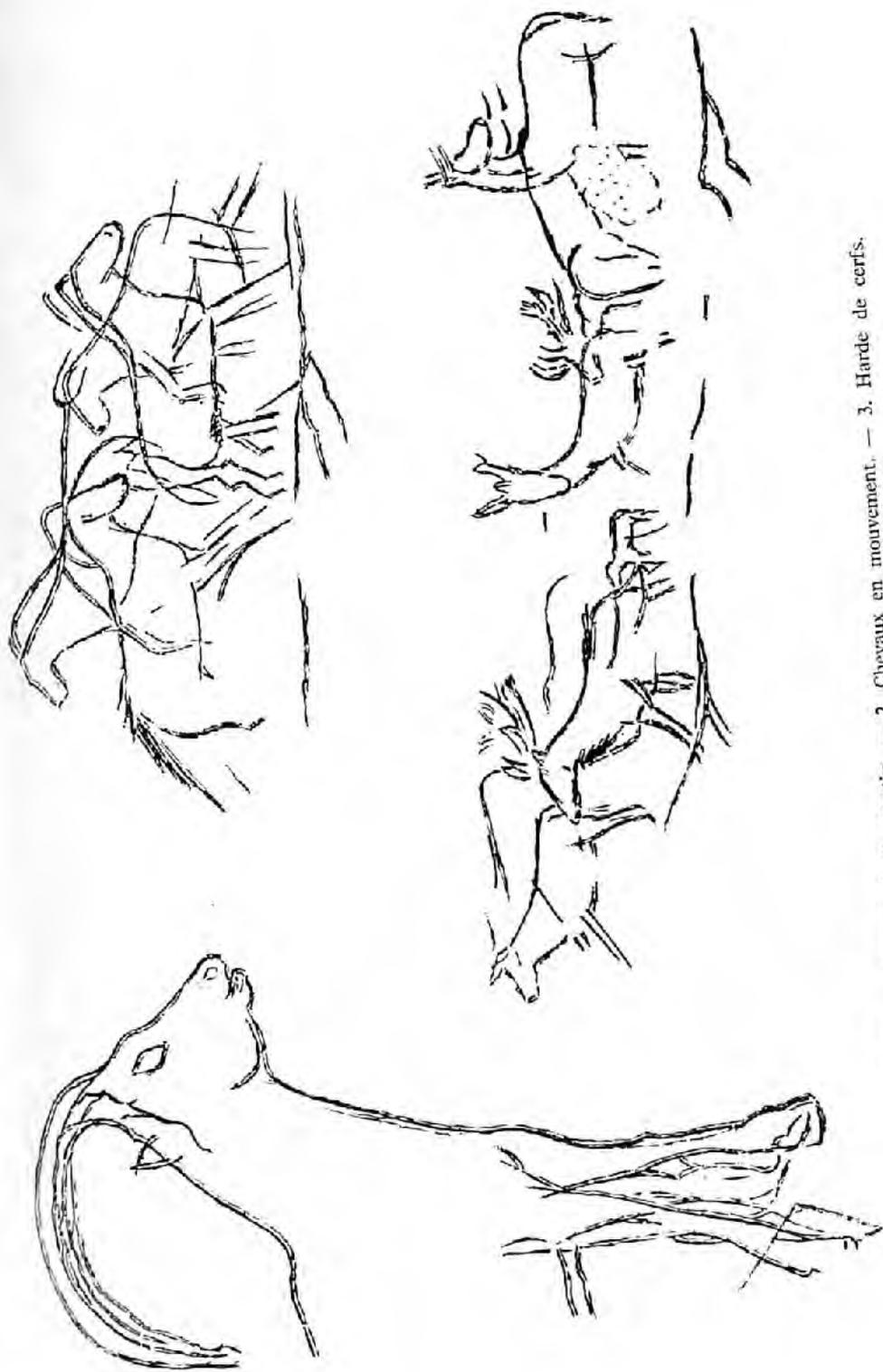
Pl. I. — Chancelade: 1. Ovibos et deux rangées d'hommes. — 2 et 4. Mam-mouths, sur rondelles d'os perforées. — 3. Oiseau sculpté en os. — 5. Tête de cheval sculptée en os (pendeloque). — 6. Oiseau en champ-levé sur bâton en bois de renne. — 7. Têtes de rennes.



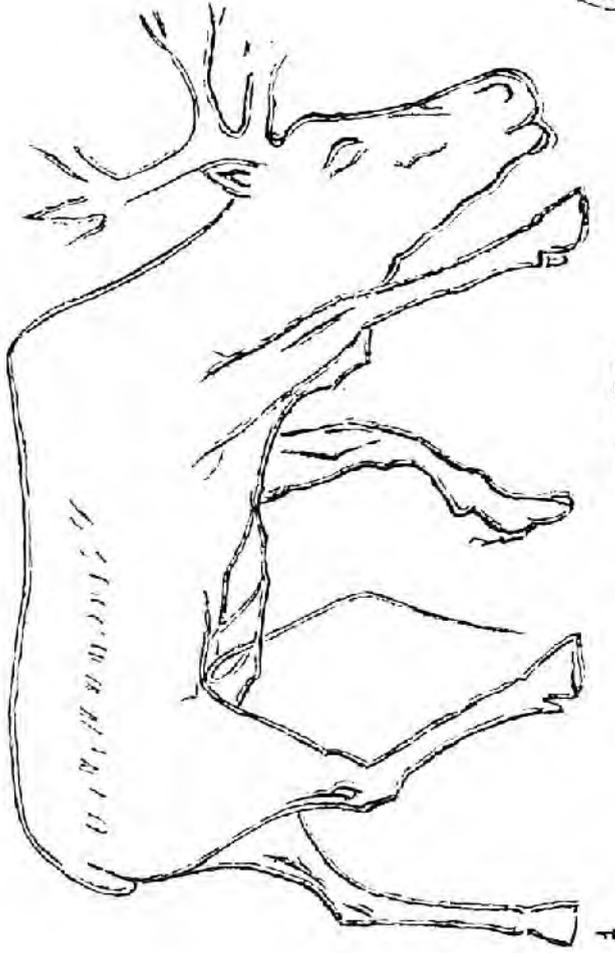
Pl. II. — Les Eyzies: 1. Tête de cerf sur os. — 2. Tête de cheval sur os.
 — 3. Saumon sculpté (Grotte Rey). — 4. Bouquetin, sur une lampe en pierre
 (grotte de la Mouthe). — 5. Cerfs, sur un bâton en bois de renne (Laurerie-
 Haute). — 6. Renne gravé sur une omoplate de renne.
 (Grand. réelle, sauf 4 et 5: 1/2 gr. r.).



Pl. III. — Laugerie-Basse: 1. Cervidé retournant la tête, sur bâton perforé. — 2. Tête de jeune renne, sur bois de renne. — 3. Trois rennes courant, gravés sur plaque de schiste. — 4. Tête de Mammouth sculpté en os. — 5. Homme (velu) chassant un bison, sur bois de renne. — 6. Très belle tête de bison gravée sur palme de renne. — 7. Tête de cheval sur os. — 8. Loutre et poisson sur bois de renne. (Grand. réelle sauf 1 et 5: 1/2 gr. r.)



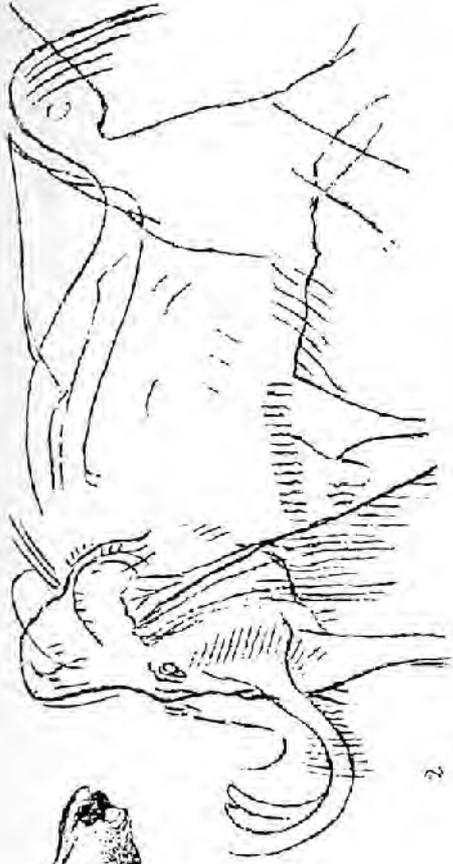
Pl. IV. — Limeuil: 1. Bouquetin. — 2. Chevaux en mouvement. — 3. Harde de cerfs.
(2/3 grand. réelle.)



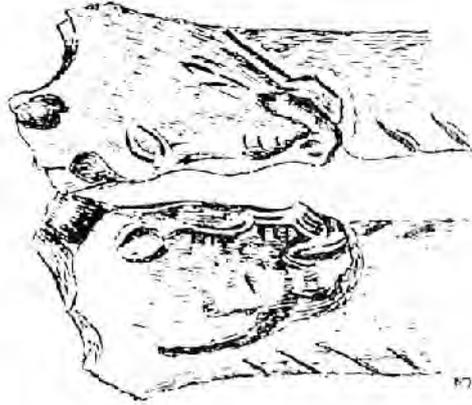
Pl. V — Linnéull: 1. Renne broutant; 2. Renne blessé (?); — 3. Jeune ours; — 4. Cheval au galop.
(1 et 2, 1/2 grand. réelle; 3, 2/3 gr. r.; 4, gr. r.)



1



2

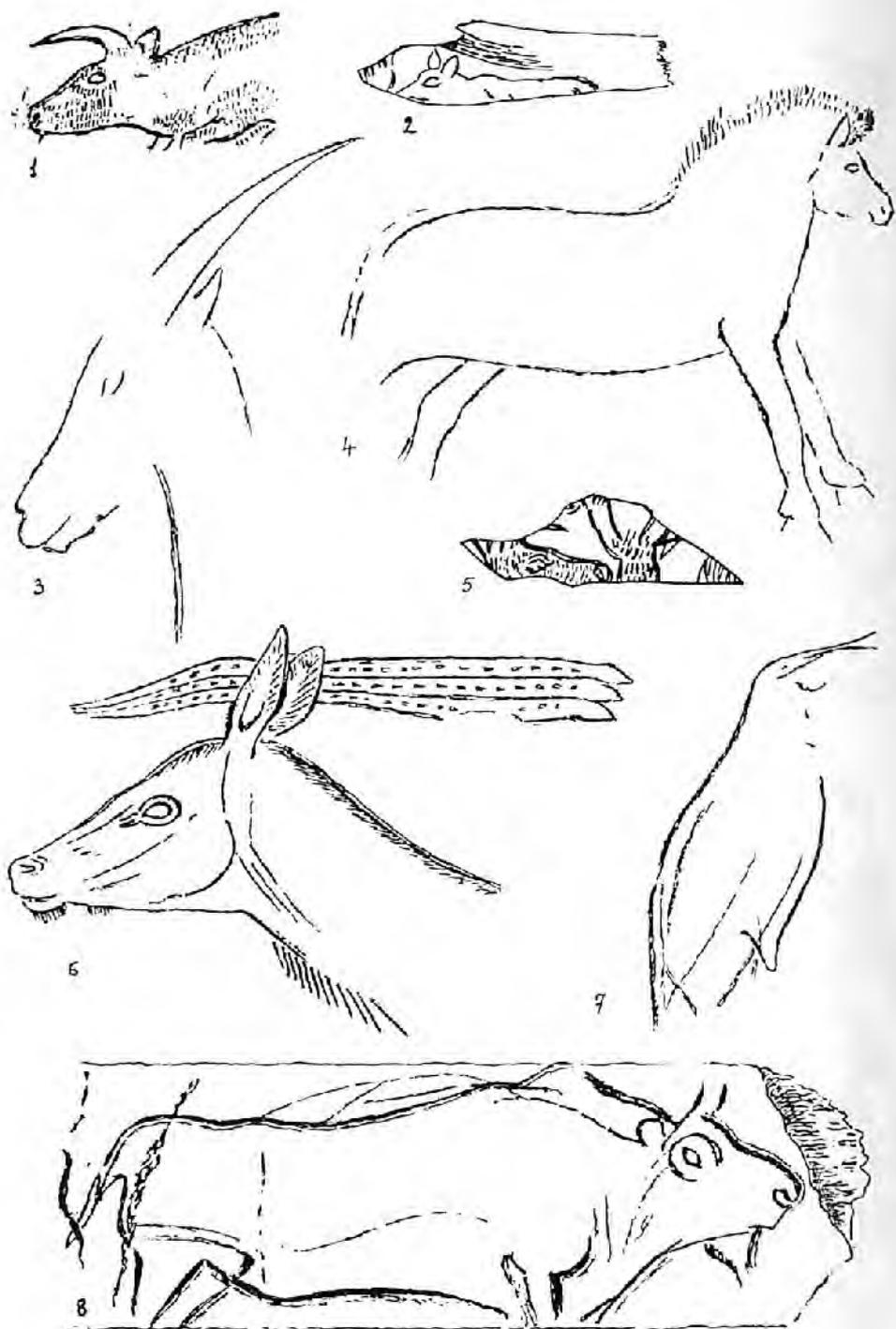


3

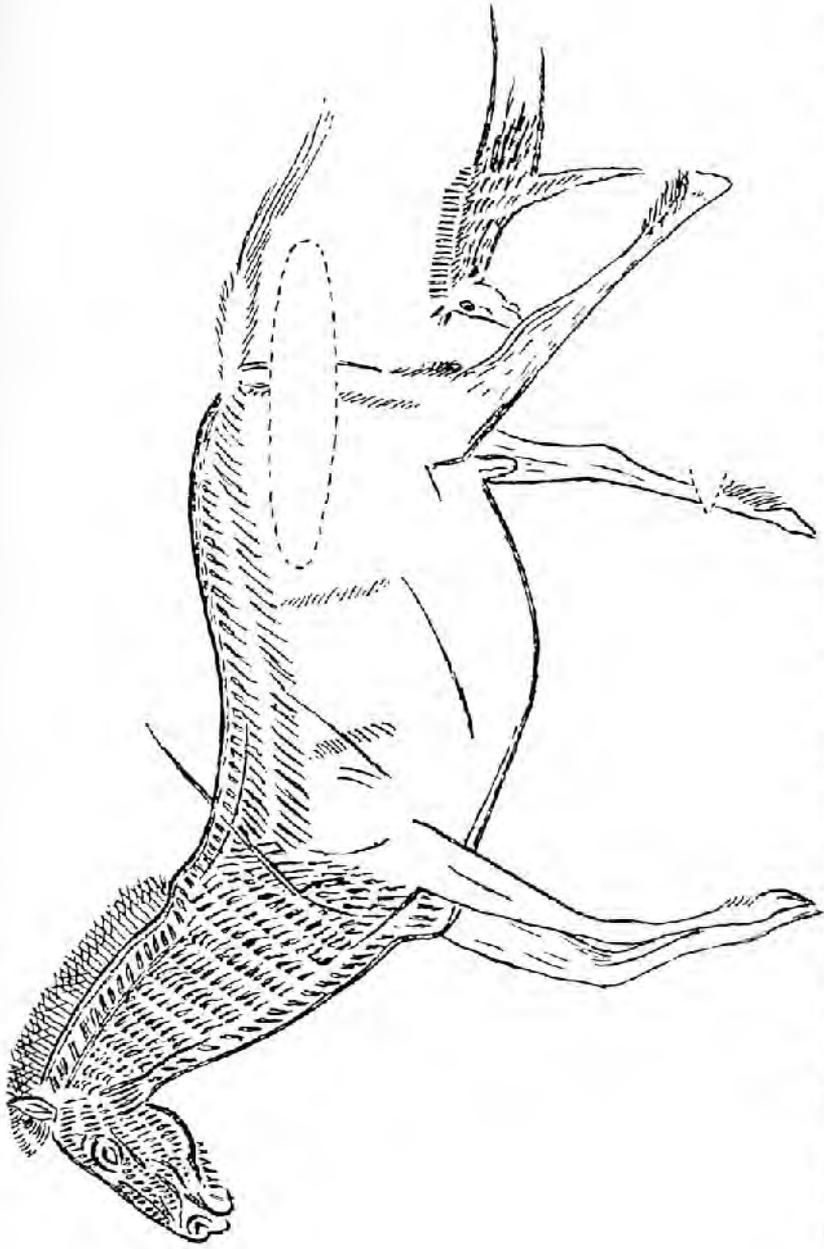


4

Pl. VI. — La Madelaine: 1. Hyène (ou félin ?) sculptée en ivoire. — 2. Mammoth gravé sur ivoire. — 3. Rennes affrontés, sculptés sur bâton en bois de renne. — 4. Cerfs gravés sur bâton.
(1 et 3, grand, réel.; 2, 1/2 gr. r.; 4, 3/4 gr. r.).



Pl. VII. — Rochereil, os gravés. (Grandeur réelle). 1. Bison. — 2. Faon. — 5. Cervidé, flairant peut-être son bois tombé. — 7. Oiseau. (Grandeur réelle.)
 Laugerie-Basse: 3. Bouquetin gravé sur bois de renne. (Grandeur réelle.)
 Teyjat: 4 et 8, jeune cheval et bison gravés sur os. — 6. Biche et serpents sur bâton perforé. (Grandeur réelle.)



Pl. VIII. — Teyjat: Cheval au galop suivi d'un autre incomplet et d'une exécution bien inférieure, gravés sur le bâton qui porte une biche et des serpents (Pl. VII), (Grand réelle).

GOUDAUD, STATION ET COLLECTIONS NEOLITHIQUES

A 7 kilomètres de Périgucux, la route départementale d'Hautefort, par Bassillac, rejoint la rive gauche de l'Isle qu'elle cotoie sur 200 mètres environ, en passant au pied des Roches de Goudaud, qui la surplombent. Avant la construction de cette route, la rivière baignait le pied même de cette falaise, qui porte encore les traces laissées par l'établissement, à la fin du x^e siècle, par l'évêque de Périgueux Frotaire, d'un fort accroché et en partie creusé dans la paroi rocheuse et sur une terrasse naturelle, dominant la rivière; et ce fort des Roches de Bassillac faisait partie de tout un système défensif, installé sur les rivières du Périgord par cet évêque pour protéger les populations contre les incursions des Normands et leur servir de refuge. En traçant la route, mordant la base de la falaise, on fit sauter des chambres, des abris creusés dans le roc, faisant ainsi disparaître la partie inférieure du fort de Frotaire.

Mais ce site des Roches de Goudaud ¹, ou de Bassillac, avait retenu l'attention des hommes préhistoriques, au plus tard à l'époque néolithique, car le petit plateau qui, à leur sommet, domine la vallée de l'Isle, occupe un emplacement idéal, et par son exposition et par ses facilités naturelles de défense.

A l'endroit où commence la falaise s'ouvre, se dirigeant vers le sud-est, un vallon étroit, appelé de Malemort, rendant difficile, par une pente assez raide, l'accès sud-ouest du plateau. Vers le nord-ouest, la falaise est à pic sur la rivière; au nord-est, le plateau est séparé du château de Goudaud par un vallonnet qui descend vers la rivière. Seul le côté sud-est était facilement abordable; mais il devait être boisé autrefois beaucoup plus qu'aujourd'hui, comme sont encore boisés le penchant sud-ouest, vers le vallon de Malemort, la crête de la falaise sur tout le côté nord-ouest, et le vallonnet au nord-est, vers la maison de Goudaud.

Le plateau actuel, dans sa partie cultivée, est en gros un rectangle, limité par des bois sur trois côtés, et par la ferme des Roches sur le quatrième, à l'est; le côté nord-ouest ayant environ 150 mètres, les côtés sud-ouest et nord-est 200 mètres.

1. Les Roches de Goudaud, commune de Bassillac, département de la Dordogne.

M. Raymond Courtey, fils des propriétaires du domaine de Goudaud, qui se noya en 1880 en lavant ses trouvailles dans l'Isle, avait récolté en surface une très abondante et très intéressante collection de haches polies, de grattoirs et de pointes de flèches en silex. Une partie de cette collection, don de la famille de Raymond Courtey, est présentée au Musée du Périgord dans une vitrine de la salle Féaux et dans une deuxième de la salle Hardy. Un demi siècle plus tôt, M. de Mourcin avait aussi récolté des pièces néolithiques à Goudaud, qui ont été remises, sans indication précise, au Musée.

La vitrine de la salle Féaux groupe: un don Courtey et deux petites collections de M. Hermann, d'Excideuil, et du comte de Saint-Saud. Une autre vitrine de cette même salle contient une partie, pour Goudaud, de la collection Hardy.

Pour sa précieuse étude sur Goudaud, parue en 1901 ², Maurice Féaux, outre sa collection, a pu étudier celle de M. Goulpier, ancien professeur au Lycée, et il cite une meule trouvée à Goudaud par M. Charles Aublant, qui en avait sans doute tiré d'autres pièces.

Deux vitrines dans la salle Hardy, sous le titre Campignien-Néolithique Robenhausien présentent la suite de la collection Hardy sur Goudaud, et une troisième les dons de M. Avoustins et de divers donateurs.

M. A. Roussot, dans son étude plus récente sur Goudaud ³, s'est servi de ses trouvailles personnelles, de la collection de M. Pigcard de Gurbert, et de celle de M. Ribette père, de Bassillac.

Goudaud a donc vu passer bien des collectionneurs, et on voit cependant que cette riche station n'a donné lieu qu'à deux études.

..

Depuis l'automne de 1961 jusqu'au printemps de 1963, mon gendre Maurice Dumas, et moi-même, avec l'autorisation du fermier des Roches qui nous indiquait les labours récents, et guidés par les conseils de M. Séverin Blanc, des Eyzies, nous avons à notre tour fait, sur le plateau de Goudaud, d'abondantes récoltes.

Dès que, montés du vallon de Malemort, au sud-ouest, nous sortions du bois, nous trouvions des outils, en majorité des grattoirs, sur une longueur de cent mètres environ, parallèle à la lisière du bois, et sur une largeur d'une vingtaine de mètres.

Le long du bois qui couronne la falaise, au nord-ouest, dans une terre et un champ de topinambours, puis une vigne, le tout parallèle

2. FÉAUX (M.). — La station néolithique des Roches de Goudaud. — *Bull. de la Soc. hist. et archéo. du Périgord*, t. XXVIII, 1901, pp. 152-166, 3 pl. h.-t.

3. ROUSSOT (A.). — Note complémentaire pour l'étude de la station néolithique de Goudaud. — *Bull. de la Soc. hist. et archéo. du Périgord*, t. LXXXI, 1954, pp. 182-90, 3 fig.

Les récoltes personnelles de M. Roussot sont actuellement conservées au Musée du Périgord.

au côté rivière, sur toute la longueur, environ cent mètres, et sur cinquante mètres de largeur, vers le sud-est, dépassant de peu les derniers rangs de vigne, les trouvailles étaient plus variées ; mais mêlées à d'innombrables silex, parfois couvrant partout la terre, débris de taille souvent, mais plus souvent encore victimes des outils aratoires.

A l'extrémité nord-est du rectangle, en direction de la maison du fermier des Roches, une dizaine de rangs de vigne ont fourni quelques outils intéressants ; au-delà, vers le nord jusqu'au bois, silex et rognons sont nombreux ; mais, soit que les récoltes précédentes aient été totales, ce que nous ne croyons pas, soit que l'occupation ne se soit pas étendue jusque là, nous n'y avons plus rien trouvé.

Les belles pièces, telles que celles qui sont reproduites dans les cinq planches de Maurice Féaux, sont rares à Goudaud : trop de collectionneurs ont passé par là. M. Alain Roussot a le mérite de n'avoir pas négligé et d'avoir reproduit quelques pièces : pics, grattoirs, qui ne sont pas complètement débarrassées de leur cortex. En ne négligeant pas, certes, les belles pièces, nous nous sommes attachés, mon gendre et moi, à récolter soigneusement toutes les pièces conservant du cortex, toutes les pièces même de forme indéterminée ; mais portant sur quelque partie des retouches et des traces d'usage, et même les vulgaires éclats portant nettement un bulbe de percussion.

Si l'on en croit M. Séverin Blanc, les trop régulières haches polies, les trop délicates pointes de flèches à ailerons ou barbelures, les belles retouches évoquant le Solutréen, annoncent l'apparition du cuivre et du bronze ; « c'est le Chalcolithique ou Enéolithique, période de transition entre l'Age de la Pierre et celui des Métaux »⁴.

Maurice Féaux estimait que si les belles haches polies et les belles pièces pouvaient être l'œuvre d'ouvriers spécialisés, les innombrables pièces mal façonnées ou non terminées étaient l'œuvre de l'utilisateur pressé, qui les fabriquait lui-même sans les figoler, et les jetait après usage.

Le vrai, le plus caractéristique du Néolithique, serait cet outillage de fortune, ces éclats retouchés au seul endroit utile, ces pièces paraissant brutes avec leur cortex, mais que certaines retouches ont transformées à l'endroit voulu en grattoir, racloir, perçoir, taraud, couteau, ciseau, etc..., pièces fabriquées pour l'utile, outils de paresseux, peut-être, qui n'a pas voulu suivre l'exemple de ses prédécesseurs du Paléolithique ; outils des « cossards de la Préhistoire », disait M^{me} Séverin Blanc.

N'est-il pas vrai que si, tout au long du Néolithique, on sent l'influence campignienne, on trouve trop de beaux outils qui, ramassés en surface, sans stratification possible, font parfois hésiter pour leur classification ! Il n'y a pas d'hésitation possible pour les grattoirs, minces ou épais, allant jusqu'au rabot, et tant de belles pièces

4. BLANC (S.). — *Cours de Préhistoire*, édition dactylographiée, 79 pages.

trouvées à Goudaud que peu ou prou de restes de cortex paraissent déshonorer. Nous sommes bien là, aux Roches de Goudaud, sur un des plus intéressants sites néolithiques du Périgord.



Maurice Féaux avait signalé l'extrordinaire abondance des grattoirs, et la rareté relative des haches polies, explicable en partie parce qu'elles ont été une proie facile pour les chercheurs amateurs ; parce qu'aussi, peut-être depuis des siècles, elles ont été précieusement ramassées par nos ancêtres, insérées dans quelque trou de muraille ou incorporées aux murs de leurs maisons, car elles préservaient, croyait-on, leurs modestes habitations de la foudre.

Dans notre collection, c'est encore, et de loin, les grattoirs qui dominent. Nous en avons 232, que nous avons classés d'après le matériau employé.

1^o Grattoirs sans cortex, silex gris clair: 54.

L'un d'eux, peu épais, de 50 mm de long sur 40 mm de large, de forme classique, porte cependant à sa base un vrai pédoncule provoqué par une encoche soigneusement retouchée de chaque côté ; il a certainement été emmanché ⁵. Un autre, de même longueur, mais plus étroit, a aussi un pédoncule aménagé par une seule encoche latérale, et a dû aussi être emmanché.

Un très petit grattoir, de 35 mm presque rond, a une épaisseur de 10 mm à son extrémité à retouches verticales. Le plus long, 90 mm, épais, très régulier, retouché tout autour et sur toute une moitié de sa face supérieure, porte de nombreuses retouches le long de sa face plane. Plusieurs grattoirs sont très beaux, très réguliers, assez longs et étroits, épais, à section presque triangulaire, la face inférieure plane, avec souvent des retouches sur les côtés de cette face, et de très belles et longues retouches sur l'autre, amortissant l'angle du dos du grattoir.

2^o Grattoirs sans cortex, silex noir ou brun: 68.

Le plus petit a 25 mm. Les plus réguliers ont de 30 mm à 50 mm. Certains, presque ronds, ne portent des retouches verticales qu'à leur extrémité convexe ; d'autres sont retouchés sur tout leur pourtour. Un grattoir de 45 mm, sur bout de lame épaisse, à section triangulaire, large de 20 mm, est retouché avec soin sur un côté de sa face supérieure, et sur l'autre côté de sa face plane inférieure (côté opposé). Plusieurs grattoirs en silex noir sont très minces, finement retouchés à leur extrémité, certains sur bout de lame cassée ; au

5. Voir n^o 3, figure 2, p. 186 de l'étude déjà citée de M. A. Roussot.

contraire, un grattoir de 35 mm est épais, presque rond, mais soigneusement retouché. Un seul grattoir, de 50 mm, à face plane retouchée sur une partie de son pourtour, peu épais, est en silex blanc.

Une pièce, épaisse en son centre de 10 mm, paraîtrait être un taraud, de profondes retouches ayant aménagé un grattoir concave double encadrant le bulbe de percussion ; mais il présente une extrémité rectiligne, coupante, de 45 mm : c'est un ciseau qui fut emmanché.

3° Grattoirs avec cortex : 110.

De toutes tailles et de formes diverses, le plus petit, presque rond, de 28 mm, finement retouché. La plupart, presque totalement recouverts de cortex, qui n'est enlevé par retouches verticales qu'à leur extrémité, épaisse et abrupte. Parfois, c'est un éclat, ovale ou triangulaire, recouvert de cortex qui n'est enlevé que de place en place, d'autres fois sur tout le pourtour, mais par de petites retouches qui ne dégagent au maximum que de 2 mm de silex pour transformer la pièce brute en grattoir. Certains ont la forme d'une lame épaisse, à section triangulaire, le cortex couvrant un côté ; à l'extrémité, des retouches n'ont dégagé qu'une partie, au plus 10 mm, d'un grattoir convexe dont la moitié de sa demi-circonférence reste brute.

4° Lames ou fragments de lames : 56.

En général mauvaises ; le silex noir, provenant de la base du coteau, côté sud-ouest, où il affleure, de mauvaise qualité, ne se prêtant pas à leur éclatement. Quelques lames, épaisses, à section triangulaire, sont fortement retouchées sur les deux côtés ; d'autres sont d'assez bons couteaux par un de leurs côtés ; une seule bonne lame, avec de fines retouches sur les deux côtés, pourrait paraître d'une autre époque si elle n'était terminée par du cortex.

5° Pièces diverses : 56.

Les plus intéressantes sont deux pics, l'un de 90 mm, épais, arrondi et large à la base ; la pointe est accentuée par un coup de burin long de 60 mm ; l'autre de 110 mm, étroit, de section triangulaire ou presque, couvert de cortex sur tout un côté, est très retouché à l'extrémité pour accentuer la pointe. Il y a des rabots, des tranchets, 2 burins, des racloirs, des ciseaux sur bout de lame très amincie par retouches sur les deux faces ; quelques gouges, tarauds et perceurs ; d'assez nombreuses pointes triangulaires assez épaisses, unifaces, la face supérieure parfois très retouchée ne dépassant pas 60 ou 70 mm.

6° Pièces indéterminées : 158.

Retouchées, portant des traces d'utilisation ; outils occasionnels, sans spécialité, difficiles à classer, mais intéressants

7° Pointes de flèches ou de sagaies : 47.

11 pointes de flèches à tranchant transversal ; plusieurs fine-

ment retouchées sur les deux faces ; très peu à pédoncule ; aucune à ailerons ou barbelures ; certaines assez frustes.

Une pointe de sagaie de 80 mm, très belle, un côté rectiligne, l'autre convexe, la face supérieure entièrement retouchée, la face plane inférieure retouchée à la bas pour emmanchement ; une autre, de même dimension, peu épaisse, est retouchée sur les bords des deux faces ; une troisième, de 55 mm, n'est retouchée que sur toute sa face supérieur ; 2 fragments de pointes de sagaies de 45 mm chacun, l'un (pointe), entièrement retouché sur la face supérieure ; l'autre (talon), retouché sur les deux faces, devaient appartenir à de très belles pointes de sagaies.

8° Haches polies : 6 fragments.

Aucune hache entière ; mais un très beau fragment, long de 100 mm sur 20 mm ; retailé sur un côté de sa longueur sur les deux faces, l'autre côté ayant gardé son polissage ; le talon aménagé pour faciliter la préhension ; l'extrémité finement retailée sur les deux faces pour donner un ciseau convexe de 15 mm, à moins que ce soit une large gouge ; silex jaune ; très belle pièce ⁶.

9° Pièces sans intérêt : 551.

Eclats ou résidus de taille avec bulbe de percussion, avec parfois quelques retouches ou traces d'usage ⁷.

Marcel SECONDAT.

6. Voir n° 21, planche 2, de l'étude déjà citée de M. Féaux.

7. Il nous a paru inutile d'accompagner ces pages d'une planche ; se reporter aux 5 belles planches de M. Féaux et aux dessins de M. A. Roussot des études déjà citées.

LES INDUSTRIES DES ABRIS ET GROTTES ORNÉS DU PÉRIGORD

Avec les Pyrénées, le Périgord est la plus riche région de France en témoignages d'art paléolithique, objets d'art mobilier trouvés dans les niveaux d'habitation ou figurations qui ornent les parois des grottes et abris. Dater ces témoignages les uns par rapport aux autres et les rattacher à l'une des civilisations du Paléolithique supérieur qui se succèdent dans cette province entre 32.000 av. J.-C. et 10 000 av. J.-C., est le problème principal puisque, sans chronologie relative, il n'y a pas d'étude valable des styles. La recherche des critères de datation domine l'œuvre monumentale de H. Breuil (5), parmi lesquels se place l'âge des dépôts où sont enfouies les œuvres d'art ou qui recouvrent les parois ornées. Selon les cas, l'œuvre est contemporaine du dépôt ou antérieure à son accumulation complète. Le critère ne joue plus quand les dépôts archéologiques s'entassent au pied d'une œuvre sur paroi sans la recouvrir, bien moins encore lorsque les parois ornées au fond de couloirs souterrains sont très éloignées dans l'espace de ces témoignages de vie quotidienne. Pourtant, dans certains cas, le maniement des autres critères de datation relative conduit les spécialistes à proposer des dates qui permettent de conclure à la contemporanéité au moins partielle des dépôts et des œuvres pariétales, ce qui oblige dans tous les cas à leur accorder une importance particulière.

Certaines grottes ornées n'ont livré aucun document archéologique ou des documents de peu de valeur. Nous dressons ici un bilan chronologique des blocs gravés, peints ou sculptés, que leurs dimensions font rattacher à l'art pariétal, à l'exclusion des petits objets de l'art mobilier, faciles à transporter, la limite des uns aux autres étant d'ailleurs quelque peu arbitraire ¹. Trouvés en relation avec des dépôts archéologiques, les blocs jouent un rôle capital pour la datation par comparaison des figurations de même style ou technique sans relation avec des dépôts ².

1. L'ouvrage récent de A. Laming-Empeaire (29) contient des inexactitudes, notamment dans le tableau VIII, p. 189, que je rectifie au passage.

2. Tous mes remerciements vont à A. Roussot à qui je dois de nombreux renseignements de tous ordres.

AURIGNACIEN TYPIQUE

Rares et dispersés, les sites du Périgordien ancien n'ont livré aucun document artistique. Les premiers témoignages d'art n'apparaissent qu'à l'Aurignacien typique, période où pour la première fois au Paléolithique supérieur les abris et grottes sont occupés massivement. La presque totalité des découvertes se groupe dans la vallée de la Vézère.

ABRI DE LA FERRASSIE, commune de Savignac-de-Miremont. D. Peyrony (36) y a récolté de nombreux documents bien repérés stratigraphiquement. Aurignacien I (couche F): écaille de voûte portant sur une face régularisée « deux bandelettes noires parallèles » (p. 52). Aurignacien II (couche H): outre des écailles avec traces de peinture, et une plaque gravée d'un large sillon, quatre blocs profondément gravés de hauts-reliefs, figurant grossièrement des animaux et des vulves. Aurignacien III (couche H'): une pierre profondément gravée de rainures et d'un triangle suspubien, une autre d'un large sillon, une autre avec gravures et raclages, une autre légèrement gravée de lignes enchevêtrées (tête d'Equidé ?), un bloc gravé profondément d'un triangle suspubien, une dalle gravée de « six sillons parallèles à peu près équidistants », une autre d'une double croix, une pierre à cupules, une autre avec gravures d'animaux, vulves, cupules, deux fragments décorés en noir de silhouettes animales très schématiques, dont une sur fond rouge. Aurignacien IV (couche H''): une pierre avec profonds sillons, (quadrupède ?); une autre avec tête de biche tracée par gravure et raclages, une dalle avec gravures animales, organe sexuel féminin et groupes de cupules, enfin fragment de voûte peinte sur la partie rugueuse, donc après sa chute, de deux avant-trains d'animaux noirs sur fond rouge. Tout au long de l'occupation aurignacienne se retrouvent des gravures par incisions profondes, aboutissant parfois à un véritable relief, avec médiocres figurations animales, vulves et cupules, outre des fragments peints en rouge et noir qui attestent la décoration pariétale de l'abri.

Moins fortement et longuement occupés, d'autres sites aurignaciens de la Vézère livrent des documents moins nombreux.

ABRI LARTET, commune des Eyzies. Dans les anciens déblais, D. Peyrony (35) a récolté des fragments peints de rouge et de noir, à rapporter à l'occupation d'Aurignacien I du site, attestée également à l'ABRI DU POISSON, contigu, dont les déblais ont livré, avec des fragments gravés ou peints en rouge et noir, trois pierres gravées respectivement d'une vulve, d'un renne et d'un arrière-train animal.

ABRI CELLIER, commune de Tursac. Des fouilles de G. Collie (14, 40), proviennent des blocs à gravure profonde, trouvés face tournée contre le sol en surface de la couche inférieure d'Aurignacien I: deux blocs à gravure profonde, l'une avec tête de bouquetin utilisant le relief naturel, l'autre une tête peu lisible, une pierre gravée d'une

tête d'équidé et d'une vulve, une pierre plate avec vulves et cupules, enfin plusieurs figurations de vulves sur gros éboulis, toutes figurations très proches de celles de la Ferrassie.

ABRI DU RENNE, à Belcayre, commune de Thonac: F. Delage (15) a trouvé dans un éboulis stérile qui séparait deux couches d'Aurignacien typique, équivalents de l'Aurignacien I et II/III de la Ferrassie (53, p. 96), une dalle gravée d'un cervidé, face tournée vers le sol, gravure obtenue par des coups de pic qui ont creusé de petites cupules coniques.

ABRI BLANCHARD DES ROCHES et ABRI CASTANET, commune de Sergeac. Dans le vallon de Castelmerle, ces sites contigus, fouillés l'un par L. Didon (20, 21), l'autre par Castanet et D. Peyrony (38), ont des stratigraphies parallèles attestant leur occupation simultanée: couche inférieure d'Aurignacien I séparée par un éboulis stérile d'un niveau supérieur d'Aurignacien II, le tout surmonté d'un éboulis d'effondrement de la voûte (53, p. 100) ³. Du premier site, furent retirés des éboulis superposés au niveau inférieur: 14 pierres à cupules, 21 pierres à anneaux, une pierre à cannelures et 4 pierres gravées profondément de vulves; dans l'éboulis stérile qui surmontait le niveau supérieur d'Aurignacien II, était englobé un bloc effondré peint en noir sur fond rouge de la partie inférieure de deux bovidés (Musée de Périgueux), outre des fragments illisibles gravés ou peints de traits noirs. A Castanet, la couche inférieure a livré des pierres à anneaux avec parfois des cupules, et la couche supérieure des plaques de voûte avec des anneaux, une pierre profondément gravée de quatre images d'organes sexuels féminins, un bloc gravé d'une vulve; des écailles peintes en rouge et noir, illisibles mais en position parallèle au beau bloc peint de Blanchard, « reposaient directement sur la couche archéologique » (38, p. 440).

ABRI DE LA SOUQUETTE, commune de Sergeac: dans le même vallon que les précédents, mais bouleversé par des fouilles sans valeur, cet abri où sont attestés l'Aurignacien typique ainsi que le Magdalénien a livré divers blocs dont un gravé d'un triangle suspensien attribué par F. Delage (17) à l'Aurignacien, par comparaison avec les blocs identiques de Blanchard et Castanet.

TERMO-PIALAT, commune de Saint-Avit-Sénieur: dans la vallée de la Couze, ce site bien en place fut fouillé d'abord par le propriétaire qui fit des tas des pierrailles qu'il trouvait dans la couche d'Aurignacien typique; dans ces amas de pierres furent trouvés par A. Délugin (19) un bloc profondément gravé de deux figurations humaines dont une femme nue de profil (Musée de Périgueux) (54) et par R. Tard (55) un bloc gravé d'un cheval en léger relief. Bien

3. Signalant ces deux couches aurignaciennes, A. Laming-Empeaire. (20, p. 344) ajoute « actuellement déterminées comme Aur. typique et Pér. final », erreur peut-être due à une confusion avec la stratigraphie du Second abri Blanchard, tout proche, où se succèdent Moustérien et Périgordien à burins de Noailles.

que l'existence de Périgordien à burins de Noailles ait été plus récemment constatée dans ce site (53, p. 211), ces œuvres d'art peuvent être rapportées à l'Aurignacien typique dont seule la couche semble avoir été explorée dans les fouilles anciennes.

PERIGORDIEN SUPERIEUR

Plus rares, les blocs tombés dans des niveaux de Périgordien supérieur sont d'une attribution chronologique moins bien établie que les précédents, pouvant avoir été réalisés à la période précédente, notamment lorsque des niveaux d'Aurignacien typique existent également dans le site ou dans un site proche.

ABRI DE LA FERRASSIE: D. Peyrony a trouvé deux pierres gravées l'une en léger relief d'une tête d'équidé et peut-être d'un profil de mammoth, l'autre d'une représentation humaine dans le Périgordien à pointes de la Font-Robert (couche J) (36, p. 84).

ABRI DE LAUGERIE-HAUTE, commune des Eyzies: à l'ouest, le Périgordien évolué du niveau inférieur (couche B) a donné à D. et E. Peyrony (47, p. 17) deux blocs gravés l'un d'un organe masculin (?), l'autre d'une vulve, et à l'est deux pierres à gravures profondes d'interprétation difficile et un bloc gravé d'une patte arrière d'animal ⁴. A l'est également, dans l'un des niveaux de Périgordien évolué (couche 39 de F. Bordes) un énorme bloc effondré portait sur sa face inférieure des traces de contours noirs remplis de rouge (1, p. 212) ⁵, à rapprocher des fragments peints en rouge et noir et gravés trouvés par H. Movius dans le même Périgordien VI à l'*abri Pataud*, dans le village des Eyzies.

ABRI DU POISSON: gravée en léger relief au plafond de cet abri, un poisson, sans doute un saumon, est rapporté par D. Peyrony (35) au Périgordien supérieur à burins de Noailles. En effet, le niveau inférieur d'Aurignacien I est séparé ici du niveau supérieur de Périgordien à burins de Noailles par des éboulis calcaires stériles provenant de la desquamation de la voûte: la sculpture intacte que porte celle-ci lui est obligatoirement postérieure.

ABRI LABATTUT, commune de Sergeac: dans le vallon de Castelmerle, L. Didon trouva dans ce site entre les deux niveaux de Périgordien à burins de Noailles (21, p. 350; 5, p. 276) un bloc sculpté d'un cheval en fort relief avec traces de rouge et de noir, et un autre avec des figures animales « tracées en contours noirs remplis de rouge... assez difficiles à suivre » et plus récentes « plusieurs figures noires au trait dont un cerf élaphe », enfin un bloc avec

4. Il n'y a à Laugerie-Haute ni Périgordien I et II, ni Aurignacien I, quoiqu'en écrive par erreur A. Laming-Emperaire (29, p. 338).

5. Attribuée au Périgordien III par D. et E. Peyrony, les couches inférieures B et B' de Laugerie-Haute le sont aujourd'hui au Périgordien VI (53, p. 168).

main cernée de noir, figurations de grande importance dans les développements théoriques de H. Breuil (3, 4).

ABRI DE FONGAL, commune de Peyzac-le-Moustier: un bloc gravé d'un trait pour partie très profond d'un animal acéphale en profil absolu et une dalle percée d'un trou naturel, gravée profondément d'un arrière-train d'animal, trouvés par O. Hauser, sont attribués au Périgordien supérieur à burins de Noailles qu'il fouilla dans ce site, d'après D. Peyrony (39), mais il avait aussi touché le niveau d'Aurignacien typique qui y existe également (53, p. 209), ce qui laisse les blocs sans attribution très certaine.

ABRI DE LAUSSEL, commune de Marquay: l'impressionnante série de blocs ornés découverts dans ce site par J. Lalanne (24 à 27) pose un problème délicat d'attribution. Des dalles et blocs incisés de symboles génitaux surtout féminins sont attribués à l'Aurignacien typique du gisement. L'abri contenait en outre une Vénus célèbre sculptée sur un énorme éboulis face à l'abri et divers blocs plus petits et mobiles groupés autour dans un espace réduit que délimitaient des éboulis, comme une sorte de *cella* (27, p. 156): deux figurations féminines, une scène à deux personnages, coït ou accouchement, un homme, dit le Chasseur, un autre plus douteux, tous en bas-relief, enfin diverses figurations animales en bas-relief (tête de cheval, hyène) ou gravées (biche, tête de cheval, et deux têtes douteuses). Faut-il rapporter ces œuvres à l'Aurignacien typique ou au Périgordien supérieur ?

D'après J. Lalanne, les circonstances sont les suivantes (25, 26). Pour le bas-relief à deux personnages, il signale d'abord (25, p. 297) que « c'est dans l'assise inférieure du Solutréen, dans la couche des pointes à face plane, que cette œuvre d'art a été rencontrée », mais il rectifie cette indication dans une publication postérieure (26, p. 133) et spécifie alors que c'est « à la base du Solutréen tout à fait inférieur, caractérisé par des pointes à retouche unifaciale, [que] je découvris ce bloc calcaire parmi les éboulis sur lesquels reposait la couche à industrie... » (p. 133). Dans cette publication de 1912, il précise: « c'est surtout le niveau aurignacien supérieur [c'est-à-dire Périgordien supérieur] qui doit retenir notre attention parce que c'est lui particulièrement qui nous a donné les bas-reliefs à représentations anthropomorphiques... C'est lui qui couronne les dépôts vers l'extrémité est, point qui nous intéresse d'une façon toute spéciale puisque c'est là que furent rencontrés nos bas-reliefs... » (p. 130). La célèbre Vénus, qui portait des traces de couleur rouge, était sur un bloc tombé: « il s'enfonçait profondément dans les dépôts aurignaciens supérieurs et aux pieds mêmes de la statue nous avons recueilli quelques objets tout à fait caractéristiques, de grandes lames, des pointes de la Gravette, des pointes à soie... il était recouvert de 3,20 m d'éboulis et à ce niveau les assises solutréennes ayant disparu, il n'y avait aucune difficulté dans la détermination de l'âge » (p. 138). La deuxième Vénus était également peinte en

rouge. Quant au chasseur, il se trouvait « sur la même pente et au même niveau légèrement supérieur aux niveaux aurignaciens... le bloc était brisé dans la couche, mais les fragments gisaient les uns à côté des autres... » (p. 142).

D'après D. Peyrony ⁶, par contre, qui s'était rendu sur les lieux avant l'enlèvement du bas-relief, les couches du Périgordien supérieur et du Solutréen « masquaient cette image » et « les autres bas-reliefs étaient à la base de ces niveaux », mais alors, dit-il « la Vénus n'aurait plus été à portée pour la sculpter si elle avait été l'œuvre des Périgordiens. Pour moi elle est aurignacienne et avec elle toutes les autres (technique et interprétation des faits ». Reste que les conditions stratigraphiques précises sont connues de façon insuffisante, à cause des méthodes de fouilles employées à cette époque ancienne.

E. Rivière a signalé la découverte faite par Champagne de deux fragments gravés de dessin à l'abri du *Petit-Puyrouseau*, près de Périgueux, dans un niveau à burins de Noailles (52, p. 19). Bien qu'il s'agisse de petits objets, on peut rappeler ici que la Vénus de l'Abri Pataud (1958), n'a pas une position stratigraphique absolument sûre ayant été découverte alors que le petit bloc sur lequel elle figure servait à retenir un morceau de carton sur la fouille: elle a bien des chances néanmoins d'appartenir au niveau alors en cours de fouille du Périgordien final de ce site, comme le suppose H. Movius (31, p. 228); quant à la Vénus de l'abri du Facteur ou de la Forêt, commune de Tursac, elle a été trouvée tout près de la paroi du fond de l'abri, dans une formation à dalles, parfois légèrement colorées de rouge, que H. Delporte rattache avec vraisemblance au niveau de Périgordien à burins de Noailles du site (18).

SOLUTREEN

Les documents sont peu nombreux. A *Lattégrie-Haute*, des traces de peinture rouge sur une écaille de la paroi tombée dans le niveau des pointes à face plane (couche H') et un bloc à cupules gravé de figures animales (équidé, capridé) dans le niveau à pointes à cran (couche H'') (47, p. 39 et 45). Dans la vallée de la Couze, le gisement des *Jean-Blancs*, communes de Bayac et de Bourniquel, a livré à D. Peyrony (32, p. 524) une pierre très légèrement gravée d'un avant-train et d'une tête de cervidé, qui provient de la partie supérieure du niveau à pointes à cran. Dans la vallée de la Dronne, au *Fourneau-du-Diable*, D. Peyrony (34) a trouvé dans les niveaux du Solutréen supérieur ⁷, outre de petites pierres gravées et peintes, un grand

⁶ Lettre de D. Peyrony à L. Pradel, 25 mars 1949, communiquée par A. Roussot.

⁷ Seul représenté le Solutréen supérieur à pointes à cran a été subdivisé par D. Peyrony en 3 strates de Solutréen supérieur I, II et III, et non comme l'écrit A. Laming-Empeyre (29, p. 189 et 317) de Solutréen I, II et III, c'est-à-dire inférieur, moyen et supérieur.

bloc sculpté de figures animales, bovidés et équidés, dont 10 en bas-relief et une gravée ; ce bloc trouvé debout calé par des pierres reposait sur le haut de la strate inférieure de Solutrén, c'est-à-dire sur le Solutrén supérieur I ; un second bloc moins volumineux, grossièrement orné de figures animales peu lisibles, reposait au sommet du même niveau et était entièrement recouverts par les deux autres, c'est-à-dire par le Solutrén supérieur II et III ; enfin un éboulis, sans doute du niveau moyen (Solutrén supérieur II), portait des taches noires.

MAGDALENIEN

Les blocs ornés se laissent répartir entre les deux principales phases : Magdalénien inférieur (I, II, III) et Magdalénien supérieur (IV, V, VI).

MAGDALENIEN INFÉRIEUR (I, II, III)

A *Laugerie-Haute Est* (47), la couche stérile qui sépare le Magdalénien I de la couche I' du Magdalénien II de la couche I'' a donné des écailles de la voûte avec traces noires, plus une qui porte un anneau cassé ; du Magdalénien III de la couche I''' proviennent des blocs à gravures profondes (bovidé, canidé ? bison ? tête) ; des déblais d'Hauser divers blocs attribués par D. et E. Peyrony au même Magdalénien inférieur : une belle tête sculptée de bœuf musqué, un avant-train gravé de bovidé, une pierre à cupules avec animal mi-sculpté mi-gravé, une tête de cervidé en relief, une gravure de bison, deux avant-trains d'équidés gravés, deux têtes de cheval gravées ; de la couche stérile J, des écailles de paroi avec traces noires et rouges.

Le Magdalénien ancien à raclettes des *Jean-Blancs* (32, 45) a donné une pierre à surface régularisée légèrement gravée d'un bison, dans l'abri de gauche ; trouvées dans les déblais, deux dalles chacune sculptée d'un bison, sont attribuées par D. Peyrony au même Magdalénien ancien.

La découverte de blocs ornés tombés des parois dans des niveaux de Magdalénien III a permis de dater les frises sculptées de l'*abri Reverdit* (16) et de l'*abri du Cap-Blanc* (24, 28). Situé dans le vallon de Castelmerle, le premier contenait deux niveaux de Magdalénien III. « De la partie inférieure de la couche où il était placé sous un autre bloc portant des traces de peinture », F. Delage a retiré « un petit bloc orné d'une tête de bison gravée » (16, p. 306). Des déblais de Reverdit, outre 13 pierres à cupules et 4 pierres à anneaux, il retira un bloc sculpté d'un arrière-train de bovidé et deux fragments de sculpture, « qui sont des cassures de la frise » que porte la paroi de l'abri. Blocs et frise sont attribués au Magdalénien III. C'est aussi le cas du *Cap-Blanc*, commune de Marquay, abri voisin de Laussel où une dalle sculptée d'un bison, trouvée « dans les foyers du Magdalénien ancien » d'après J. Lalanne et H. Breuil (28, p. 393) amena la

découverte de la célèbre frise de chevaux, bovidés et bisons, taillés en haut-relief sur la paroi: les niveaux archéologiques du site appartiennent au Magdalénien III, période à laquelle sont également rapportées les sculptures pariétales (53, p. 105).

MAGDALÉNIEN SUPÉRIEUR (IV, V, VI)

La *grotte de la Mairie à Teyjat*, dans la vallée du Bandiat, à l'ouest du département de la Dordogne, contient une cascade stalagmitique gravée de figures animales, plus ou moins groupées en panneaux, dont le célèbre taureau suivant une vache. Les travaux de fouilles dans le remplissage du couloir où elle se trouve ont fait apparaître un niveau inférieur de Magdalénien V, séparé d'un niveau supérieur de Magdalénien VI par une assise stérile. Dans le niveau inférieur P. Bourrinet découvrit un fragment de dalle calcaire gravée d'un bison dont l'autre partie fut trouvée dans la couche stérile d'intérocupation. D'après L. Capitan, H. Breuil, D. Peyrony et P. Bourrinet (12, p. 498), les niveaux magdaléniens recouvraient les gravures de la cascade et contenaient « des morceaux s'adaptant à des parties manquantes des premiers panneaux gravés », si bien que l'ensemble des gravures est considéré comme contemporain de la couche inférieure de Magdalénien V.

Dans la vallée de la Vézère, des fouilles faites sans méthode à *Laugerie-Basse*, commune des Eyzies, ont amené la découverte de blocs gravés qui ne peuvent être rapportés avec précision à l'un quelconque des différents stades du Magdalénien dont les niveaux s'échelonnaient, d'après D. Peyrony et J. Maury, du Magdalénien III au VI probablement (48). Outre de nombreuses œuvres d'art mobilier, le site classique de la *Madeleine*, commune de Tursac, a livré des blocs ornés. D. Peyrony (13) a sorti de la base du niveau inférieur de Magdalénien IV un bloc portant un arrière-train d'animal sculpté en ronde-bosse et un bas-relief de cervidé galopant; ce même chercheur trouva dans les déblais qui emplissaient une *cella*, tous d'après lui rapportables au Magdalénien VI de la couche supérieure du site, une grande quantité de dalles gravées, dont une célèbre femelle de renne avec son faon. Des gravures profondes ornaient la paroi de la partie la plus profonde de l'abri: une dalle tombée gravée d'un bison s'y raccorde. L'ensemble est attribuable au Magdalénien supérieur, sans précision supplémentaire. Dans le site proche de *Longueruche*, commune de Plazac, qui contenait les mêmes niveaux de Magdalénien IV à VI que la Madeleine, D. Peyrony (37) a trouvé dans les déblais d'O. Hauser une pierre calcaire gravée d'un avant-train d'équidé qu'il rapporte au Magdalénien IV.

Dans la vallée de la Dordogne, très riche en sites magdaléniens entre Limeuil et Couzè, sur sa rive droite, sont connus de beaux documents datés du Magdalénien supérieur. Le site de plein air du *village de Limeuil* a livré à J. Bouyssonnie (6) d'innombrables plaques calcaires gravées au trait de rennes et cervidés, plus rarement de bovidé, d'un style proche de celui des gravures de la Madeleine;

elles proviennent de la couche de Magdalénien VI. De même période date la Vénus gravée sur bloc récemment découverte par F. Bordes et P. Fitte (2) dans le Magdalénien VI du gisement de plein air de la *Gare de Couze*. Deux blocs gravés de plusieurs figures de femmes d'un style très comparable proviennent des fouilles faites par Peyrille et Delmas dans l'abri proche de la *Roche de Birol*, commune de Lalinde, mais leur position stratigraphique exacte n'est pas connue; le Magdalénien VI y est attesté et peut-être aussi, mais moins sûrement, le Magdalénien V (33; 53, p. 449).

ART PARIETAL

La relation des figurations ornant les parois des abris et des grottes avec les industries trouvées à leur pied ou à l'entrée des couloirs qui les contiennent n'est pas certaine. Pourtant la présence de blocs tombés des parois dans la couche d'habitat à Reverdit, Cap-Blanc et Teyjat, interprétée comme un témoignage en faveur de leur relation chronologique réciproque démontre que l'on ne peut ignorer les uns en tentant de dater les autres. Il faut distinguer abris et grottes ornés à habitat unique et les autres. Enfin à plusieurs reprises il y a concordance, au moins partielle, entre les datations établies par les spécialistes d'après technique et style des figures et l'âge archéologique des dépôts existant dans le site.

C'est notamment le cas pour les gravures « d'aspect très archaïque » de la *grotte des Bernous*, à Bourdeilles, dans la vallée de la Dronne, rapportées par D. Peyrony (34) à l'Aurignacien, comme une partie des rares silex trouvés, avec quelques outils moustériens, dans le remplissage rouge argileux de la grotte. Des dessins digitaux tracés sur argile et des gravures « tout à fait archaïques » ornent les parois de la *Croze à Gondran*, commune des Eyzies (9): elles sont rapportées à l'Aurignacien (5 p. 306), comme les silex qui furent récoltées dans son remplissage.

Le bel ensemble de gravures très homogènes relevées dans la grotte de Gabillou, près de Mussidan, par J. Gausson et M^{me} Gausson est d'un âge discuté, mais on ne peut éviter à ce sujet de signaler comme le souligne J. Gausson (22), la présence à l'entrée d'un habitat bien daté du Magdalénien III. Si la *grotte des Combarelles*, dont l'ensemble de gravures célèbre (11) se situe d'après H. Breuil « entre le Magdalénien ancien et le Magdalénien moyen » (5, p. 101) ne contenait aucune trace d'habitat, le couloir de droite, dit *branche droite des Combarelles* (46) où ont été découvertes plus récemment d'autres gravures de même style, contenait un gisement important; il a livré aux divers fouilleurs, qui s'y sont succédés depuis E. Rivière, un matériel magdalénien pris dans une brèche osseuse que les méthodes de fouilles employées ne permettent pas de dater exactement, encore que cette occupation semble s'être échelonnée entre le Magdalénien IV et VI (53, p. 426). L'occupation du site et l'élaboration des

gravures pariétales peuvent être au moins partiellement contemporaines. Les gravures et peintures de la *grotte de Bernifal*, commune de Meyrals, sont attribuées par H. Breuil à l'Aurignacien, au Périgordien et au Magdalénien III (5, p. 407), alors que les quelque silex récoltés dans la grotte ne sont rapportables qu'au Magdalénien sans doute III (41).

Le problème se pose autrement lorsque les industries attestant occupation continue ou fréquentation occasionnelle appartiennent à des périodes différentes. Il en est ainsi pour la petite *grotte d'Oreille d'Enfer*, commune des Eyzies, qui contient quelques gravures profondes à l'entrée, au pied desquelles existaient des niveaux de Périgordien supérieur à burins de Noailles et du Solutréen à pointes à cran (50). À l'intérieur de la *grotte de la Grèze*, commune de Marquay, dont les parois sont gravées notamment d'un bison de profil, des récoltes furent faites dans le remplissage qu'avaient bouleversé les terriers par A. Ampoulanges et plus tard par D. Peyrony (43), qui y recueillit sans stratigraphie du Solutréen à pointes à cran et du Magdalénien plutôt supérieur; à l'entrée H. Breuil avait fouillé anciennement un foyer magdalénien. A *Laugerie-Haute Est*, D. et E. Peyrony (47) ont signalé des gravures profondes, mais les dépôts qui s'accumulent à leur pied s'échelonnent du Périgordien VI au Magdalénien V, en passant par le Protomagdalénien, l'Aurignacien V, le Solutréen inférieur, moyen et supérieur et le Magdalénien I à III.

Les grottes profondes n'ont que rarement livré des industries abondantes. À l'entrée de la *grotte de Rouffignac*, le gisement fouillé par C. Barrière appartient au Mésolithique et aux âges postérieurs: il est sans relation aucune avec les peintures et gravures de l'intérieur. Quelques vestiges sans signification ont été recueillis à la *grotte de Villars*. Dans la *grotte de Bara-Bahau*, commune du Bugue-sur-Vézère, A. Glory (23) signale « des silex atypiques, et quelques rares outils en pierre taillée, lames grossières d'allure aurignacienne ». Seule la *grotte de la Mouthe*, commune des Eyzies, avait à l'entrée un puissant gisement à stratigraphie complexe, totalement détruit par les fouilles de E. Rivière notamment (51): il contenait au moins, outre des niveaux moustériens, de l'Aurignacien typique, du Solutréen à pointes à cran, du Magdalénien sans doute supérieur et de l'Azilien (53, p. 77, 320, 425, 473). Une fréquentation intermittente de la *grotte de Font-de-Gaume*, aux Eyzies (8) est attestée par des os et silex épars dans les couloirs: ils sont attribuables au Périgordien ancien (pointes de Châtelperron: fig. 18, n° 1, 2), à l'Aurignacien typique (grattoir à museau: fig. 9, n° 1; lames aurignaciennes: fig. 12, n° 2; fig. 18, n° 3, 4; fig. 22, n° 1; burin busqué: fig. 20, n° 1) et au Solutréen (pointe à face plane: fig. 14, n° 3).

Reste le cas de la *grotte de Lascaux*, commune de Montignac. Outre des charbons récents datés de 6.000 A.C., témoignages d'une fréquentation tardive de la grotte, mais sans rapport avec les peintures et gravures, une date de 13.566 A.C. a été donnée pour un autre exemplaire de charbon (C. 406), ce qui correspond à peu près au Mag-

dalénien moyen. Un très utile inventaire des découvertes archéologiques faites au cours des fouilles et travaux d'aménagement a été publié par A. Laming (30 p. 110-111), dont certaines publiées par D. Peyrony (44) et d'autres par A. Glory. Nous y renvoyons. A notre avis la présence de l'homme à Lascaux pendant le Magdalénien sans doute moyen est attestée par un lot de silex, riche en burins surtout dièdres et en lamelles à dos abattu que nous montra il y a quelques années A. Glory. L'ensemble des objets découverts à Lascaux n'est pas publié. L'attribution d'une partie des figurations de cette grotte au Magdalénien paraîtrait vraisemblable.

La contribution des industries pour la datation de l'art pariétal et de son complément l'art sur blocs ne doit pas être négligée ni sous-estimée et sous peine de perdre sans recours de précieux éléments d'information la découverte des abris et grottes ornés doit s'accompagner des recherches archéologiques les plus attentives.

Denise de SONNEVILLE-BORDES,
Maître de recherches au C.N.R.S.

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS :

- A.F.A.S. : Association française pour l'avancement des Sciences.
A.I.P.H. : Archives de l'Institut Paléontologie humaine.
B.S.H.A.P. : Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord.
B.S.P.F. : Bulletin de la Société préhistorique française.
C.P.F. : Congrès préhistorique de France.
L.A. : L'Anthropologie.
R.A. : Revue anthropologique.
R.E.A. : Revue de l'École d'Anthropologie.

1. BORDES (F.). — Nouvelles fouilles à Laugerie-Haute Est. Premiers résultats. — *L.A.*, 1958, pp. 205-244, 27 fig.
2. BORDES (F.), FITTE (P.) et LAURENT (P.). — Gravure féminine du Magdalénien VI de la gare de Couze. — *L.A.*, 1963, pp. 269-281, 6 fig.
3. BREUIL (H.). — Œuvres d'art paléolithiques inédites du Périgord et art oriental espagnol. — *R.A.*, 1927, pp. 101-108, 3 fig.
4. Id. — Graures aurignaciennes supérieures de l'abri Labattut à Sergeac. — *R.A.*, 1929, 5 p., 2 fig.
5. Id. — Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'Age du Renne. — *Centre d'études et de documentation préhistoriques*, Montignac, 1952, 415 p., 531 fig.
6. CAPITAN (L.) et BOUYSSONIE (J.). — Limeuil. Un atelier d'art préhistorique. — *Publications Inst. int. d'Anthropologie*, n° 1, 1924, 41 p., 13 fig., 49 pl.

7. CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et AMPOULANGES (A.). — Nouvelle grotte préhistorique à parois gravées. La Grèze (Dordogne). — *R.E.A.*, 1904, pp. 320-325, 3 fig.
8. CAPITAN (L.), BREUIL (H.) et PEYRONY (D.). — La caverne de Font-de-Gaume. — *Public. Inst. de Paléont. humaine*, 1910, 271 p., 206 fig., 38 pl. dans le texte, 27 pl. hors-texte.
9. Id. — La Croze à Gondran, à Tayac. — *R.A.*, 1914, pp. 277-280, 4 fig.
10. Id. — Nouvelles grottes ornées de la vallée de la Beune (Dordogne). — *L'A.*, 1915, pp. 505-518, 13 fig.
11. Id. — La caverne des Combarelles aux Eyzies (Dordogne). — *Publications Inst. de Paléont. humaine*, 1924, 192 p., 128 fig., 58 pl.
12. CAPITAN (L.), BREUIL (H.), PEYRONY (D.) et BOURRINET (P.). — Les gravures sur cascade stalagmitique de la grotte de la Mairie à Teyjat. — *C.I.A.A.P.*, 1912, pp. 498-514, 13 fig.
13. CAPITAN (L.) et PEYRONY (D.). — La Madeleine. Son gisement, ses industries, ses œuvres d'art. — *Publications Inst. intern. d'Anthr.*, n° 2, 1928, 125 p., 70 fig., 18 pl.
14. COLLIE (G.L.). — The Aurignacians and their culture. — *Logan Museum Bul.*, Beloit, Etats-Unis, vol. I, 1928, 139 p. 13 fig. 15 pl.
15. DELAGE (F.). — Gravure aurignacienne de Belcayre. — *C.P.F. Périgueux*, 1934, pp. 388-392, 1 fig.
16. Id. — Les roches de Sergeac. Abri Reverdit. — *L'A.*, 1935, pp. 282-317, 21 fig.
17. Id. — L'abri de la Souquette à Sergeac (Dordogne). — *B.S.H.A.P.*, 1938, 28 p., 10 fig.
18. DELPORTE (H.). — Une nouvelle statuette paléolithique; la Vénus de Tursac. — *L'A.*, 1959, pp. 233-247, 9 fig.
19. DELUGIN (A.). — Relief sur pierre aurignacien à représentations humaines découvert à Termo-Pialat. — *B.S.H.A.P.* 1914, pp. 117-125, 1 pl.
20. DIDON (L.). — L'abri Blanchard des Roches, commune de Sergeac, gisement aurignacien moyen. — *B.S.H.A.P.*, 1911, pp. 246-261 et 321-345, 8 fig. et 8 pl.
21. Id. — Faits nouveaux constatés dans une station aurignacienne des environs de Sergeac. — *C.I.A.A.P.*, Genève, 1912, pp. 337-350, 8 fig.
22. GAUSSEN (J.). — La grotte ornée de Gabillou, près Mussidan (Dordogne). — *Mémoires de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux*, n° 3, 1964, 68 p., fig., 69 pl. h. t.
23. GLORY (A.). — Bara-Bahau, Le Bugue-sur-Vézère (Dordogne). — Paris, 1955, 20 p., 4 pl. h.-t., 1 dépliant.
24. LALANNE (J.). — Un atelier de sculpture de l'Age du Renne: Cap-Blanc. — *Revue préhistorique*, 1910, pp. 33-44, 3 fig.
25. Id. — Découverte d'un bas-relief à représentation humaine dans les fouilles de Laussel. — *L'A.*, 1911, pp. 257-260, 1 fig.
26. Id. — Bas-reliefs à figurations humaines de l'abri-sous-roche de Laussel (Dordogne). — *L'A.*, 1912, pp. 129-149, 7 fig.
27. LALANNE (J.) et BOUYSSONIE (J.). — Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du docteur Lalanne. — *L'A.*, 1941-1946, pp. 1-164, 123 fig.

28. LALANNE (J.) et BREUIL (H.). — L'abri sculpté du Cap-Blanc. — *L'A.* 1911, p. 385-402, 6 fig.
29. LAMING-EMPERAIRE (A.). — La signification de l'art rupestre paléolithique. — Picard éd., Paris, 1962, 424 p., 50 fig., 10 tableaux, 24 pl.
30. LAMING (A.). — Lascaux. Peintures et Gravures. — *Coll. Voici*, Paris, 1964, 188 p., 28 fig., 4 pl.
31. MOVIVUS (H.L.) et Vallois (H.V.). — Crâne proto-magdalénien et Vénus du Périgordien final trouvés dans l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). — *L'A.*, 1959, pp. 213-232, 3 fig.
32. PEYRONY (D.). — Nouvelles fouilles aux Champs-Blancs ou Jean-Blanc. — *A.F.A.S.*, Nîmes, 1912, pp. 522-523, 2 fig.
33. Id. — Sur quelques pièces intéressantes de la Roche, près Lalinde. — *L'A.* 1930, pp. 19-29, 6 fig.
34. Id. — Les gisements préhistoriques de Bourdailles (Dordogne). — *A.I.P.H.*, n° 10, 1910, 96 p., 60 fig., 11 pl.
35. Id. — Les abris Lartet et du Poisson à Gorge-d'Enfer. — *L'A.* 1932, pp. 241-268, 11 fig.
36. Id. — La Ferrassie. — *Préhistoire*, t. III, 1934, pp. 1-92, 89 fig.
37. Id. — Station préhistorique de Longueroche. Magdalénien et Azilien. — *R.A.*, 1934, pp. 226-247, 15 fig.
38. Id. — Le gisement Castanet, vallon de Castelmerle, commune de Sergeac (Dordogne). — *B.S.P.F.*, 1935, pp. 418-443, 22 fig.
39. Id. — Station préhistorique de Fongal. — *B.S.H.A.P.*, 1941, pp. 166-175, 5 fig.
40. Id. — Le gisement préhistorique de l'abri Cellier au Ruth, commune de Tursac. — *Gallia*, 1945, pp. 294-301, 6 fig.
41. Id. — Fouilles de la grotte de Bernifal. — *L'A.*, 1948, pp. 359-361, 1 fig.
42. Id. — Le Périgord préhistorique. — *Publications de la Société hist. et archéol. du Périgord*, Périgueux, 1949, 92 p., 8 cartes.
43. Id. — La grotte de la Grèze, commune de Marquay (Dordogne). — *B.S.H.A.P.*, 1949, 4 p., 1 fig.
44. Id. — L'industrie de la grotte de Lascaux. — *B.S.P.F.*, 1950, pp. 135-137, 1 fig.
45. PEYRONY (D. et E.). — La station préhistorique des Jean-Blancs. — *B.S.H.A.P.*, 1934, 26 p., 13 fig.
46. Id. — Gravures pariétales de la branche de droite des Combarelles. — *C.P.F.*, Toulouse-Foix, 1936, pp. 736-739, 3 fig.
47. Id. — Laugerie-Haute, près des Eyzies. — *A.I.P.H.*, n° 19, 1938, 84 p., 56 fig., 7 pl.
48. PEYRONY (D.) et MAURY (J.). — Gisement préhistorique de Laugerie-Basse. — *R.A.*, 1914, pp. 134-154, 9 fig.
49. PONTIER. — A propos de la représentation d'une tête de mammouth sur une dalle calcaire provenant de la Dordogne, près Lalinde. — *B.S.P.F.*, 1932, pp. 123-125, 1 photo
50. PRADEL (L.). — Le niveau de Noailles d'Oreille-d'Enfer, commune des Eyzies-de-Tayac (Dordogne). — *B.S.P.F.*, 1959, pp. 228-235, 4 fig.
51. RIVIÈRE (E.). — La grotte de la Mouthe (Dordogne). — *A.F.A.S.*, Saint-Etienne, 1897, pp. 669-687, 4 fig. 1 pl.

52. **Id.** — Trente-sept ans de fouilles préhistoriques en France et en Italie. — *A.F.A.S.*, Lyon, 1906 p. 153.
53. **SONNEVILLE-BORDES (D. de).** — Le Paléolithique supérieur en Périgord. — Bordeaux, Delmas, 1960, 580 p., 295 fig., 64 tableaux.
54. **TAREL (R.).** — Pierres à gravures à figurations animales de l'époque aurignacienne et industrie lithique du Thermo-Pialat, commune de Saint-Avit-Sénieur (Dordogne). — *B.S.H.A.P.*, 1914, pp. 275-284, 2 pl.
55. **SOUBEYRAN (M.).** — Le Musée du Périgord. — Périgueux, 1961.

NOTE SUR UNE EPEE
DU DEUXIEME AGE DE FER
CONSERVEE AU MUSEE DU PERIGORD

Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, tome XVII, 1890, pp. 199 et 200, le compte-rendu de la présentation faite par Michel Hardy, d'objets recueillis tout récemment près de Cognac-sur-l'Isle, à 500 mètres de l'église et à 330 de la rivière, précise la relation. Parmi ces objets, enfouis à 2 m 50 de profondeur, le plus intéressant est une épée en fer avec les restes de son fourreau de même métal, le tout appartenant incontestablement au deuxième Age du Fer (Epoque de la Tène).

C'est elle qui, donnée au musée du Périgord par M. T. Le Grain, ingénieur des Ponts et chaussées à Périgueux, va faire l'objet de cette note. Inventoriée sous le n° 6662, dans le *Catalogue des Collections préhistoriques du Musée du Périgord*, publié par M. Féaux en 1905, elle se compose de trois éléments distincts (Fig. 1) que nous allons analyser séparément.

L'épée proprement dite est incomplète, son extrémité inférieure étant perdue, et ses bords tranchants fortement ébréchés par la rouille. La soie, primitivement longue de 0 m. 14, mais fortement recourbée à l'extrémité, est de section quadrangulaire. Elle se raccorde à la lame par un élargissement caliciforme qui devait supporter une croisière de même profil. La lame est encore longue de 0 m 56, large de 45 mm à son sommet et de 42 mm à sa base, épaisse de 7 mm au sommet, à la partie médiane légèrement bombée, les deux faces s'amincissant ensuite pour se trouver presque plates à la base. Elle porte, à 0 m 05 sous son sommet et presque au milieu d'une face, un poinçon particulièrement intéressant (Fig. 2) Il s'agit très certainement d'une de ces marques de fabrique qu'on trouve sur d'autres épées de la même époque à la Tène notamment. Elle peut représenter un S, très ancien symbole solaire (c'est la demi swastika, ou plus probablement, un protomé de cygne, autre symbole solaire remontant à l'Age du Bronze. Dans les deux cas, le motif choisi est un signe-amulette, ce qui est normal.

Tous les éléments de cette description nous ramènent à la Tène II (300 à 100 avant J.-C.): longueur et minceur de la lame, pointe qu'on imagine faiblement effilée, sinon camarde comme il sera

d'usage à la Tène III, forme de la soie, marque de fabrique et, enfin, forme du raccord de la soie et de la lame.

Les fragments du fourreau sont plus intéressants encore.

Le premier (Fig. 3) est fortement rongé par la rouille et incomplet à l'extrémité inférieure. Fait d'une mince tôle de fer, il est long de 0 m 318. Le bord supérieur, en assez bon état, confirme l'existence d'une croisière caliciforme, caractéristique de la Tène II, dans laquelle il s'emboîtait. Il est bordé par un rang de volutes piralées de type méditerranéen, très remarquable. M. J.-M. de Navarro, professeur à l'Université de Cambridge, spécialiste de la Tène, qui nous a fait le grand honneur de venir étudier cette épée, et à qui ce petit travail emprunte de nombreux renseignements, nous a signalé que c'est la première fois qu'il rencontre ce motif dans ces conditions. Au-dessous, on observe deux oiseaux stylisés, à long cou, symétriquement disposés. Mais au lieu de se faire face, comme c'est le cas le plus ordinaire, ils se tournent le dos. Sous un double trait horizontal, deux autres oiseaux, affrontés cette fois, ont été gravés, avec leur tête passant au-dessus des traits. Leur forme dérive de celle des têtes de dragons affrontés, motif qui, avec le décor ornithomorphique, constitue l'essentiel de l'ornementation zoomorphe à partir de la transition Tène I/II et pendant une partie de la Tène II. Au milieu de cette partie décorée, ont été rivés deux cabochons en fer reliés par un fil de même métal. Dans le cas présent, ils sont purement ornementaux, mais dérivent des éléments destinés à renforcer, au sommet du fourreau, l'adhérence des deux plaques métalliques qui le constituent. Ces renforts frontales se trouvent sur certains fourreaux de la Tène II. Le reste de ce fragment ne comporte aucun décor.

Le deuxième fragment (Fig. 4), incomplet aux deux extrémités, mais aux bords plus rectilignes, doit être une partie de la face interne du fourreau et, compte tenu de sa largeur, on peut le situer vers le haut puisqu'on y voit un décor gravé, mais sous la boucle de suspension qui est perdue. Il mesure 0 m 297 de long et 47 mm de large. Parallèlement aux deux bords, et à 3 mm de ceux-ci, deux traits ont été gravés. Ils doivent indiquer la limite du rabattement des deux bords de la face externe. Enfin, vers le haut, on aperçoit ce qui doit être l'extrémité inférieure du décor gravé. Les éléments les plus intéressants sont deux gravures arquées, à trois pointes qu'on pourrait nommer « motifs escalopés » de part et d'autre d'une longue et étroite volute. On ne les trouve que très rarement. Peut-être faut-il y voir, à l'origine, un décor foliacé qui apparaît sur les fourreaux de la fin de la Tène I, en Suisse. Ce motif arqué se retrouve sur le fourreau de Cernon-sur-Cooles (musée de Châlons-sur-Marne) qu'on situe au tout début de la Tène II, et sur celui d'une épée trouvée dans la rivière Witham (Lincolnshire) datée du premier style insulaire de la Tène (début du III^e s. avant J.-C.). Au dessous, une gravure ornithomorphique, assez réaliste, mais disposée à l'envers, termine le



Fig. 1. — Début de la Tène II (III^e s. av. J. C.).
Epée de Cognac-sur-l'Isle, en fer,
avec deux fragments de son fourreau, en fer également.



Fig. 2. — Fragment of Corinthian Plate.
Found at the base of the temple at Corinth.



Fig. 3. — Fragment of Corinthian Plate.
Found at the base of the temple at Corinth.



Fig. 4. — Fragment of Corinthian Plate.
Found at the base of the temple at Corinth.

décor de cette face. Cette terminaison se retrouve sur le fourreau de Cernon-sur-Coole et sur des œuvres du premier style insulaire.

Les différentes observations concernant le décor du fourreau nous permettent de penser que l'épée de Corgnac a dû être forgée au cours du III^e siècle avant J.-C. Peut-être est-elle originaire de la Marne ou, du moins, des ateliers du nord-est de la Gaule. On sait que la population était particulièrement dense, riche et industrielle, dans la région entre Seine, Meuse, Saône et que le style dit « *Mar-nien* » s'est répandu jusqu'en Angleterre dans le premier style insulaire. Les rapprochements que nous avons faits au sujet du décor du deuxième fragment, plaideraient dans ce sens. Quoiqu'il en soit, la découverte d'une épée de la Tène, de belle qualité et en relativement bon état, reste, à notre connaissance, un cas unique jusqu'à ce jour, en Périgord. Cette province, à l'écart des grandes voies commerciales et des mouvements de civilisation qui les longent, depuis que l'emploi du fer avait fait diminuer la demande d'étain ibérique et déplacer le pôle d'attraction vers la Gaule du nord-est, était pauvre. Son sol, si riche en objets mobiliers de grande valeur, au Paléolithique, ne livre que bien peu de traces de l'implantation des Celtes. Une épée comme celle de Corgnac n'en a que plus de valeur à nos yeux.

Comme il ne s'agit pas d'un mobilier funéraire puisqu'aucun squelette n'a été trouvé à cet endroit, ni probablement d'un objet égaré puisqu'il n'était pas seul, ce doit être une offrande votive à une puissance surnaturelle. C'était une coutume courante en Gaule et les armes étaient choisies de préférence pour ces dépôts abandonnés dans le lit des rivières, dans des marécages, dans des tourbières ou, plus rarement, dans le sol. Le dépôt de la station éponyme de la Tène, à l'extrémité orientale du lac de Neuchâtel, en est l'exemple le plus typique. On peut imaginer qu'un chef Pétrucore, ayant acquis une arme de grand prix, la voua à son dieu pour une cause évidemment inconnue mais certainement importante à ses yeux.

Michel SOUBEYRAN.

SOMMAIRE

BALOUT (Lionel). Autour d'un centenaire. Vézère-Somme-Charente (1863-1963)	7
BERGOUNIOUX (F.M.). Les Néandertaliens de la vallée de la Vézère	15
BORDES (François). Qu'y a-t-il de nouveau dans le Paléolithique du Périgord ?	21
BOUCHUD (D ^r Jean). L'utilisation des phénomènes biologiques cycliques en Préhistoire	27
BOUYSSONIE (Chanoine Jean). Tête de cheval gravée de Limeuil	35
COULONGES (L.). La Préhistoire dans le département de Lot-et-Garonne	37
DELPORTE (Henri). La Vénus de Tursac	41
GAUSSEN (D ^r Jean). Le Paléolithique supérieur dans la basse vallée de l'Isle	47
GLORY (Abbé André). Nouvelle théorie d'utilisation des bâtons troués préhistoriques	55
GRAND-CHASTEL (P.M.). Remarques sur certains détails de perspective dans l'art pariétal au Paléolithique supérieur	63
LACHASTRE (Jean). Grotte du jubilé. Domme	73
LEROI-GOURHAN (A.). Deux gravures énigmatiques de Font-de-Gaume	79
NOUGIER (L.-R.). L'art préhistorique. Perspectives récentes	83
PIVETEAU (Jean). La paléontologie humaine en Dordogne	91
ROUSSOT (Alain). Les découvertes d'art pariétal en Périgord	99
SAINT-MARTIN (Joseph). Les premières découvertes préhistoriques en Dordogne	127
SAINT-PÉRIER (R. de). Inventaire de l'art mobilier paléolithique du Périgord	139
SECONDAT (Marcel). Goudaud stations et collections néolithiques ..	161
SONNEVILLE-BORDES (Denise de). Les industries des abris et des grottes ornés du Périgord	167
SOUBEYRAN (Michel). Note sur une épée du deuxième âge du fer conservée au Musée du Périgord	181

CET OUVRAGE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 AVRIL 1965
DANS L'ATELIER DE
PIERRE FANLAC
PRÈS LA TOUR DE VÉSONE
A PÉRIGUEUX